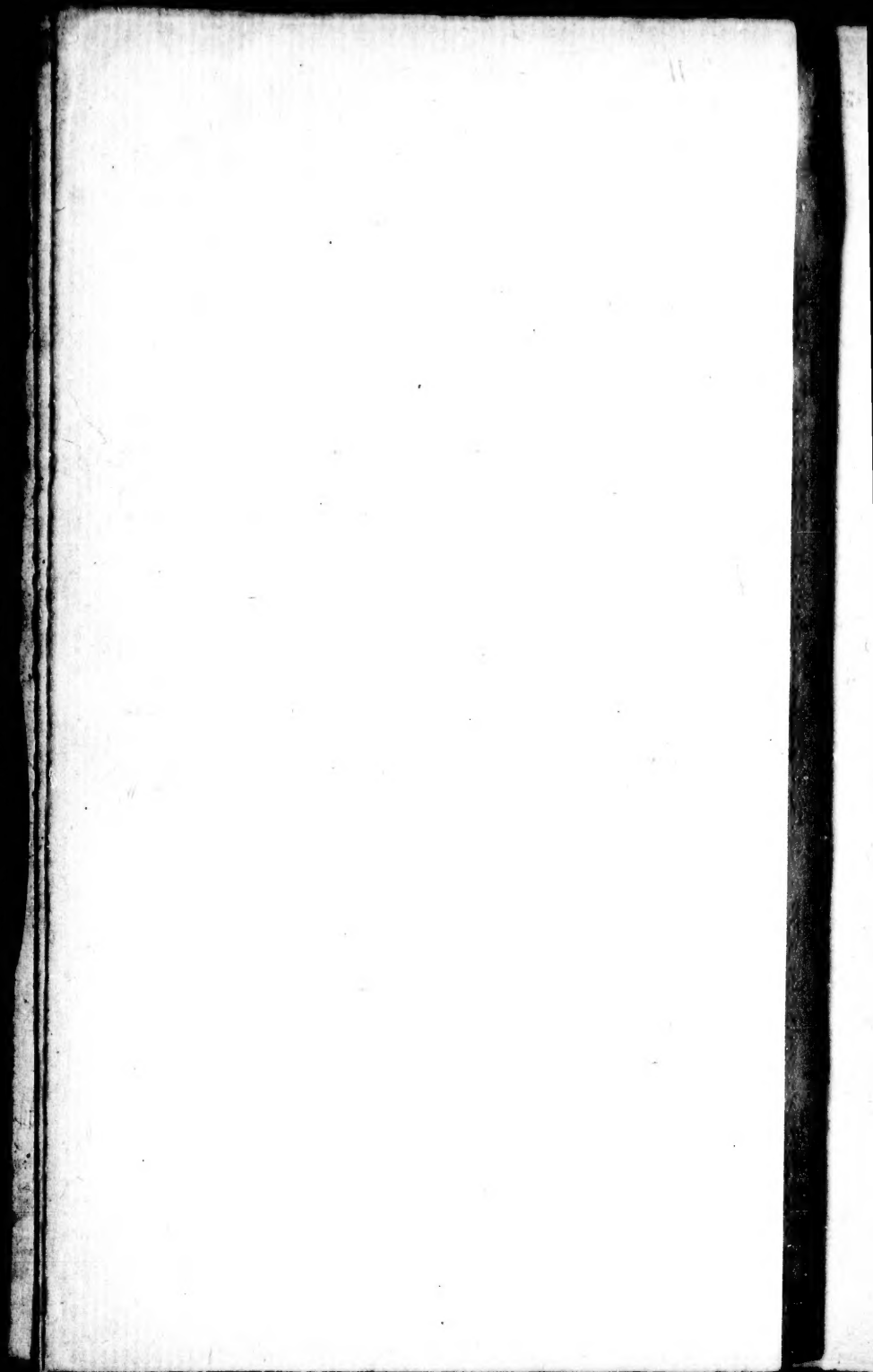
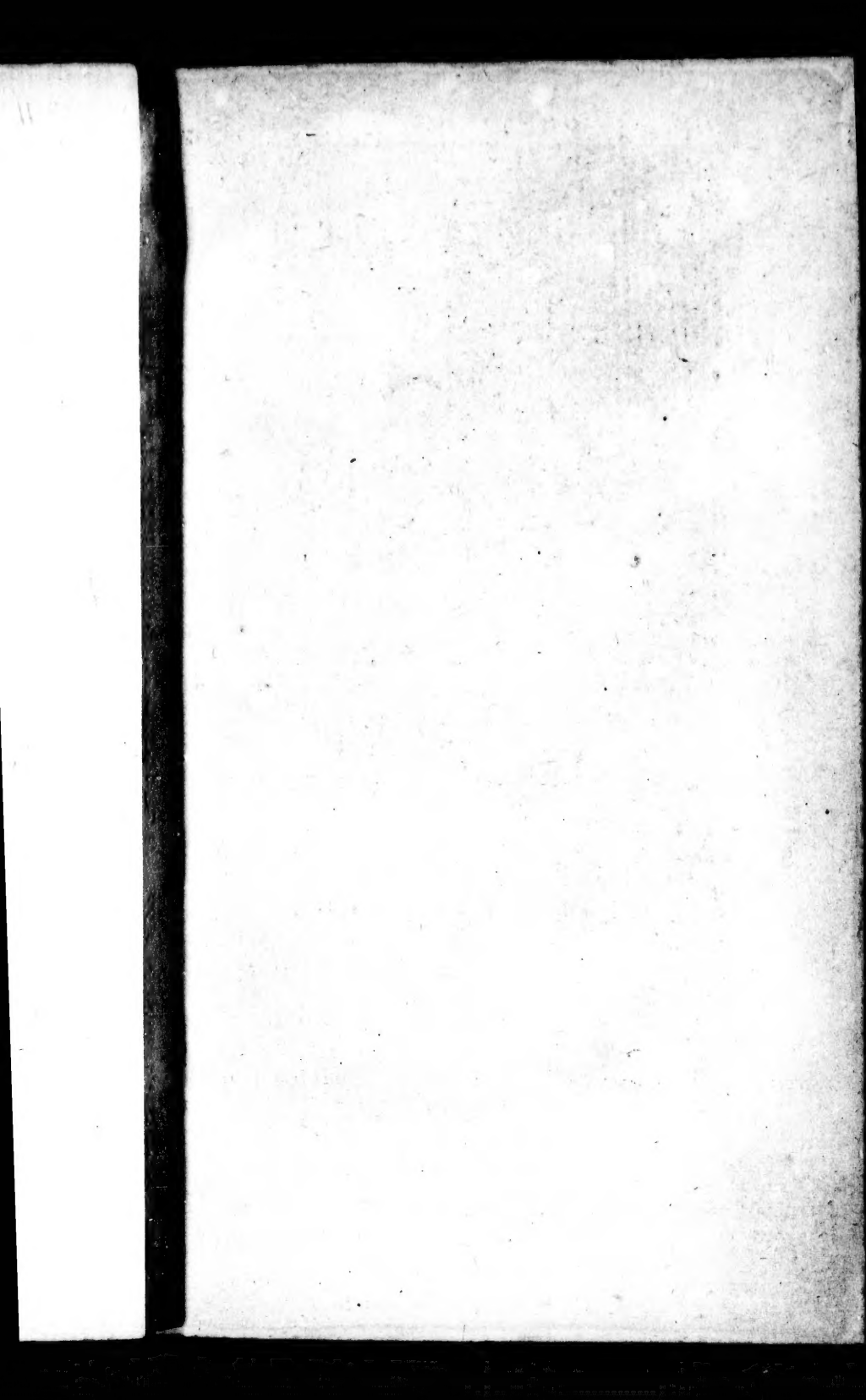




ŒUVRES
MÊLÉES.

TOME SECONDE.







A. Gravelot inven

N. le Mire Sculp

La lecture nous forme, et charme nos loisirs:
Elle ouvre, D'Ormeffon, le temple des plaisirs.

ŒUVRES MÉLÉES

DE

M. DE LAFARGUE,

*Des Académies Royales des Sciences, Belles-
Lettres & Arts de Caen & de Lyon.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire rue S. Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

le livre s'emp
nos loisirs:
des plaisirs.

PQ
1993
.L245A6
1765
v. 2
Call.
Apéc.

A
J
Don
O v
Des
Si vo
Malg
Vous
e br
lais
Un p
lon
au fla
ous
Gross
ous
je v
e pré
il n'a

ÉPITRE

A M. D'ORMESSON le Fils ;

Le 1^{er}. Janvier 1764.

JEUNE Aréopagite, & Philosophe Enfant,
 Dont le desir d'apprendre est le goût triomphant ;
 O vous en qui l'esprit n'a point attendu l'âge,
 Des fadeurs de ce jour distinguez mon hommage.
 Si vous déshonoriez le nom que vous portez,
 Malgré l'éclat brillant du sang dont vous sortez ;
 Vous n'auriez pas un Vers de ma Muse interdite :
 Je brûle mon encens aux Autels du Mérite.
 Mais lorsqu'à tant de traits je reconnais en vous
 Un père dans qui seul vos Ayeux vivent tous,
 Mon cœur alors s'échauffe, & pour guider ma plume,
 Le flambeau du plaisir le sentiment s'allume.
 Tous les jours votre ardeur par un travail réel
 Croît l'ample trésor d'un heureux naturel.
 Vous montrez à mes yeux des penchans que j'admire ;
 Et je voudrois avoir cent voix pour vous le dire.
 Le présent qu'aujourd'hui vous recevez de moi,
 Il n'a point d'autre effet, aisément fera foi.

a ij

Qu'à votre jeune gloire au moins je m'intéresse.
 Le destin de nos jours dépend de la jeunesse.
 Votre aurore prépare à des jours radieux.
 Il faut mettre à profit un temps si précieux.
 Pour suivez, d'ORMESSON. Le vice & l'ignorance
 Sont étrangers à ceux dont vous prîtes naissance.
 Leurs noms sont consacrés par la faveur des Rois :
 Leur éloge pour vous ne doit point être un poids.
 Il faut les imiter. Sous leurs nobles auspices ,
 Il faut aller au grand par les mêmes services.
 Soyez , comm'eux , sensible , affable , généreux.
 Le vrai bonheur consiste à faire des heureux.
 C'est de l'humanité le plus bel apanage.
 Ainsi de tous les cœurs on obtient le suffrage.
 Il est doux d'inspirer par un sort glorieux
 Le respect & l'amour , à l'exemple des Dieux.
 Les Hommes bienfaisans , au bout de leur carrière ,
 Du temps & de l'oubli franchissent la barrière ;
 Et la reconnoissance aux siècles à venir ,
 Sur le char des Héros , porte leur souvenir.
 Pour égaler le sort de ceux de votre race ,
 Des pas de votre père examinez la trace.
 En suivant avec lui le chemin de l'honneur ,
 Vos jours seront filés par la main du bonheur.
 Emule des Vertus où son penchant l'applique ,

E P I T R E.

ous doublerez vos droits à l'estime publique.
es vœux sont trop contens, si mon faible Discours
our former votre goût peut vous être un secours.
es talens sont le fruit d'une longue lecture :
e l'esprit & du cœur elle est la nourriture.
est elle dont le jeu fait agir leurs ressorts,
omme les alimens font subsister le corps.
oble dans son objet, dans ses moyens facile,
lle offre l'agréable, & conduit à l'utile.
a lecture nous forme, & charme nos loisirs :
lle ouvre, d'ORMESSON, le temple des Plaisirs.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier les *Œuvres de M. De Lafargue*, & j'ai crû qu'on en pouvoit permettre l'Impression, comme d'un Ouvrage qui honore la Littérature par la sagesse & le goût qui l'accompagnent. A Paris, ce 7 Mai 1764.

Signé MARCHAND.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT ; Notre amé le Sieur *De la Fargue*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Œuvres Mêlées*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer sondit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de dix années consécutives à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois

mille
en tien
audit
ens,
ont ex
es Im
ate d'
otre F
res, co
ous le
n tout
u 10 A
it qui
mis da
ains de
sieur
empla
notre
OIGNON
ice-Ch
AUPEO
squelle
sant 8
suffrir
ulons
ng au c
ur due
nos an
me à
gent si
quis &
nt clam
ires. C
r du m
atre, &
son C

Régis
Synd
21

N.

Vice-Chance-
 j'ai crû qu'on
 me d'un Ou-
 sage & le
 7 Mai 1764.

A N D.

R O I.

DE FRANCE ET DE
 les gens tenans
 ères ordinaires de
 s, Baillifs, Séné-
 os Justiciers qu'il
 e la Fargue, Nous
 & donner au Pu-
 our titre : *Œuvres*
 etres de Privilage
 nt favorablement
 e permettons par
 ge autant de fois
 t débiter par-tout
 es consécutives à
 aisons défenses à
 nes, de quelque
 uire d'impression
 ce ; comme aussi
 vendre, débiter
 eun extrait sous
 mission expresse
 ont droit de lui,
 refaits, de trois

mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont
 un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers
 audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dé-
 pens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes se-
 ront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté
 des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la
 date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans
 notre Royaume & non ailleurs, ne bon papier & beaux carac-
 tères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle
 sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera
 en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui
 du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente le manus-
 crit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera
 remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès
 mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France
 sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux
 exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle
 de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LA-
 MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier,
 Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le sieur DE
 LAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu
 desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Ex-
 posant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans
 souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ;
 voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au
 long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue
 pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
 de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée
 comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou
 agent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes
 requis & nécessaires, sans demander autre permission & non obs-
 tacle de clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce con-
 traire. CAR tel est notre Plaisir. DONNÉ à Paris, le sixième
 jour du mois de Juin, l'an de Grâce mil sept cent soixante-
 quatre, & de notre Règne le quarante-neuvième. Par le Roi
 son Conseil.

L E B E G U E.

*Réglé sur le Registre XVI de la Chambre Royale
 Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
 fol. 139. conformément au Règlement de*

1723, qui fait défense, Art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires, prescrits par l'Art. 108 du même Règlement. A Paris, ce 17 Août 1764.

Signé LEBRETON, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

TOME SECOND.

PAGE 11. ligne 3. pêche; *lisez* péche.
 Page 13. à la Note 8^e. attribuées; *lis*. attribuée.
 Page 21. lig. 7. Dapné; *lis*. Daphné.
 Page 32. lig. 13. propres; *lis*. propre.
 Page 34. à la Note 21. Persé; *lis*. Lucrece.
 Page 62. lig. 16. follitation; *lis*. sollicitation.
 Page 74. à la Note 49. Pline; *lis*. Sénèque.
 Page 75. lig. 1. Eurypiade; *lis*. Eurybiade.
 Page 207. lig. 21. guères; *lis*. guère.

DISCOURS

es personnes
es soient, au
, de vendre
our les vende
es Auteurs ou
r à la susdite
par l'Art. 10
ous 1764.

, Syndic.

IGER.

D.

pêche.
attribuée.

é.

é.

Lucreté.

citation.

Sénèque.

rybiade.

te.



DISCOURS

SUR

LA LECTURE.

A M. D'ORMESSON le Fils;

Le 1^{er}. Janvier 1764.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Hor. art. poe.

Joindre l'utile d'agréable,

C'est le sort le plus désirable.



Es hommes naissent tout
ce qu'ils seront, c'est-à-
dire, Monsieur, qu'ils
apportent avec eux en naissant
le germe des vertus ou des vices
qui doivent faire pendant leur

Tome II.

A

DISCOURS

2 DISCOURS

vie & après leur mort leur éloge
 ou leur censure, leur gloire ou
 leur honte, leur brillante réputa-
 tion, ou leur profond oubli. Mais
 si l'éducation ne détruit point le
 naturel, elle le corrige du moins.
 Les qualités naturelles sont ai-
 dées par l'instruction. Otez ce se-
 cours à la jeunesse, l'oïveté, le
 mauvais exemple corrompront
 bientôt les meilleures disposi-
 tions. Le travail développe les
 hommes avec l'âge : il achève,
 pour ainsi dire, leur être ; il les
 forme. Les talens flétris, étouffés
 par la paresse, sont le fruit pénible
 de l'application ; & comme
 les meilleures terres ont besoin,
 pour être fertilisées, des sueurs
 du laboureur, il faut cultiver le
 génie par l'étude, le nourrir,
 l'orner, le rendre en un mot tout
 ce qu'il est capable de devenir.

SUR LA LECTURE. 3

Mais de tout ce qui peut concourir à perfectionner les talens , rien n'est à mes yeux plus propre que la Lecture. C'est le moyen le plus court , le plus facile , le plus agréable pour arriver à la science.

D'abord on lit peut-être avec quelque peine , parce qu'il est rare d'aimer ce qu'on ne connaît pas ; mais on s'accoutume aisément à lire. On tombe heureusement sur un livre bien écrit : le cœur en sent le charme ; l'esprit , son interprète nécessaire , en discerne les beautés. Le goût se forme imperceptiblement. On s'instruit , on s'amuse , on s'étonne de la rapidité de ses progrès : la Lecture n'est plus qu'un plaisir.

La Lecture est , sur ce principe , l'art de rendre l'homme heureux par deux raisons. La première ,

4 *D I S C O U R S*

c'est qu'elle lui donne l'utile ou l'instruction, comme Sénèque l'a écrit dans sa quarante-cinquième épître à Lucilius : *Lectio certa prodest*. La seconde, c'est qu'à l'utile elle ajoute l'agréable ou l'amusement, selon le même Sénèque : *varia delectat*. Et tout le bonheur, dit le meilleur des Poëtes & le plus sage des Philosophes, consiste à réunir ces deux avantages si rares :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Tours ingénieux , brillantes expressions , figures hardies des fastueux Orateurs ; agréables antithèses , audacieuses hyperboles , véhémentes apostrophes , sublimes prosopopées , je n'aurai pas besoin de votre secours pour inspirer le goût de la Lecture. Belle de sa propre beauté , riche de

SUR LA LECTURE. 5

ses seuls trésors , la nommer ,
c'est faire son éloge ; soyez l'or-
nement séducteur du mensonge ,
je n'ai à peindre que la Vérité.



P R E M I E R E P A R T I E .

LE premier avantage de la Lecture est de donner l'utile à l'homme. Ouvrons les yeux ; cette pensée est sans nuage.

L'homme est composé de deux principes si étroitement unis ensemble , quoique d'une nature tout-à-fait différente, que c'est aux sensations du corps que l'ame doit toutes ses idées ; mais malgré l'assujettissement réciproque où les tient la correspondance nécessaire des mouvemens de l'un avec les affections de l'autre , l'homme n'est rien que par son ame, c'est-à-dire, par son esprit & par son cœur.

Cette division métaphisique de l'ame entre les deux ressorts de

SUR LA LECTURE. 7

son action divise naturellement, Monsieur, cette première partie de mon discours. Si c'est par l'ame seule que l'homme est tout ce qu'il est, la Lecture aura tout fait pour lui, en éclairant son esprit, & en formant son cœur : elle éclaire son esprit, en l'ornant de belles connaissances ; elle forme son cœur, en le remplissant de grands sentimens. Démontrons ces deux idées.

Ouvrons d'abord les Livres saints. Du premier pas, je parviens à la connaissance d'un Etre suprême, infini dans ses perfections ; présent à tous les tems aussi bien qu'à tous les lieux, c'est-à-dire, éternel, immense ; sans bornes ni dans sa puissance ni dans sa sagesse. D'un Etre, créateur de tout, indépendant de tout autre que lui, parce qu'il est un

8 D I S C O U R S

dans son essence, malgré les trois personnes distinctes qui semblent aux yeux de ma faible raison devoir le diviser, mais que la foi qu'il me donne, me fait trouver raisonnable de croire : je connais un Dieu.

Il parle, tout est créé¹. Le chaos cesse, le néant est détruit, le monde existe. Les cieux, la terre, les mers, tout ce qui respire, l'homme enfin, prodige de son pouvoir, qui doit être le Roi de la nature, pour qui sont préparés tant de biens ; l'homme fait à son image², & qui regarde noblement les cieux³, où ce Dieu

¹ *Dixit, & facta sunt.* Isaïe 40. & Psal. 32.

² *Faciamus hominem ad imaginem nostram.* Gen. 1.

³ *Pronaque cum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.*

Ovide. *Metam.* l. 1.

SUR LA LECTURE. 9

magnifique récompensera d'un bonheur éternel par la douce majesté de sa seule présence le faible tribut d'obéissance, d'amour & d'adoration qu'il daigne lui permettre de lui offrir sur la terre, & dont il a la bonté de s'honorer: tout l'univers, ce merveilleux ouvrage, digne de tant d'admiration, ne lui a coûté qu'une parole. Que dis-je encore ! une parole, Sa volonté fut son action. Il dit: Que la lumière se fasse, & la lumière fut faite, selon l'expression sublime du premier & du plus fidèle de tous les Historiens ⁴.

L'orgueil, sous le voile de la complaisance, séduit le premier homme ; il tombe d'une chute immense. Le travail, les passions,

⁴ *Fiat lux, & facta est lux, Gen. 1.*

10 D I S C O U R S

la douleur, la mort, la privation des biens éternels auxquels il était destiné, deviennent son juste salaire ; & son crime souille en lui tous les hommes, parce que tous les hommes étoient en lui.

Quels nouveaux événemens frappent mes regards effrayés ? Un déluge universel fait périr dans l'abîme des eaux les premiers citoyens de l'univers, parce que toute chair avoit corrompu sa voie ⁵. Un seul juste, Noë, sauvé du naufrage général avec sa famille particulière, doit donner de nouveaux habitans au monde, peut-être plus pervers que leurs ayeux ⁶. Abraham, le dépositaire

⁵ *Quia omnis caro corruperat viam suam.*
Gen. 6.

⁶ *Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, non daturus
Progeniem vitiosorem.* Hor. Od. 6. l. 3.

privation
 quels il
 at son jus-
 e souille
 s, parce
 oient en

énemens
 effrayés ?
 fait périr
 premiers
 parce que
 rompu sa
 oë, sauvé
 ec sa fa-
 lonner de
 monde ,
 que leurs
 épositaire

viam suam.

culis
uros
Or. Od. 6. l. 3.

SUR LA LECTURE. II

de tant de promesses; Moïse l'instrument de tant de prodiges : quels objets ! Un homme pêche, tout est perdu; un Dieu meurt, tout est sauvé.

Si je parcours les Auteurs profanes, j'y lis l'histoire de tous les tems, l'histoire de tous les lieux, l'histoire de tous les hommes; les commencemens, l'éclat, la décadence, la succession des empires; la naissance, les progrès, le triomphe des arts; la religion, le caractère, les mœurs, les usages de toutes les nations ensemble. Je me rapproche des tems par la chronologie; je me transporte sur les lieux par la géographie. Tous les hommes sont mes contemporains.

Réveillez-vous, personnages extraordinaires des beaux siècles d'Athènes & de Rome : fortiez de

l'asyle des mânes célèbres, & dites-nous ce qu'il faut apprendre & ce qu'il faut faire pour vous égaler. Mais je me trompe, Monsieur. Ces grands hommes tout morts qu'ils sont, vivent dans leurs ouvrages. Leur corps est retourné à sa poussière; mais leur esprit nous reste tout entier. Leur mort est la leçon de notre vie. J'entre dans une bibliothèque bien composée, où tant d'Historiens, d'Orateurs, de Poëtes & de Philosophes sont à mes ordres. Je prends un livre, je l'ouvre & je lis. C'est là que, ressuscitant dans mes mains, à ma volonté, tous ces morts illustres, sensibles à mon émulation, parlent à mes yeux, m'ouvrent leur riche sein, m'initient dans tous leurs mystères. Dans cette espèce de mausolée, leur cendre se rapproche,

SUR LA LECTURE. 13

leur chaleur se rallume , leur voix se ranime : ils revivent pour me dire qu'il n'y a de mérite que dans les talens , d'honneur que dans la probité , de satisfaction que dans la vertu. Morts immortels , vous m'apprenez à vivre , & je n'ai pas de peine à vous croire , parce que vous n'avez pas d'intérêt à me tromper.

La Philosophie m'apprend à penser , à discerner le vrai d'avec le faux , l'innocence d'avec le crime , le bien d'avec le mal , en quoi Socrate faisoit consister toute la sagesse de l'homme ⁷ : à juger des autres , à me connaître moi-même ; Oracle descendu du ciel selon Juvenal ⁸ , digne d'être

⁷ Socrates hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere. Sen. Ep. 71.

⁸ E cælo descendit,

nosce te ipsum. Sat. 11.
Celle sentence a paru si belle aux anciens , qu'ils l'ont attribuée aux hommes & aux

14 DISCOURS

à jamais gravé dans le souvenir, pour être appliqué à toutes les actions de la vie : à me vaincre courageusement ; victoire plus héroïque que toutes celles des Alexandres & des Césars ; ce qui a fait dire à Cicéron qu'elle rendoit l'homme semblable , non point aux hommes , mais aux dieux ⁹ : à triompher de mes passions , modeste dans le bonheur , ferme dans les revers de l'aveugle fortune ¹⁰ ; riche sans dureté , pauvre avec noblesse ; sans secret pour mes amis , sans

Dieux : Pline lib. 8
cap. 12. à Chilon La-
cédémonien ; Diogène
Laërce lib. 1. à Thalès,
le plus célèbre des sept
Sages de la Grèce ; &
Cicéron lib. 1. *Tuscula-*
narum Quaestionum , n.

52 , à Apollon.
9 *Verum animum*
vincere . . . non ego
cum summis viris com-
paro , sed simillimum
Deo judico. Orat. pro
Marco Marcello.

10 *Aequam memento rebus in arduis servare*
mentem ,

Non secus in bonis ab insolenti temperatam
Leticia , moriture Delli. Hor. Od. 3. l. 2.

URS
 ns le souvenir,
 é à toutes les
 à me vaincre
 victoire plus
 tes celles des
 Césars ; ce qui
 on qu'elle ren-
 nblable , non
 es , mais aux
 pher de mes
 dans le bon-
 les revers de
 10 ; riche sans
 vec noblesse ;
 nes amis , sans

, à Apollon.
 9 *Verum animum*
ncere . . . non ego
m summis viris com-
ro , sed simillimum
eo judico. Orat. pro
Marco Marcello.

us in arduis servare
 nti temperatam
 or. Od. 3. l. 2.

SUR LA LECTURE. 15
 ouverture pour le reste du mon-
 de ; à être simple dans mes
 discours , conséquent dans mes
 actions , uniforme dans ma con-
 duite , exact dans mes devoirs ,
 poli dans mes procédés , fidèle
 dans mes engagements , délicat
 dans mes sociétés. Que sai-je en-
 fin ? à vivre avec moi-même ,
 selon la pensée de Diogène. Peut-
 on rien ajoûter à ces sublimes
 leçons ?

Mais ce que la philosophie
 m'apprend de plus important ,
 c'est à me respecter ¹¹ , en me
 faisant connaître toute ma gran-
 deur. L'homme est en effet si
 grand , dit Cicéron , qu'il ne
 peut, s'il est permis de s'expri-
 mer de la sorte , être comparé

¹¹ *Rarum est enim ut se satis quisque ve-*
reatur.

16 D I S C Ō U R S

qu'à Dieu seul ¹². Quand je considère que Dieu a créé le monde pour l'homme, pour ses besoins & pour ses plaisirs, & l'homme seul pour lui-même, afin qu'il fût comme le prêtre de la nature, qui fît monter jusqu'au trône du Créateur l'admiration, la reconnaissance & l'encens des créatures, cette glorieuse destination enfle ma vanité ; mais elle est réduite à ses justes bornes par la réflexion de toute ma bassesse, lorsque je force ce Dieu bienfaisant par mon ingratitude à retirer le bras puissant par qui seul j'étois quelque chose, & à m'abandonner à mon propre néant.

L'éloquence, cet art majestueux & triomphant qui persuade

¹² *Animus humanus, decerptus ex mente divinâ, cum alio nullo nisi cum ipso*

Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. Cic. Tusc. quæst. l. 3. num. 38.

SUR LA LECTURE. 17

les esprits, & maîtrise les cœurs, en flattant délicieusement l'oreille, est le fruit de la Lecture des beaux modèles en ce genre. La nécessité de prendre les hommes par leur faible, par leur endroit sensible, je veux dire, par la séduction des sens, ne leur permet point de négliger le talent de l'éloquence; car enfin c'est moins la raison qui gagne les hommes souvent, que la manière de la leur présenter: ce qui a sans doute fait dire à Cicéron, que la manière de dire les choses n'étoit pas moins importante que les choses mêmes ¹³. Un Discours séchement astreint au style simple de la conversation, ne feroit que peu de sensation sur eux. Il faut qu'un Orateur les remue victorieuse-

¹³ Non tam refert quàm quomodo dicantur. Cic.
qualia sint quæ dicas,

ment par ses tours heureux, par la nouveauté de ses expressions, par l'élévation de ses pensées, par la vérité de ses images, par la noblesse de ses sentimens, par le feu de son imagination, par le beau désordre de ses mouvemens, par la hardiesse, la véhémence, l'enthousiasme de ses figures. L'éloquence née de la liberté des Républiques y étoit autrefois consacrée aux plus importans objets du Gouvernement, & le talent de la parole caractérisoit les grands hommes. Dans la Grèce on appelloit les Orateurs les conducteurs des Peuples. On disoit d'eux à Rome qu'ils régnoient toutes les fois qu'ils montoient à la tribune aux harangues. Rien ne fait plus d'honneur à l'éloquence que la belle réponse de Tibère au Sénat, lorsqu'à la mort de Germa-

SUR LA LECTURE. 19

nicus , ce jeune Héros qui épui-
sa les regrets de Rome triom-
phante , & de l'Allemagne vain-
cue , toutes les voix lui décer-
nant unanimement une place par-
mi les Orateurs , avec un im-
mense bouclier d'or où son ima-
ge devoit être gravée , l'Empe-
reur ne voulut point que ce bou-
clier fût différent des boucliers
ordinaires , parce que la fortune ,
dît ce Prince , n'ajoutoit rien à
l'éloquence , & qu'il suffisoit à
la gloire de Germanicus d'être
mis au rang des écrivains illustres
de l'antiquité ¹⁴.

C'est l'éloquence qui dictoit
les loix, qui décidoit de la guerre
& de la paix, & qui savoit les

¹⁴ *Cùm censeretur* | *teris dicaturum ; ne-*
clypeus , auro & ma- | *que enim eloquentiam*
gnitudine insignis , in- | *fortunâ discerni , &*
ter auctores eloquen- | *satis illustre , si vec-*
tiæ , adseruit Tiberius | *res inrer scriptores ha-*
solitum paremque cæ- | *beretur. Tac. An. l. 2.*

peuples & les particuliers dans l'Aréopage & dans le Sénat¹⁵. Elle fortifie la faiblesse, encourage la timidité, hâte la lenteur, agite la paresse, calme l'emportement, intéresse l'indifférence, & imprime rapidement & profondément dans ceux qui écoutent, tous les sentimens dont elle pénètre celui qui parle. C'est, dis-je, cet art nécessaire & trop négligé, qui s'enveloppant de l'écorce de la nature qui doit seule paraître, émeut, enchante & transporte : il nous fait, pour ainsi dire, violence ; rien ne résiste à son impérieux attrait.

Les trois genres d'éloquence : le sublime, le tempéré & le simple.

Tantôt c'est un torrent, qui se précipitant avec un bruit épouvantable du sommet des plus hau-

15 Les juges de l'Aréopage n'écou-
toient les Orateurs que dans
les ténèbres ; mais cer-
se loi qui préservoit

leurs yeux de la séduc-
tion du geste, ne ga-
rantissoit point leurs
oreilles du charme de
la voix.

3
ers dans
Sénat¹⁵.
, encou-
lenteur,
l'empor-
fférence,
t & pro-
qui écou-
ens dont
le. C'est,
re & trop
ppant de
qui doit
enchante
fait, pour
en ne ré-
trait.
ent, qui se
ruit épou-
s plus hau-

ux de la sédu-
geste, ne ga-
t point leurs
du charme de

SUR LA LECTURE. 25

tes montagnes, brise, renverse,
entraîne par son impétuosité tout
ce qui s'oppose à son passage :
c'est Démosthène, qui réveille
les Athéniens de leur long & fu-
neste assoupissement, & de qui
Philippe est contraint d'avouer
qu'une de ses harangues lui faisoit
plus de tort que la perte d'une
bataille. Tantôt c'est une rivière
moins majestueuse, dont les bords
sont meublés de maisons riantes,
& qui fertilise de ses riches eaux
les campagnes qu'elle arrose :
c'est Ulysse qui abbat les murs de
Troye par la finesse de ses dis-
cours, ou Amphion qui bâtit
ceux de Thèbes par l'harmonie
de sa voix. Et tantôt c'est un fai-
ble ruisseau, qui mêle agréable-
ment son doux murmure aux pre-
miers gazouillemens des jeunes
oiseaux, & aux chansons inno-

22 DISCOURS

centes des tendres Bergères : ce sont Philémon & Baucis , qui pour récompense de l'hospitalité qu'ils ont exercée envers Jupiter & Mercure , ne leur demandent simplement que de mourir l'un & l'autre en même temps , pour jouir ensemble du plaisir de leur vie , & pour ne pas sentir le regret de leur mort.

La fable n'est qu'une fiction ; mais cette fiction ne mène point à l'erreur. Je n'ai qu'à remonter vers sa source , je reconnais en elle la fille de l'histoire. Je vois naître l'idolatrie des monumens de la Religion. La vérité enfante le mensonge ; mais le mensonge est la preuve de la vérité. Le partage que Saturne fit de l'Univers entre Jupiter , Neptune & Pluton , retrace à ma mémoire la division que Noë fit de la terre

SUR LA LECTURE. 23

après le déluge entre ses trois
fils, Sem, Cham & Japhet. La
fable des superbes Géans qui en-
tassèrent des montagnes pour es-
calader le ciel, & que le souve-
rain des Dieux écrasa de sa fou-
dre, n'est que l'histoire de la cé-
lèbre tour de Babel, de la confu-
sion des langues & de la disper-
sion des hommes. Charybde &
Scylla, ces deux monstres redou-
tables qui infestoient les grands
chemins, étoient deux Rochers
de la mer de Sicile, contre les-
quels les vaisseaux étoient tou-
jours en danger de se briser; &
Jupiter, descendant en pluie d'or
dans la tour d'Airain où Danaë
avoit été enfermée par son père
Acrise, étoit Prétus, frère de ce
malheureux Roi, corrompant la
fidélité de ses gardes par des pré-
sents. En voilà de reste, sans doute

24 D I S C O U R S

pour vous faire connaître, Monsieur, que la fable ne doit être regardée que comme l'enveloppe de l'Histoire ancienne, soit sacrée ou profane. A travers tous les ornemens dont les faits historiques ont été défigurés, il peut être difficile, mais non point impossible d'en découvrir le fond par la Lecture.

La Poësie élève le génie, échauffe l'imagination, épure le goût, adoucit les mœurs. Je soupçonnerois qu'elle aggrandit mon ame. Elle est le cri de la nature, & l'expression du cœur. Son origine est celle du monde, & son premier emploi fut de chanter les bienfaits de Dieu, & la reconnaissance de l'homme. Telle étoit sa noble institution. Le sublime cantique de Moïse après le passage de la mer rouge,

le

SUR LA LECTURE. 25

le plus ancien morceau de Poësie que nous ayions , après le Livre de Job , presque tout écrit en vers par ce Patriarche lui-même ou par Moïse ; celui de Debora & ceux d'Isaïe invitèrent les Hébreux à publier le nom , la puissance & les louanges du Dieu d'Israël. Ils mêloient le son des instrumens aux accens de leurs voix ; & le Roi Prophète dont tous les Pseaumes sont autant de chef-d'œuvres de Poësie & de sentiment , joignit l'exemple à l'invitation le jour de la translation de l'arche , où dans les transports de sa joie , il dansa de toutes ses forces devant elle , en jouant en même temps de la harpe ¹⁶.

Chez les Nations Idolâtres & dans les ténèbres du paganisme ,

¹⁶ *David saltabat totis viribus ante Dominum.*
1. Reg. 6. 14.

26 DISCOURS

* Discours
sur l'Histoire
Universelle.

où selon la magnifique idée de M. de Bossuet , tout étoit Dieu , excepté Dieu-même , & où l'Univers sembloit être devenu un temple d'Idoles* , la Poësie étoit encore consacrée à la Religion , à la Morale , aux sacrifices & aux festins. C'est par elle qu'on appaisoit les Dieux de l'Olympe & des enfers ¹⁷. Des Poëtes antérieurs à Homère , tels qu'Orphée , ce Chantre si célèbre de la Thrace , Linus son frère , & Musée son Disciple , apprirent aux hommes à invoquer les Dieux , à se soumettre aux Loix , à obéir aux Souverains , à respecter les chastes liens du mariage , à s'abstenir des meurtres , à captiver leurs passions sous le joug de la raison. L'éloge de la vertu , l'amour de la Patrie , les devoirs des hommes les uns

¹⁷ *Carminē Dī superi placantur, carminē manes.*
Hori. Epil. 1 l. 2.

envers les autres étoient la matière de leurs beaux vers. Homère ne fit que les imiter. Plus de cent ans avant lui , c'est-à-dire , environ l'époque de l'embrasement de Troye , l'illustre fille de Tiréfius , la savante Daphné * s'étoit acquis à Delphes tant de célébrité par ses admirables poèmes , qu'Homère fut soupçonné de les avoir supprimés , après en avoir fait passer toutes les beautés dans les siens. Le titre de Poète répondoit originairement à celui de Sage : c'étoient des noms synonymes. Théologiens , Philosophes , Historiens , Législateurs , Astronomes , Naturalistes , la dignité de leurs occupations leur attiroit la considération de tous les Peuples. Les Prêtres des Egyptiens qui étoient les gardiens des Sciences , n'étoient que des Poètes. Les Grecs n'écri-

* Ou Orphné selon Diodore.

28 D I S C O U R S

* Vers l'an
du Monde
3400.

voient qu'en vers. Le culte des Dieux , la Philosophie , l'Histoire , les Loix , la Politique , la Géométrie , la Médecine n'eurent point d'autre style jusqu'à la fin du siècle des sept Sages * , où Phérécide , selon Pline & Apulée , fut le premier qui écrivit harmonieusement en prose , & où Cadmus , imitant son exemple , ôta à la poësie le privilège exclusif de conserver l'Histoire , en écrivant avec élégance celle d'Ionie depuis la fondation de Milet. Les Romains chantoient en vers dans leurs repas les belles actions des grands hommes pour exciter l'émulation de la jeunesse. C'étoit un usage chez tous les Peuples de célébrer par des hymnes , des odes ou des chansons , les Héros tués à la guerre : les Bardes n'avoient point d'autre emploi chez les Gaulois. Les annales des Ger-

ains étoient des poèmes, dit Tacite. En Espagne le dépôt des Loix étoit écrit en vers par les Turdetains. La Poësie qui étoit le seul style de tout l'Orient, se communiqua par degrés à toutes les parties du monde, & par-tout les Poètes se firent aimer autant qu'admirer par leurs Ouvrages & par leurs mœurs. Ils vivoient d'une manière si exemplaire, qu'on les regardoit presque comme des hommes divins. Homère, le Prince des Poètes Grecs, & Virgile, le Prince des Poètes Latins, les deux plus beaux génies qui aient jamais existé dans le monde, ne s'acquirent pas moins d'honneur par leurs simples vertus, que par leurs sublimes Ouvrages. Ils arborèrent également l'étendard de la décence, de la modestie & de la pudeur dans des

temps où la corruption étoit générale , & où l'ambition , le luxe & la débauche étoient les seules divinités de tous les temples. Si depuis ces hommes incomparables , dignes des regrets de tous les siècles , la Poësie a dégénéré de sa pureté primitive ; si Ausone , Pétrone & la Fontaine ont abusé d'elle , c'est le crime des Poëtes , & non point de la Poësie. La Poësie est le langage des Dieux : titre honorable qu'elle tira , soit de la dignité de son objet par sa consécration aux matières de la Religion ; on ne prioit les Dieux qu'en vers , ce n'est qu'en vers qu'ils rendoient leurs oracles : soit de l'antiquité & de l'universalité de son empire ; on s'en est servi dès l'origine du monde , & tous les Peuples l'ont aimée : soit enfin

de sa sublimité , de son harmonie , de son charme touchant, qui semblent tenir de l'inspiration. Si le commerce des Dieux est glorieux & nécessaire pour les hommes , quel empressement ne mérite pas un Art qui leur en donne le talent ?

Donner de l'élévation & de la fermeté à l'ame , étendre & reculer les bornes de l'esprit , multiplier les idées , augmenter & varier les connaissances & les lumières , suppléer à la stérilité naturelle par une abondance étrangère , mener imperceptiblement & par degrés jusqu'à l'invention , mettre à profit les dispositions que la nature a données , & qui seroient demeurées inutiles sans le travail de l'Art , semblables à ces pierres précieuses qui sortant des entrailles de la terre où

elles ont été formées , sous une enveloppe opaque & sans apparence, n'ont d'éclat, & ne brillent aux yeux , qu'après que le ciseau les a taillées , & qu'elles ont été polies par une habile main ; aider à découvrir les principes par l'analyse , & à tirer des principes les conséquences les plus éloignées par la synthèse ; guider dans la recherche de la vérité par les égaremens des autres, ainsi que par leurs découvertes ; nous rendre propres leur expérience , parce que la vie des autres est une maîtresse pour nous ¹⁸ ; former le goût non-seulement par les préceptes , mais plus efficacement par les exemples ¹⁹ ; donner de l'exactitude aux pensées , de la justesse au ju-

¹⁸ *Vita est nobis aliena magistra.* Cat. Poët.
l. 7. distich. metr. 29.

¹⁹ *Longum iter per præcepta , breve & efficax
per exempla.* Senec.

SUR LA LECTURE. 33

gement, de la force & de l'ordre au raisonnement & aux preuves, dissiper les ténèbres de l'ignorance, vaincre l'ascendant des préjugés : tout cela n'est encore que la moindre partie des secours que la Lecture présente à l'esprit. Elle ne fait pas moins pour le cœur.

Sous le penchant impérieux qui nous abaisse au vice, où trouver ces aiguillons pressans qui nous élèvent à la vertu ? dans la conversation ? Mais le moindre défaut des cercles du monde est d'être frivoles : l'esprit n'y brille qu'aux dépens du cœur. C'est-là qu'à la faveur d'une préface fleurie, vous entendrez applaudir un Discours sanglant qui ruine ou deshonne une famille, flétrit le mérite, ou viole la foi du secret. Dans les soins d'un maître, ou les conseils d'un ami ? Mais les maî-

S.
ous une
s appa-
brillent
e ciseau
ont été
n ; aider
par l'a-
ripes les
oignées
ans la re-
s égare-
par leurs
propres
ue la vie
sse pour
non-seu-
es, mais
s exem-
actitude
se au ju-

a. Cat. Poët.

ve & efflan

tres , mais les amis font-ils ce qu'ils doivent être ? Souvent l'instruction n'est que mercenaire ; plus souvent l'amitié corrompt le jugement ; très-souvent l'une a trop peu d'autorité , l'autre trop de faiblesse. Sur nos théâtres ? Vous savez leur noble devise : ils corrigent les mœurs en riant ²⁰ ; mais le vice s'y peint ordinairement de couleurs si belles , que le poison se glissant agréablement dans le cœur par les yeux & par les oreilles , le rend inaccessible aux charmes de la vertu , si l'âge , le discernement & l'amour du bien ne font tomber le masque , & reconnaître le personnage ²¹.

C'est à la Lecture , mais sur-tout à la Lecture de l'Histoire à former

²⁰ *Castigat ridendo mores.* Santeuil.

²¹ *Eripitur persona , manet res.* Pers.

ont-ils ce
vent l'inf-
rcenaire ;
rompt le
t l'une a
re trop de
es ? Vous
e : ils cor-
nt ²⁰ ; mais
nairement
que le poi-
ment dans
& par les
essible aux
i l'âge , le
ur du bien
que , & re-
e ²¹.

ais sur-tout
re à former

anteuil.
res. Pers.

SUR LA LECTURE 35

le cœur. Là, sont consacrés les modèles de toutes les vertus. Voilà où Quintilien puisoit ces principes d'honneur & de probité répandus dans ses Ouvrages & dans sa Vie. ²² Voilà où Cicéron avoit tant enrichi son esprit & son cœur par l'idée des grands hommes dont les Ecrivains Grecs & Latins avoient laissé de si beaux portraits, non pour les regarder seulement, mais pour les imiter ²³.

L'Histoire est à juste titre le témoin des temps, le flambeau de la vérité, le dépôt des événements, l'oracle de l'Antiquité ;

²² *Hinc mihi ille justitiæ haustus bibat*, l. 12.

cap. 2.

²³ *Quàm multas nobis imagines, non solum ad inuendum, verum etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas Scriptores & Græci & Latini reliquerunt, quas ego mihi sem-*

per in administrandâ Republicâ proponens, animum & mentem meam ipsâ cogitatione hominum excellentium confirmabam ! pro Arch. Poët. n. 14.

36 DISCOURS

la maîtresse de la vie ²⁴, c'est-à-dire, la source des bons conseils & de la prudence, l'aiguillon du courage & des belles actions, la règle de la conduite & des mœurs. Elle offre à nos yeux, elle propose à notre émulation les traits mémorables, les excellentes qualités des Législateurs, des Conquérans, des Rois, des Héros, des Sages, des Citoyens illustres de tous les tems & de tous les pays, qu'elle a séparés de la foule des morts où le vulgaire est confondu & ignoré. Il est vrai qu'elle a également conservé leurs défauts & leurs vices; mais les sages réflexions qu'elle nous fait, ou qu'elle nous rend capables de faire nous-mêmes,

²⁴ *Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra* | *tra vitæ, nuncia vetustatis.* Cic. l. 2. de Orat. n. 36.

SUR LA LECTURE. 37
nous détournent facilement du
chemin de l'erreur.

Venez, venez découvrir les
sources pures du sentiment, pé-
nétrez dans les Bibliothèques ;
ouvrez les livres, ces tombeaux
vivans où respirent le génie & la
sagesse ; & là, vous vous forme-
rez sans peine à ces sentimens
nobles & précieux qui ont dis-
tingué vos Ancêtres, & dont les
semences sont naturellement dans
votre cœur.

L'un vous fera connaître & sen-
tir combien il est doux & beau
de mourir pour la Patrie ²⁵, com-
me Codrus dans la Grèce ²⁶,
après lequel les Athéniens ne
voulurent plus avoir de Roi par
respect pour sa mémoire, & se

²⁵ *Dulce ac decorum est pro patria mori.* Hor.
Od. 2. l. 3.

²⁶ *Codrus pro patria non timidus mori.* Hor.
l. 3. Od. 14.

38 *D I S C O U R S*

gouvernèrent par des Magistrats nommés Archontes, dont le premier fut Médon son fils : ou comme les trois Décus chez les Romains dans les trois guerres des Latins, des Toscans & de Pyrrhus. L'autre vous enflâmera pour la pudeur , lorsque le fameux Praxitèle ayant présenté aux habitants de l'île de Cos deux statues de Vénus, l'une toute nue, l'autre modestement voilée , mais bien inférieure à la première en beauté, vous verrez ces sages Payens préférer cependant la dernière, pour la placer à Cnide dans le temple de cette Déesse : ou en voyant toutes les Dames Romaines prendre un deuil général à la mort du premier Brutus, qu'elles pleurèrent un an, comme le vengeur de leur pudicité par l'éclatant châtiment dont il

SUR LA LECTURE. 39

avoit puni Tarquin, le meurtrier
de Lucrèce.

Ici voyant fuir le malheureux
Enée de sa patrie en cendres,
portant précieusement sur ses
Epaules respectueuses ses Dieux
Pénates & le vieux Anchise, &
tenant le jeune Ascagne par la
main; vous serez touché de sa
piété envers les Dieux, de son
respect pour son Père, & de sa
tendresse pour son fils; & là, la
tendre Artémise vous fera mê-
ler vos regrets à ses pleurs, quand
vous lui verrez consacrer l'amour
conjugal, en recevant dans son
cœur brûlant la froide cendre
de son Epoux : mausolée plus
glorieux pour lui, que celui que la
magnificence de cette Reine de
Carie lui érigea dans Halicar-
nasse, quoiqu'il aît passé pour une
des sept merveilles du monde.

40 DISCOURS

Tantôt vous admirerez l'amour qu'avoit pour la vérité l'illustre Epaminondas, qui la respectoit jusqu'à n'oser point mentir par amusement ²⁷, & tantôt vous mépriserez Lyfandre, l'Orateur du mensonge: Où la peau du Lion ne peut atteindre, il faut, disoit-il, y coudre la peau du Renard.

Le mensonge est en effet un vice bas, lâche & honteux jusques dans les Esclaves. Un menteur est le fléau des Sociétés. On se défie de lui, on est toujours en garde contre ses discours, on ne compte jamais sur sa parole; on ne le croit pas, dit Cicéron, lors même qu'il dit la vérité ²⁸. Le mensonge est le crime le plus opposé à Dieu, qui est la vérité par ex-

²⁷ *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.* Cornel. Nep. in Epam.

²⁸ *Mendaci homini, ne verum quidem dicenti credere solemus.* Cic. l. 2. de Divin. n. 146.

cellence

SUR LA LECTURE. 41

cellence ; le plus offensant pour les autres , parce qu'il est trompeur ; & le plus funeste à soi-même , parce que l'indignation & le mépris en font la récompense & la peine. Mais s'il dégrade & avilit les hommes , ils ont un moyen , dit Pythagore , de devenir semblables aux Dieux , en faisant du bien , & en disant la vérité.

La dissimulation , les finesse , les restrictions , les mauvaises excuses sont autant d'espèces de mensonge , qui ne sont pas moins méprisables. Tout cela part d'un mauvais fond. On use d'adresse , de ruses , de détours ; on se cache , on se déguise , on s'excuse par amour-propre. Lorsqu'on est tel qu'on doit être , on ne rougit point de se montrer tel qu'on est. Il est humiliant pour l'humanité

Tome II.

D

*adaci homini ,
quidem dicenti
lemus. Cic. l.
n. n. 146.
cellence*

que la langue soit le témoin le plus faux du cœur ²⁹, & que tout le monde fasse le métier de Charlatan ³⁰.

Qu'est-ce encore que la flatterie? Le mensonge dans tout son raffinement. Je ne sai si l'on ne pourroit pas dire qu'elle en est en même tems & la fille & la mère, puisqu'elle émane d'un intérieur double & faux, & qu'elle se déguise sous mille couleurs différentes, selon le besoin, pour plaire à ceux qu'elle veut tromper. Les gardes veillent autour du Palais des Rois, dit l'éloquent Disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie, Synésius de Cyrène, pour en écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flat-

²⁹ *La lengua es el mas falso testigo del corazón.* Pérez.

³⁰ *Universus mundus exercet histrioniam.* Senec.

terie. Non seulement elle désolé leur empire ; mais elle pénètre jusqu'au fond de leur cœur, pour le séduire, pour le corrompre & pour le rendre injuste. L'intérêt est le Dieu des flatteurs, la bassesse leur caractère, la fourberie leur talent. Fuyez, Adulateurs infâmes ; soyez à jamais foulés aux pieds, vils insectes, reptiles impurs qui infectez la nature. Vous exhalez un poison mortel, vos morsures sont incurables, l'horreur règne autour de vous. Vous êtes aux yeux de Tacite le genre d'ennemis le plus à craindre ³¹. Vous êtes aux miens le glaive à deux tranchans & les sirènes meurtrières ; & votre langage est l'amorce de tous les malheurs. Comme l'adulation est la

versus mundus
istrioniam. Se.

31 *Pessimum inimicorum genus laudantes. Tac.*

44 DISCOURS

marque la plus infailible d'un lâche cœur dans ceux qui flattent , elle suppose la médiocrité , la faiblesse , la fatuité dans ceux qui aiment à être flattés : la seule différence entr'eux est celle des fripons aux dupes. Il n'y a d'autre moyen de se garantir de ce piège perfide , que de se boucher les oreilles , à l'exemple d'Ulysse.

Ici , vous applaudirez la respectueuse attention qu'on avoit à Lacédémone pour les vieillards , devant qui toute la jeunesse se tenoit debout. Il est beau de vieillir à Sparte , disoit un Athé-

* *Lyfandre.* nien * , parce que la vieillesse n'a nulle part un domicile si honorable. On lit dans Quinte-Curce qu'Alexandre porta son respect pour Syfigambis , mère de Darius , sa prisonnière , jusqu'à ne pas s'asseoir en sa présence , parce qu'il

SUR LA LECTURE 47

l'appelloit sa mère, & que dans les mœurs Persanes c'étoit un crime à un fils de s'asseoir devant un père ou une mère sans leur permission , 32. Là , vous lirez avec transport ce monument éternel de la probité de Phocion. Son gendre vient le prier de solliciter pour lui les Athéniens qui l'appelloient en justice ; mais Phocion , ce grand homme , cet homme de bien , ne le croyant pas innocent , lui répondit ce beau mot : Je t'ai fait mon gendre , mais pour des choses honnêtes. C'est la femme de ce Phocion , qui dît un jour à une Dame d'Ionie qui , en lui rendant visite , étala fastueusement ses bijoux en sa présence : Mon seul ornement ,

32. Scio apud vos si- | nisi cum illa permisit.
lium in conspectu ma- | Q. Curt.
tris nefas esse considerare ,

46 DISCOURS

c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu Général des Athéniens.

Philippe de Macédoine & la célèbre Cornélie, fille du premier Africain, & mère des Gracques, ont illustré leur vie par deux traits tout-à-fait semblables à ceux de Phocion & de sa femme. Comme on pressoit ce Roi de protéger un homme qu'un arrêt alloit flétrir: J'aime mieux, dit-il, qu'il soit décrié que moi. Et l'illustre Romaine à qui une Dame de Campanie, qui étoit logée chez elle, montrait avec ostentation l'or, les diamans & tout l'attirail de la toilette des femmes, en lui demandant où étoient les siens, lui répondit avec une noble simplicité, en lui présentant ses Enfans qui ren- troient des Ecoles publiques:

SUR LA LECTURE. 47

Voilà ma parure & mes ornemens³³.

Ouvrez, Monsieur, ouvrez les Poèmes d'Homère ; lisez l'Iliade & l'Odyssée : vous y trouverez toutes les Leçons de la plus admirable philosophie. Selon de respect pour les Dieux : l'insensé, s'écrie Dioné, en parlant de Diomède, il ne fait pas que ceux qui ont l'audace de combattre contre les Dieux, ne demeurent pas long-temps sur la terre, & que leurs Enfans ne s'asseyent point sur leurs genoux, & ne les appellent pas du doux nom de père, au retour de leurs sanglantes expéditions *. C'est ainsi que dans l'Enéïde l'impie Phlégyas s'écrie du fond du Tartare : Apprenez par mon exemple, ô mortels, à

* Il. l. 15.
v. 406.

³³ Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt. Val. Max. l. 4. c. 4.

48 DISCOURS

respecter la justice , & à ne pas mépriser les Dieux ³⁴. Leçon d'obéissance aux Rois : mille ans avant la naissance du Christianisme, Homère tenoit à cet égard le langage de l'Apôtre des Nations. La Dignité des Rois leur vient de Jupiter : c'est Jupiter qui met le sceptre entre leurs mains ; c'est lui qui les rend les Dépositaires des Loix pour gouverner les Peuples *. Leçon d'hospitalité : Nausicaë, fille d'Alcinoüs Roi des Phéaciens, ayant rencontré Ulysse au bord de la mer portant sur lui les tristes marques de son naufrage, le conduit au Palais de son père, où elle en fait prendre le plus grand soin. Les pauvres & les étrangers, dit-elle, nous viennent de la part des

* Il. l. 11.
n. 197.

³⁴ *Discite justitiam moniti, & non temnere Divos. Æneid. l. 6.*

Dieux.

SUR LA LECTURE. 49

Dieux *. Tel est à peu-près le **Odysf. l. 6.*
langage consolant que Virgile v. 106.
met dans la bouche de Didon :
Prince, dit-elle à Enée, ne crai-
gnez point de me trouver insen-
sible : J'ai appris par mes propres
malheurs à secourir les malheu-
reux ³⁴. S'il falloit encore d'au-
tres encouragemens à la bienfai-
sance, j'y pourrois ajouter ce beau
sentiment d'un Vieillard de Téré-
ce : Je suis homme, & à ce titre je
m'intéresse à tous les hommes ³⁵.

Quintilien vous apprendra qu'il
y a de la cruauté à se moquer des
malheureux ³⁶. La Raillerie est
en général un défaut du cœur, &
un Rôle offensant & dangereux à
jouer. Avec ses supérieurs, elle est
imprudente ; avec ses inférieurs ;

³⁴ *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*
Æneid. l. 1. v. 630.

³⁵ *Homo sum, humani nil à me alienum puto.*
Heaut. Act. 1. sc. 1.

³⁶ *Adversus miseros inhumanus est jocus. Quint.*

elle est indigne ; avec ses égaux ; elle est réciproque ; avec tout le monde , elle est délicate. Elle révolte l'amour-propre, non-seulement par son air de supériorité , mais encore principalement par sa matière. Elle traîne à sa suite la critique & la satire, ses compagnes fidelles ; en sorte qu'un Railleur ne peut être qu'un homme odieux dans la Société. Tel qui n'est aujourd'hui dans un cercle que simple spectateur de ses bons mots ou de ses fades plaisanteries , doit s'attendre infailliblement à en être demain l'objet dans un autre. Rien n'est sacré pour les Plaisans : ils sacrifient un ami pour un bon mot ¹⁷. Peut-être, me dira-t-on, que la Raillerie est un jeu d'esprit, & que sous

¹⁷ Longè absit propositum istud : potius amicum quàm verbum perdidit. Cic.

SUR LA LECTURE. 51

cet aspect elle peut être amusante & agréable, quand elle est fine, délicate & momentanée. Je répondrai que ce jeu d'esprit ressemble au jeu de main, que les personnes bien nées ne se permettent jamais, parce qu'il est indécent & dangereux, & qu'il respire la mauvaise éducation. La Raillerie a de plus une malignité secrète qui cherche à blesser, en paraissant badiner. On est plus sensible au Ridicule qu'au Deshonneur, par la raison que le Deshonneur dépend de nous, au lieu que le Ridicule est arbitraire chez les autres. Le Deshonneur a sa matière fixe, ses principes invariables, ses bornes marquées; mais le Ridicule est plus souvent dans l'opinion que dans la réalité. Le Bien ou le Mal, les Talens ou l'Ignorance, l'Esprit ou la Sotti-

52 DISCOURS

se, la Beauté ou la Laideur, les défauts naturels ou volontaires, les bonnes ou mauvaises qualités; tout y devient sujet au gré d'une imagination déréglée qui ne voit rien que de risible hors d'elle. Quelque déliée que puisse être la Raillerie, il est impossible qu'elle plaise jamais aux personnes qu'elle intéresse. Les jeunes-gens sur-tout ne sauroient l'éviter avec trop de soin, parce qu'il n'y a point de source plus intarissable d'inimitiés, de querelles & de scènes tragiques. Il faudroit du moins être sans défaut pour pouvoir rire de ceux des autres; mais personne n'en est exempt, & les plus parfaits sont ceux qui en ont le moins ³⁸, ou de moindres ³⁹.

³⁸ Pro optimo est minimè malus. Senec. de tranquill. l. 1. c. 7.

³⁹ Nam viriis nemo sine nascitur : optimus ille est qui minimis urgetur. Hor. Sat. 3. l. 1.

SUR LA LECTURE. 53

Platon vous dira que tous les malheurs dont la vie des hommes est enveloppée, ont leur origine, leur cause, leur existence dans l'amour-propre ⁴⁰. Je frémis à ce nom, Monsieur. Voilà le poison destructeur des hommes, le vice des vices. Il est dans tous les esprits, où il pervertit toutes les idées ; il est dans tous les cœurs, où il corrompt tous les sentimens ; il est dans toute la conduite, où il gâte toutes les actions. L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, par laquelle on se fait insolemment le centre de tout. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau * : pensée ingénieuse d'un homme

* M. le Duc de la Roche-foucault, *max. 303.*

⁴⁰ *Ufu venit ut omnium malorum quibus hominum vita involvitur, nimius sui amor causa existat. Plat. l. 1. §. de Legib.*

54 DISCOURS

de qualité, dont je trouve la raison dans une autre de ses maximes. L'amour-propre, dit-il, est le plus grand de tous les flatteurs *. Il n'y a pas un seul moment où il ne faille être préparé à le combattre. Il est par-tout, par-tout il précède & suit nos pas. Toujours content de lui, & mécontent des autres, l'envie & la jalousie le nourrissent & le dévorent; il s'idolâtre lui-même. La supériorité est sa chimère; il est son astre & son éclipse, sa gloire & son ombre, son charme & son tourment. Il est habile & sot, souple & inflexible, honnête & grossier, simple & faux, délicat & lâche, doux & méchant. C'est un Caméléon qui se peint de toutes les couleurs, un Protée qui prend toute sorte de formes, un Phénix qui renaît de sa cendre. La Re-

* Idem,
max. 2.

SUR LA LECTURE. 55

connoissance est un poids pour lui, dont il ne peut se soulager que par l'ingratitude, parce qu'il a honte de devoir & de payer. L'amour-propre est, en un mot, l'esclave & le tyran de la Société ; l'esclave par ambition, le tyran par vengeance, l'un & l'autre par une sorte de grandeur & de bassesse.

L'orgueil est une tige funeste de cette racine empoisonnée. Mais où sont donc les fondemens de la vanité ? Sont-ils dans la noblesse du sang, dans les richesses & les honneurs, dans la beauté du corps, ou dans les talens de l'esprit ?

La grandeur est un avantage précieux par l'empire aisé qu'elle donne sur les cœurs ; mais il faut l'oublier soi-même, pour que les autres s'en souviennent. Plus la

vanité exige, moins l'amour-propre accorde. Envain vos Ayeux iroient-ils se perdre sans interruption dans l'Antiquité la plus ténébreuse; envain décoreriez-vous vos appartemens de leurs fastueuses images : ils vous feroient moins d'honneur que de honte, si vous ne leur ressembliez pas, parce qu'une haute naissance impose plus d'obligations. Vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui, a dit quelqu'un. S'il est heureux de sortir d'un beau sang, il est glorieux d'être né de soi-même, comme Tibère le disoit de Rufus⁴¹. Un homme de naissance reprochoit à Iphicrate, Général Athénien, la bassesse de son extraction : Il est vrai, lui répondit Iphicrate, la noblesse de ma fa-

⁴¹ *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus. Tac, Annal. l. II,*

SUR LA LECTURE. 57

mille commence en moi ; mais celle de la vôtre finit en vous. Tous les hommes au fond ont la même origine. Depuis que l'ambition, l'intérêt, l'injustice, la force ont établi l'inégalité des conditions, le hazard est l'astre de notre naissance. La vertu seule est la véritable noblesse⁴¹.

Il n'y a pas plus de raison de s'enorgueillir des richesses ni des honneurs. L'argent n'a de prix que par son bon usage⁴². Les grands emplois, les charges importantes doivent recevoir plus d'éclat de ceux qui les remplissent, que leur en donner. Il faut remplir dignement les di-

⁴¹ *Nobilitas sola est atque unica virtus*, Juven., Sat. 8.

⁴² *Nullus argento color est, avaris*

Abdito terris ; inimice lamnæ

Crispè Sallusti , nisi temperato

Splendeat usu, Horat. l. 2. Od. 2.

gnités ; & c'est à la modestie à doubler le mérite des graces par la manière de les accorder.

Pour la beauté du corps, c'est le privilège du sexe. Les femmes doivent être jolies, & les hommes raisonnables. Ce n'est point une Epigramme que je prétens faire ici contre les femmes : elles font la moitié de l'humanité. Je veux dire qu'elles sont plus faites pour être aimables que pour être savantes, & c'est aux femmes de mérite que je défère mon opinion.

Suivons l'orgueil dans son dernier retranchement. La réputation qui s'acquiert par les talens, par le génie & par la célébrité dans les Sciences ; est plus flatteuse & plus intéressante que celle du nom, de l'opulence & des grandes places, parce que le mérite est personnel : il n'est

po
me
du
par
acc
rab
por
vai
pro
test
mê
est
par
for
des
min
que
plu
plu
la
l'ho
l'ho

SUR LA LECTURE 59

point héréditaire; il est uniquement à nous. Ce n'est pas un effet du hazard, ni une grace accordée par la protection; c'est un bien acquis, qui devient plus honorable & plus précieux, à proportion qu'il a coûté plus de travail & de courage. C'est notre propre ouvrage, un titre incontestable, une portion de nous-mêmes; au lieu que tout le reste est hors de nous, & ne nous appartient qu'indirectement; en sorte que le plaisir de la naissance, des richesses & des emplois diminue pour le cœur, à mesure que tous ces avantages nous sont plus étrangers. Mais les talens les plus brillans, le plus beau génie, la plénitude de la science font l'homme savant, & non pas l'homme de bien ⁴⁴. On en perd

44. *Non faciunt bonos ista, sed doctos.* Senec.
Epit. 106.

tout le fruit par la présomption. Un homme qui n'est que savant, est, selon Tertulien, un animal de gloire ⁴⁵. Le but des Sciences est de rendre les hommes meilleurs, quelques sophismes que le Philosophe des paradoxes ait débités contre elles. Le soin qu'il prend de les cultiver, ses ingénieux ouvrages, l'éloquence de son style sont autant d'inconséquences de ses principes. En criant contre les Loix & contre les beaux Arts, il veut être Législateur & Savant. Si les Sciences, les Lettres & les Arts dégradent la nature, & corrompent les mœurs; si les Loix & la Société replongent les hommes dans l'enfance *; il faut que tous les peuples & tous les hommes

* Système
de M. Rouf-
seau de Ge-
nève.

⁴⁵ *Animal gloria.* Tertull.

SUR LA LECTURE. 61

se soient trompés de concert sur la gloire du siècle des sept Sages de la Grèce , & des siècles d'Auguste & de Louis XIV. & que M. Rousseau ait seul raison contre tous. Mais quels étoient les hommes à qui la Grèce accordoit le nom de Sages ? Ce beau titre avoit alors trois acceptions : il signifioit Savant , Roi & Poëte ; & les sept Sages étoient tout cela. C'étoient eux qui enseignoient toutes les Sciences , qui faisoient les Loix , & qui donnoient en même tems dans les cours & dans les villes les leçons & les exemples des plus sublimes vertus. La plupart d'entr'eux étoient des Tyrans ; mais ce nom , consacré depuis par l'horreur , n'avoit rien d'odieux dans ces anciens temps. On entendoit alors par Tyrans , non point de violens

usurpateurs , ni des Rois inhumains , mais des Souverains justes & bienfaisans qui gouvernoient les Peuples avec sagesse & avec douceur ; ou de savans & vertueux Citoyens , à qui un mérite supérieur avoit obtenu la suprême autorité dans des Etats originellement libres. Pittacus étoit Tyran de Mitylène dans l'île de Lesbos ; mais après avoir rendu ses compatriotes heureux pendant dix ans par un gouvernement paternel , il abdiqua la Souveraineté qu'ils l'avoient forcé d'accepter par leurs sollicitations , pour qu'ils redevinssent , disoit-il , aussi libres que lui. Solon refusa la Principauté à Athènes , quoique descendant de Cécrops , le Fondateur de cette République ; mais sous l'autorité de Préteur ou de premier Magistrat , il y abolit les

terr
déo
l'en
sub
plus
obs
le p
Solo
glor
trie
page
Dieu
lorsq
justic
de so
Tyr
qui
jusqu
prin
resser
sensib
rival
temp

SUR LA LECTURE. 63

terribles Loix de Dracon, son prédécesseur, moins écrites avec de l'encre qu'avec du sang ; & y en substitua d'autres plus douces & plus humaines dont la religieuse observation rendit les Athéniens le plus célèbre Peuple de la Grèce. Solon acheva de mériter le titre glorieux de Législateur de sa patrie par l'établissement de l'Aréopage, Sénat si vénérable, que les Dieux eux-mêmes y comparurent, lorsque Neptune y vint demander justice contre Mars, du meurtre de son fils Allyrothius. Cléobule, Tyran de Linde dans l'Ionie *, qui faisoit remonter son origine jusqu'à Hercule, se distingua principalement par son désintéressement, par sa justice & par sa sensibilité ; & sa fille Eumetis, rivale de la célèbre Sapho, sa contemporaine, ajoûta à la gloire de

* Ou de Carie, selon quelques Auteurs.

64 DISCOURS

son père , en refusant de monter sur le Trône, pour s'occuper plus librement de l'étude , sa passion dominante. Pausanias surnomme Aristodème l'homme de bien pour sa vertu; Aristodème étoit cependant Tyran d'Arcadie. En un mot , les sept Sages furent les instituteurs des Peuples , & les modèles des Rois , des Magistrats & des Citoyens. Thalès , le premier de tous , fut aussi le premier qui ayant été s'instruire dans toute la sagesse des Egyptiens , la ramena d'Egypte comme en triomphe , sous l'escorte des Sciences , dans la Grèce & en Italie , & l'accoutuma à l'air de l'Europe. Si l'ignorance est l'asyle de la vertu , par quel charme les Homère , les Socrate , les Platon , les Démotène , les Aristide , les Virgile , les Caton , les Cicéron , les Auguste ,

gust
les
Rac
renn
les
son
des
seau
mais
une
ces
sava
plus
des
gere
abus
& d
de
satis
de
c'es
qu'i
con
T

SUR LA LECTURE. 65

guste , les Mécène , les Newton ,
les Descartes , les Corneille , les
Racine , les Despréaux , les Tu-
renne , les Condé , les Richelieu ,
les Seguiet , les Daguesseau se
sont-ils sauvés de la contagion
des Sciences ? A ce titre M. Rouf-
seau devroit être bien corrompu.
mais j'aurois peine à m'en faire
une pareille idée, en songeant que
ces hommes qui étoient les plus
savans, étoient en même tems les
plus vertueux. Il n'y a que l'abus
des Sciences qui puisse être dan-
gereux pour les mœurs ; & les
abus sont une sorte d'ignorance,
& dépendent plus du cœur que
de l'esprit. Mais, enfin quelque
satisfaction qu'on puisse ressentir
de son esprit ou de ses talens,
c'est à Dieu qui en est l'Auteur,
qu'il faut les rapporter par la re-
connaissance. L'orgueil caracté-

66. DISCOURS

rise la sottise : s'il s'érige des autels , le mépris est l'encens dont on les fait fumer. La solide gloire , la véritable grandeur , le bonheur pur sont dans l'innocence , dans la vertu , dans le témoignage intérieur d'une bonne conscience. Y a-t-il de trésor qui vaille la paix du Sage ?

Vous sentirez avec Sénèque qu'une amitié fidelle est le plus doux plaisir du cœur ⁴⁶. L'amitié est un commerce d'agrément , où le plus heureux est celui qui y met davantage ; mais il ne peut subsister qu'entre d'honnêtes gens. Il y a un goût dans la pure amitié , dit Labruyere , où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. Je serois de son avis , par la raison que la vérité , l'es-

⁴⁶ *Nihil tamen æquè quàm amicitia fidelis. l. oblectaverit animum , l. de tranquill. c.7.*

SUR LA LECTURE. 67

time , la sensibilité en sont la base , l'aliment , la cause & l'effet tout à la fois. Biens , sentimens , conseils , exemples , succès , disgraces , peines ou satisfactions ; tout est commun entre deux amis. Il n'y a point , selon un proverbe Espagnol , de miroir plus fidèle qu'un vieux ami ⁴⁷. Il est éclairé sur nos défauts sans malignité , indulgent sans approbation , censeur sans amertume. Quelqu'un a dit qu'il faut servir ses amis jusqu'aux Autels ; c'est-à-dire , qu'il faut tout sacrifier , excepté Dieu , à l'amitié. Le devoir , l'honneur , la probité dont les vrais principes sont dans la religion , sont les seules bornes que j'y connaisse. Mon ami a droit à tout le reste. Je l'aime à double titre pour ses plaisirs & pour les miens , parce que

⁴⁷ *No ay mejor espejo que el almigo viejo.*

mes sentimens lui sont agréables ; & me sont nécessaires. Je trouve de la douceur à jouir de ses regards ; son souvenir m'occupe agréablement dans son absence : son chagrin m'afflige , sa joie me rend heureux. Accoûtumé à le regarder comme la moitié de moi-même la plus précieuse, je pense tout haut avec lui , & il ne me semble pas que mon secret sorte de mon cœur , en le déposant dans le sien. Le tombeau où s'éteignent d'ordinaire les autres sentimens , est un second berceau pour celui de l'amitié ; tel que cette fontaine de la fable, dont les eaux avoient le pouvoir de rajeunir. Je ne suis pas moins l'ami de mon ami mort , que de mon ami vivant. Mes pleurs , mes cris , l'excès de ma douleur sont sa pompe funèbre ; mon cœur est

for
en
qu
im
sou
de
par
par
l'es
l'ill
fam
son
pou
I
l'am
de
car
ami
nôt
sur
eux
toif
nos

SUR LA LECTURE. 69

son mausolée. Il ne meurt point entièrement, tant que je vis, parce qu'il reste dans mes yeux par son image, dans ma pensée par le souvenir, dans ma bouche par des éloges, dans mes mœurs par l'imitation, dans mes regrets par sa perte, dans mes desirs par l'espérance, dans mes bras par l'illusion, dans mes soins pour sa famille, dans mes prières pour son repos, dans mon attachement pour le plaisir de l'aimer toujours.

Il n'y a rien de si délicat que l'amitié. Elle suppose beaucoup de discernement dans son choix; car enfin la réputation de nos amis influe nécessairement sur la nôtre. On calque nos caractères sur les leurs, on nous juge par eux, on nous mesure à la même toise, on identifie nos goûts, nos inclinations, nos défauts ou

70 *D I S C O U R S*

nos bonnes qualités. En avouant un ami, je donne mon portrait au public, & je lui fais l'aveu de ce que je vauz. Les flatteurs sont des amis intéressés, les ambitieux des amis redoutables, les libertins des amis funestes, les courtisans des amis douteux, les personnes dissipées des amis informes, parce que chaque objet enlève une portion de leur attention, tous ensemble des amis faux. Le malheur est la pierre de touche de l'amitié.

Une femme d'esprit a écrit, que les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entr'elles sur l'amitié *. Je ne penierois pas comme elle. Il est vrai que leur faiblesse, l'envie de plaire, la concurrence pour la beauté, pour les graces ou pour les talens de leur sèxe sont plus capables de

* Madame
la Marquise
de Lambert.

SUR LA LECTURE. 77

les désunir que de les lier ; mais je suis bien loin de penser que l'amitié soit absolument hors de leur sphère ni entr'elles ni avec nous. Les femmes ayant au contraire un art particulier de quintessencier le sentiment, d'où elles savent tirer des délicatesses qui nous sont inconnues, leur amitié doit être plus sensible, plus tendre, plus touchante que la nôtre, quand elles n'ont point émouffé leur cœur par l'amour, en coulant à fond les raffinemens de cette passion.

La différence de l'amour à l'amitié est immense. L'amour est une fermentation de la nature, soudaine, involontaire, turbulente, aveugle, dérèglée, de peu de durée : L'amitié est un mouvement du cœur, libre, réfléchi, paisible, éclairé, sage, éternel.

L'un est l'ouvrage du tempérament, l'autre de la raison. L'un entraîne, comme un torrent ; on s'abandonne à l'autre comme à une pente insensible. La gelée, dit l'ingénieux Auteur du Pastor Fido, n'est pas plus funeste aux plantes, la sécheresse aux fleuves, la grêle aux épis, les vers aux semences, les toiles aux cerfs, ni la glû aux oiseaux, que l'amour aux hommes ⁴⁸. L'on pourroit dire par une semblable figure que l'amitié est pour eux ce que le soleil est pour la nature, les pleurs de l'aurore pour les roses du printemps, le matin pour les troupeaux & les Bergères, la fin du jour pour le Bœuf & le Laboureur.

⁴⁸ Come il gelo à le piante, ai fior l'arsura,
 La grandine à le spiche, à i semi il verme,
 Le retia à i cervi, ed agli augelli il visco ;
 Così nemico à l'huom fu sempre amore.

Att. 1. Sc. 5.
 le port

SUR LA LECTURE. 73

le port pour les vaisseaux, la volupté pour les plaisirs. L'amant n'aime sa maîtresse que pour lui-même : l'ami est plus généreux. Les intérêts de ceux qu'il aime, sont confondus avec les siens, ou n'en sont séparés que pour la préférence. Achéons ce parallèle. L'amour périt par le moindre partage, comme une larme Batavique, qui se brise en poussière, pour peu qu'on en ôte; mais l'amitié est un trésor qui grossit en se distribuant, & la sœur s'enrichit par sa fidélité des pertes dont le frère s'appauvrit par son inconstance.

C'est la marque la plus sûre d'une grande ame, que d'aspirer à se faire aimer. Qu'y a-t-il en effet de plus flatteur que de régner sur les cœurs, d'inspirer de l'intérêt, & de vivre en autrui?

Tome II.

G

74 *D I S C O U R S*

Mais si vous voulez qu'on vous aime, il faut que vous aimiez ⁴⁹. L'amitié s'entretient par la réciprocité. Plinie le jeune fait à cet égard un magnifique éloge de l'Empereur Trajan : Il avoit, dit-il, des amis, parce qu'il étoit lui-même capable de l'être ⁵⁰.

Quand je promène mon imagination sur les Héros de l'antiquité, je la fixe avec un plaisir mêlé d'étonnement, sur la valeur d'Agésilas. Comme on appelloit le Roi de Perse devant lui le grand Roi : Pourquoi, dît-il, sera-t-il plus grand que moi, tant que j'aurai une épée à mon côté ? Sur la modération du jeune Thémistocle, Général des Athéniens : Frappe, dît-il à l'imprudent Eu-

⁴⁹ *Si vis amari, ama. Plin.*

⁵⁰ *Amicos habebat, quia ipse amicus erat. Paneg. Traj.*

SUR LA LECTURE. 75

rypiade, Général des Lacédémoniens, qui avoit levé sa canne sur lui, parce qu'il le voyoit d'un avis contraire au sien, frappe; mais écoute. Sur la générosité de Prédarète le Lacédémonien, qui n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cents du Sénat, s'en retourna fort content, en disant: Je suis ravi que Sparte ait trouvé trois cents hommes plus honnêtes gens que moi. Ou du célèbre Orateur Démosthène. Les Athéniens ayant exilé l'Orateur Eschine, parce qu'il accusoit faussement Démosthène sur le mauvais succès de la bataille de Chéronnée contre Philippe, Démosthène alla lui offrir de l'argent pour son voyage. Alors Eschine s'écria: Comment ne regretterois-je pas une patrie, où je laisse un ennemi si généreux,

ous
49.

éci-
cet
e de
dit-
t lui-

ima-
anti-
plaisir
valeur
pelloit
lui le
dit-il,
i, tant
côté?
e Thé-
éniens:
ent Eu-

micus erat.
Paneg. Traj.

que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent ? Ou bien encore du Général Aristide. Le Peuple d'Athènes le sacrifioit à la jalousie de Thémistocle son Rival, en l'exilant par l'Ostracisme, où l'on donnoit les suffrages, en écrivant le nom de l'exilé sur une coquille. Un Paysan qui ne savoit pas écrire, s'adressant à Aristide sans le connaître, le pria de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Mais cet homme, lui dit Aristide, vous a-t-il fait quelque mal ? Non, lui répondit le Paysan, mais je suis fatigué de l'entendre par-tout appeller le juste. Aristide prit la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit, en priant les Dieux qu'il n'arrivât aucun malheur à sa patrie, qui le fit regretter. Sur la fermeté de Popilius, Ambassa-

SUR LA LECTURE. 77

deur des Romains à la Cour du Roi de Syrie : Antiochus vouloit éluder par adresse la réponse que l'Ambassadeur lui demandoit sur un décret du Sénat, dont l'objet étoit de l'empêcher d'attaquer Ptolémée, Roi d'Egypte, Allié de Rome. Popilius pénètre son dessein, trace fièrement avec sa baguette un cercle étroit autour de lui, & lui dit d'un ton vraiment Romain : Répondez précisément au Sénat, avant de sortir du cercle qui vous environne, si vous voulez la paix ou la guerre. Sur la continence du jeune Cyrus, qui respecta la pudeur de ses Captives, jusqu'à éviter de voir Panthée, femme d'Abradate, Roi de la Susiane, dont toute son armée faisoit l'éloge, pour ne pas s'exposer aux charmes dangereux de sa beauté. Sur l'humanité de

l'Empereur Théodose, quand un jour de Pâque, après avoir délivré des Prisonniers, je l'entens s'écrier: Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux, pour rendre la vie aux morts! Sur le désintéressement du grand Scipion ou du grand Turenne: Scipion ajoute à la dot d'une jeune Princesse qu'il avoit fait prisonnière en Espagne, la rançon qui devoit servir à la racheter; & Turenne refuse cent mille écus d'une Ville neutre en Allemagne, qui dans l'idée que ce Général alloit faire marcher l'armée par ses environs, veut l'engager par ce présent à prendre une autre route. Je ne puis en conscience, dît-il, accepter cette somme, parce que je n'ai pas eu intention de passer par cette Ville *. C'est ce sentiment de délicatesse si no-

* Lettres de
Boursault.

R S
quand un
avoir déli-
je l'entens
que je pusse
eaux, pour
rts! Sur le
grand Sci-
renne: Sci-
d'une jeûne
fait prison-
rançon qui
acheter; &
t mille écus
Allemagne,
ce Général
l'armée par
'engager par
re une autre
conscience,
ette somme,
eu intention
Ville *. C'est
licateffe si no-

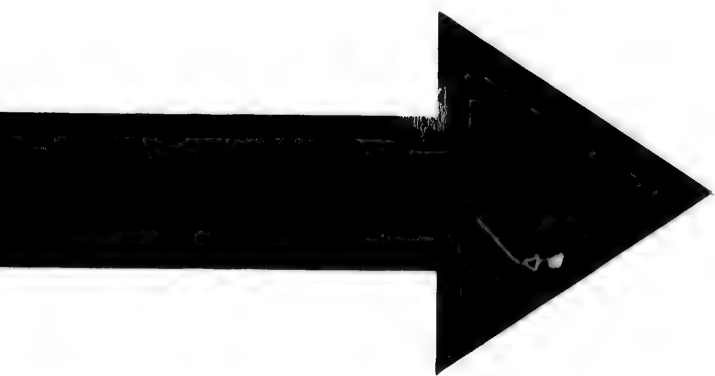
SUR LA LECTURE. 79

ble qui empêcha ce Héros, chargé du commandement d'une armée dont il habilla les Soldats, & remonta la Cavalerie à ses propres frais, d'accepter de l'argent que lui offroient ses amis, ou de rien prendre à crédit chez des Marchands, de peur, répondoit-il qu'e s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie.

La bienfaisance de Titus, qui dit tristement un soir, en se souvenant qu'il n'avoit fait ce jour-là du bien à personne: Mes amis, j'ai perdu la journée ¹¹, rend plus odieuse à mes yeux l'avarice du riche Crassus, dans la bouche duquel Orose, Roi des Parthes, fit couler de l'or fondu, après qu'il eût été tué à Sinnaca, ville de Mésopotamie, afin qu'elle fût con-

*si Amici, diem perdidit. Sueton. In vit. Titi.,
num. 8.*





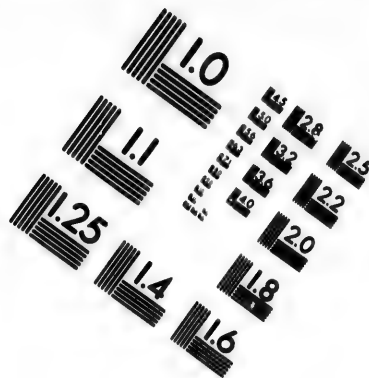
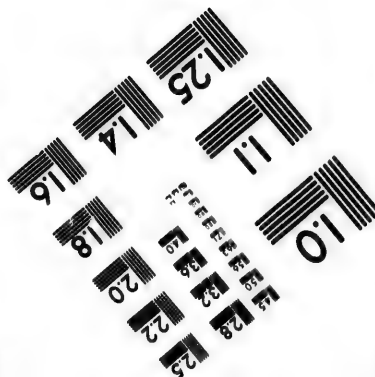
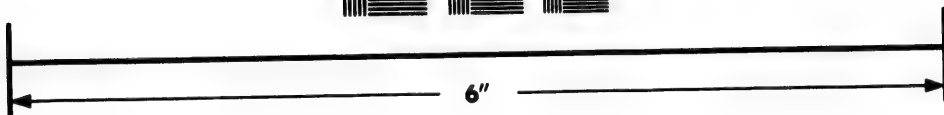
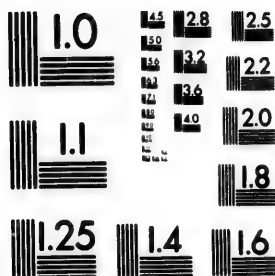


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

fumée, dit ce Roi, par le même métal dont la soif insatiable lui avoit fait commettre tant de crimes. La clémence d'Auguste augmente mon horreur pour la cruauté de Néron. La laideur du vice ajoûte à la beauté de la vertu.

Lorsque j'entens dire à un Roi, qu'on amuse les hommes avec des sermens, comme les enfans avec des jouets, j'en suis indigné. Je ne reconnais plus à ces horribles maximes ni le père d'Alexandre, ni le grand homme qui à la naissance de ce Prince, remercioit les Dieux de deux bienfaits à la fois : l'un, de lui avoir donné un fils ; & l'autre, de le lui avoir accordé du temps d'Aristote, pour lui en confier l'éducation. Jean 1^{er}. Roi de France, fait une impression bien différente sur mon cœur par ces belles paroles, dans

SUR LA LECTURE. SI

une occasion où on le sollicitoit de violer un traité : Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre, elles devroient se trouver dans le cœur & dans la bouche des Rois *.

* Mézerai.

Je ferois trop de violence à mon admiration pour les deux plus grands Rois de notre Monarchie, & je sai que je manquerois, Monsieur, de satisfaire vos vœux les plus chers, si je ne fixois pas un moment ici vos regards sur tout l'éclat de leur vie. Henri IV. & Louis XIV. sont au nombre de vos Dieux & des miens. L'un conquit son propre royaume, pour devenir le père de ses sujets, selon l'heureuse expression du Poëte Epique de la France *. L'autre étonna l'univers par les merveilles de son règne. Henri IV. allioit la justice avec

* Voltaire.

82 DISCOURS

la bonté. Quelqu'un lui parlant du peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle : Je fais dans cette ville, répondit-il, tout ce que je veux, en n'y faisant que ce que je dois *. Dans une maladie dangereuse qu'il eut en 1598 : Mon ami, disoit-il à Sully, si digne d'être le Ministre d'un tel Roi, je n'appréhende point du tout la mort ; vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vû en tant de périls dont il m'étoit si facile de m'exempter : Mais je ne nierai pas que je n'aye regret de sortir de la vie, sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime, comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur. Toute la grandeur de Louis XIV. semble s'être recueillie dans les dernières

* Histoire
d'Aubigné.

* Mémoires
de Sully.

SUR LA LECTURE. 83

paroles qu'il dît en mourant au jeune Prince qui alloit régner après lui. J'ai trop aimé la guerre, mon fils, lui dît-il; ne m'imites point en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites *. Leçon digne d'un si grand Monarque, plus Héros dans tous ses malheurs à la fin de son règne, que dans ses longues & incroyables prospérités. Mes yeux ne peuvent être fermés aux larmes, en le voyant passer tout d'un coup, sans qu'il y eût été préparé de sa vie par le moindre revers, du comble de la gloire à l'excès de la mauvaise fortune. Il voit presque ébranler son trône, lui qui avoit donné des fers à toute l'Europe, liguée contre lui seul. La victoire le trahit au-dehors, & les Aigles Impériales planent orgueilleusement sur l'at-

* De l'Imprimerie du Cabinet du Roi.

84 *D I S C O U R S*

mosphère de la France, tandis que les Lis s'arrachent du milieu de l'Empire, où il les avoit plantés. Au-dedans, la mort, de sa faux impitoyable, moissonne en moins d'un an, devant ses yeux qui s'éteignent à cet horrible spectacle, trois Rois dans ses espérances; & Louis pleure en même temps à triple titre, comme père, comme ayeul, & comme bisayeul, sans qu'il lui reste d'autre consolation, en expirant moins de ses maux que de sa douleur, qu'un faible enfant de cinq ans, pour empêcher l'écroulement de sa maison chancelante.

Vous vous êtes souvenu de ses volontés souveraines, grand Roi, qui avez hérité de son sceptre. Vous mettez en action ce qu'il avoit mis en maxime; & les cœurs de vos sujets sont vos

SUR LA LECTURE. 85

conquêtes favorites. C'est votre amour pour eux qui vous a mérité le titre de Bien-aimé, plus touchant pour votre cœur que celui de Grand, que vos victoires vous ont également obtenu, lorsque forcé par vos ennemis à recourir aux armes, vous leur avez montré à Lawfelt & à Fontenoy non-seulement que vous étiez un Héros, mais que chaque Français l'étoit encore par votre seule présence. Mais vous préférez l'olive de la paix à des lauriers teints de sang. Les Rois conquérans sont l'effroi du monde. Le flambeau de la guerre embrase & dévore la terre devant leurs pas. Le fer dépeuple leur empire. Les mères, les filles & les épouses leur redemandent en pleurs un fils, un père ou un époux ; & des Nations périssent pour l'ambition d'un seul homme.

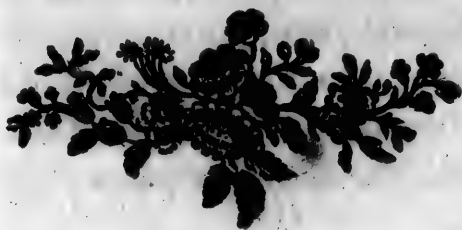
86 DISCOURS

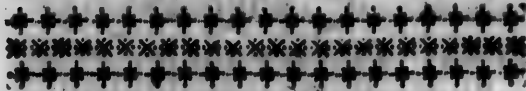
Mais le commerce, les arts, l'abondance, la population, la tranquillité des villes, la fertilité des campagnes, l'aisance, la sûreté, le bonheur des peuples sont le triomphe des Rois pacifiques. Leurs sujets qui les aiment par justice, leur obéissent par choix, les servent par inclination, leur sacrifient dans les besoins & dans la nécessité de l'Etat leurs biens, leur repos & leurs vies, moins par devoir que par sentiment ; & leurs noms, bénis de race en race dans tous les âges, sont portés par l'amour à la dernière postérité, & s'immortalisent par le souvenir.

Tels sont en général, Monsieur, les avantages de la Lecture. Je pourrois faire passer alternativement devant vous les belles & les mauvaises actions qui ont il-

SUR LA LECTURE. 87

lustré ou souillé la vie des Rois,
des Peuples & des Particuliers. Je
pourrois vous dire, Monsieur...
mais j'épuiserois plutôt ma mé-
moire & votre attention, que les
exemples sans nombre & de toute
espèce que la Lecture offrira suc-
cessivement à vos yeux. Abré-
geons. Vous en avez vu l'utilité :
il s'agit de vous en montrer l'a-
grément.





SECONDE PARTIE.

POUR rendre l'homme heureux, à l'utile la Lecture ajoute l'agréable. Mais quels sont les agrémens qu'on trouve dans la Lecture ? Je les réduis à deux principaux, qui les embrassent tous. Elle nous procure l'estime des autres : satisfaction la plus flatteuse aux yeux du vrai mérite. Elle nous garantit nous-mêmes de l'ennui : secret rare, digne de tous nos soins. Commençons.

On ne peut pas être également du goût de tout le monde, parce que tout le monde n'est pas également généreux : Mais le suffrage du seul Caton me tient lieu de ceux de cent mille Romains, disoit

for
so
de
dé
élo
qu
pre
ton
lie
de
fem
des
dan
des
de
deu
tag
par
mat
Ils

SUR LA LECTURE. 89

Soit Cicéron⁵² ; & formant ma façon de penser sur la sienne, flatté de plaire avec Martial aux oreilles délicates⁵³, je n'aspire point aux éloges des sots. C'est à la Lecture que je dois ce Stoïcisme.

Pour être convaincus de ma première proposition, transportons-nous dans la pensée au milieu d'un de ces cercles du monde, où les talens aimables des femmes réunis aux solides talens des hommes, font sentir, comme dans leur centre mutuel, le plaisir des plaisirs, je veux dire, celui de la Société. Faisons-y paraître deux hommes, dont l'un ait avantageusement cultivé son esprit par la Lecture, l'autre presque matérialisé le sien par la paresse. Ils arrivent ; on se lève, pour les

⁵² *Cato mihi est pro centum millibus.*

⁵³ *Me raris juvat auribus placere.*

90 DISCOURS

faire asseoir : les complimens finissent, la conversation commence. Préparons notre jugement.

L'un, n'ignorant rien, sans prétendre tout savoir, contribue par son érudition à l'entretien, à l'amusement de l'assemblée. La précision, la solidité, l'élégance qu'il a puisées dans les bons Livres, animent, épurent, embellissent ses discours. Sans qu'il y pense, ses expressions sont exactes, nobles, aisées, polies, décentes, agréables. Tantôt spectateur, & tantôt acteur sur la scène, il entre sans empressement & sans résistance dans les frais de la conversation. Il parle, tout le monde se tait pour l'écouter : il se tait, tout le monde parle pour le louer. On lui trouve beaucoup d'esprit, parce qu'il a soin d'en montrer peu : On l'entend avec

308 LA LECTURE. 91

d'autant plus de plaisir , qu'il prend garde de ne pas mortifier l'amour-propre des autres. Sa supériorité se fait jour , à mesure qu'il lui fait violence. Il se cache & se découvre, sans offenser par sa réserve ni par sa confiance. Il est complaisant sans bassesse, raisonnable avec sobriété. Un peu fou quelquefois , si le temps ou l'occasion l'exigent ⁵⁴. Il résiste comme un autre cède ; & tous ne suivent que son sentiment, en croyant faire triompher le leur. On admire moins son esprit, que l'usage qu'il en fait faire, parce qu'il a l'art d'en prêter aux autres, & de les faire briller de son propre mérite, comme le soleil fait un astre de la lune par la réfraction de sa lumière. Il

54 *Inspiciens esto, cum tempus postulat aut res.*
Caro Petr. l. 2. distich.

raconte agréablement , sans se rendre obscur par son laconisme , ni insipide par sa diffusion. Il réalise des riens par sa brillante imagination : il fait valoir ce qui n'est en soi d'aucun prix : l'illusion pare tout entre ses mains. On le goûte , on l'applaudit , on l'estime.

L'autre dégradé par l'ignorance , est réduit à s'interdire le charmant usage du plus beau présent de la nature , la parole. Son approche annonce de loin le dégoût , que son arrivée fait naître de près. Tous les yeux se rencontrent tristement à son aspect : aucun regard ne tombe sur lui : personne ne lui parle ; ou si on lui adresse la parole , ce n'est jamais que pour satisfaire aux bienséances. Ouvre-t-il la bouche , on ferme les oreilles. Il a la déman-

raison de parler, parce qu'il ne fait pas profiter du seul mérite qui lui reste, qui seroit de se taire. Il pourroit n'être que sot, & il devient fat. Il place l'Egypte dans l'Europe, le fameux combat des Thermopyles sous César, la belle Gabrielle d'Estrées à la Cour de Louis XIV. Il demande sérieusement combien d'arches a le pont Euxin *. Il est le jouet des compagnies, la fable de la ville, un marchand d'Opium. L'oïiveté le rend incommode, les prétentions ridicule, l'inutilité méprisable, la sottise dangereux. Il seroit un être de raison, sans la crainte qu'on a de son imprudence.

* Ou la Mer
noire en Asie.

L'un se fait des amis qu'il ne fait pas perdre; l'autre des ennemis qu'il a le secret de conserver. L'un est toujours sûr de plaire;

l'autre de fatiguer. L'un enfin est désiré par-tout, comme le présage de l'amusement; l'autre fui par-tout, comme l'augure de l'ennui.

Mais ne nous arrêtons point à ce parallèle frappant: Peut-être me reprocheroit-on d'avoir cherché à le rendre moins exact que fleuri. L'illusion n'est point nécessaire où les raisons surabondent: Elles s'embarrassent au bout de ma plume, qui ne balance que pour le choix.

Quels sont les hommes qui deviennent les Conseillers des Rois, l'honneur & l'ornement de la Patrie, le point de réunion de l'estime publique, les modèles & les objets des amitiés particulières? Ce ne sont point ces Nobles sans valeur, qui au lieu de servir le Prince & l'Etat, n'osent attaquer qu'un timide cerf ou un li-

vre fugitif, à la tête d'une armée de chiens dont ils font autant de petits Tyrans comme eux, en obligeant leurs vassaux d'en nourrir chacun un certain nombre. Ces Magistrats sans équité, dignes du supplice de ce méchant juge Persan qui s'étant laissé corrompre par des présens, fut condamné à mort par Cambyse, le père de Cyrus, & dont la peau fut placée sur le siège, où son fils devoit s'asseoir comme son successeur, afin que ce spectacle affligeant fût pour lui un avertissement continuel. Ces riches sans entrailles, fardeaux inutiles & accablans dont la terre gémissante demande d'être soulagée. Ce ne sont point ces oisifs par état, qui ne sont propres qu'à interrompre les occupations des autres; ni ces manières d'être peu distin-

96 DISCOURS

gués du néant, appelés du nom de Petits-mâîtres dans le monde, hommes informes, efféminés, composés d'affectation, de frivolité & de travers, qui ne respirent que les plaisirs, s'aiment sans Rivaux^{ss}, & vivent de mépris.

Ce sont ces héros, dépositaires de la foudre des Rois, qui ne la lancent qu'à regret, pour terrasser la dévorante guerre aux pieds de la féconde paix: Ces Ministres éclairés, dont les grandes vûes préviennent la décadence des Etats, ou en augmentent la splendeur; dont la vigilance encourage l'agriculture, favorise le commerce, protège les arts, entretient l'abondance, émousse la dent de l'envie, fait éclore le mérite: Ces sages dis-

^{ss} *Se ipse amans sine rivalis Cic.*

pensateurs

penfateurs de la justice, qui favent féparer le droit d'avec l'oppression, & l'innocence d'avec le crime, qui craignent les Grecs & leurs présens ¹⁶, & qui sur les fleurs de lis où ils font affis, ont les mains fermées à l'intérêt, les yeux à la beauté, & le cœur à la complaisance & à l'amour. Ce font enfin ces hommes aimables, en qui une soigneuse éducation a perfectionné un heureux naturel, qui par une application laborieuse font parvenus aux talens & à la réputation, & que la Lecture a rendu capables, non-seulement de lire avec fruit les ouvrages que d'autres ont écrits, mais encore d'en écrire eux-mêmes que d'autres trouvent dignes d'être lus.

La Lecture apprend à bien

¹⁶ Timeo Danaos & dona ferentes. Æneid. l. 2.

écrire. Semblable à la diligente Abeille du mont Hymette, qui se levant avec le jour, vole suc-
cer l'essence des fleurs qu'elle a
l'art de choisir, pour en compo-
ser son excellent miel; un homme
qui lit, tire de ses différentes
Lectures un fond de connoissan-
ces, qui le met en état ou d'imi-
ter les bons Auteurs, ou de deve-
nir créateur comme eux. La Lec-
ture ne s'arrête point à la mémoi-
re: Elle passe jusqu'à l'esprit, &
là, tout ce qu'on a puisé dans les
Livres, se confondant & ferment-
tant, pour ainsi dire, ensemble
par le levain du génie, se con-
vertit en une liqueur exquise,
composée d'une infinité d'effu-
sions de toute espèce: Comme
on voit un chœur harmonieux se
former de mille voix différentes
d'hommes & de femmes. Une

ve
no
lie
pr
O
sé
ble
me
mo
do
& a
Ma
cor
ble
E
ma
me
on
ave
ma
mo
lieu
17

SUR LA LECTURE. 99

voix est perçante, une autre sonore, une troisième tient le milieu entre ces deux qu'elle rapproche & qu'elle marie avec art. On n'en distingue bien aucune séparément ; mais toutes ensemble, avec les accords des instrumens, rendent une même harmonie, & font un seul concert, dont la douceur charme l'oreille, & affecte sensiblement le cœur. Mais cette comparaison n'est encore qu'une teinte légère du tableau de la Lecture.

Le jour n'est pas plus clair que ma seconde proposition. Comment en effet s'ennuyer, quand on peut lire ? On n'est jamais seul avec des Livres. Un Livre à la main, je suis seul un monde pour moi, comme Tibulle, dans les lieux les plus déserts ⁵⁷ : au milieu

⁵⁷ *In solis sit tibi turba locis.* Tibul.



d'une Bibliothèque on est toujours en bonne compagnie.

Prenez garde, Monsieur. Il est de mauvais Livres qui pervertissent l'esprit, & corrompent le cœur; mais ce ne sont point-là les Lectures des honnêtes gens. On ne puise que l'égarement dans ces sources empoisonnées. Il y a, dit Quintilien, des endroits dans Horace, que je ne voudrois point expliquer ¹⁸. Quelles doivent être après un Payen nos précautions sur cet article? Ce n'est point avoir de l'esprit, que d'en avoir contre Dieu, ou aux dépens des mœurs; & l'on est plus digne de pitié que d'envie, lorsqu'on a falsifié sa mémoire par des Lectures qu'on ne peut avouer sans honte.

Le commerce des vivans peut

¹⁸ *Horatium in quibusdam nolim interpretari.*
De Instit. Orat. l. 1. c. 7.

fa
te
li
m
in
Li
qu
qu
da
fes
da
ren
Lee
les
cha
nui
plu
la r
par
mê
Si j

SUR LA LECTURE. 101

fatiguer par sa longueur, dégoûter par sa matière, nuire par sa licence ; mais le commerce des morts est au-dessus de tous ces inconvéniens. On ne lit que les Livres qu'on veut, qu'aux heures qu'on veut, qu'autant de tems qu'on veut. On n'est point gêné dans son goût par l'autorité, dans ses réflexions par la distraction, dans son sentiment par la déférence. La Lecture est libre : mes Lectures sont à mon choix ; je les varie selon ma volonté. Je change de lieu, quand je m'ennuie, disoit Térence ⁵⁹. Il est plus aisé de changer de Livre, & la ressource est encore plus sûre, parce qu'on se porte par-tout soi-même, en changeant de climats. Si je monte à cheval, mon cha-

⁵⁹ *Ubi satias capis fieri, commuto locum.* Ter.

grin, selon l'agréable expression d'Horace, monte en croupe derrière moi, & se trouve où j'arrive ⁶⁰: Mais les Livres servent à m'en distraire, ou en me faisant sortir de moi-même par le plaisir, ou en m'y faisant rentrer par la réflexion.

Dans Moïse ou les Auteurs sacrés je vois avec admiration l'histoire pompeuse de ma Religion. Les Historiens satisfont ma curiosité, en me racontant la perpétuelle révolution des prodigieux événemens de tous les siècles. Mon imagination fait agréablement le tour du monde avec les Voyageurs, & s'amuse à observer, comme eux, la différence des climats & des mœurs. Le style des Orateurs réveille mon

⁶⁰ *Post equitem sedet atra cura. Hor.*

attention par les fleurs dont il sème mon chemin. Je passe d'eux aux Poètes, & là, je trouve en lisant, comme autrefois Ovide en écrivant ⁶¹, l'oubli de mes malheurs, c'est-à-dire, le délassement de mes travaux, le soulagement de mes peines, la dissipation de mes inquiétudes, le calme de ma douleur dans mes maladies ou dans mes chagrins, la consolation de mes pertes dans mes biens, dans mes amis ou dans mes proches, pour tout dire en un seul mot, l'éclipse totale de mon ennui.

La littérature a tant de charme & de douceur, qu'il n'est point de mauvaise humeur, de tristesse ni d'amertume qui ne s'évanouissent à son aspect. Quelle énergie

⁶¹ *Carminibus quæro miserarum obliviam rerum, Ovid.*

dans Bossuet, le Démosthène de la France ! Quelle élégance dans Fléchier, notre Cicéron ! Quelle politesse dans Fenelon, le Patriarche de l'éducation des Rois & des grands Hommes ! Que de raison dans Despréaux, notre Horace, notre Perse & notre Juvénal ; de grandeur dans Corneille, notre Sophocle ; de sentiment dans Racine, notre Euripide ; de vérité de caractères, de ridicule sur les vices & d'utilité pour les mœurs dans Molière, notre Aristophane & notre Térence ; d'invention, de génie & de coloris dans Voltaire, notre Homère, notre Virgile, notre Milton, notre Tasse & notre Camoëns ; d'élévation dans Rousseau, notre Pindare ; de charme anacréontique dans Chaulieu, de naturel dans la Fontaine, de

SUR LA LECTURE. 105

badinage dans Gresset, de délicatesse dans Madame Deshoulières ! Crébillon, Regnard, Fontenelle, Sévigné, Lambert, Gracigny, que peut-on dire de vous que n'effacent vos illustres noms ?

Ici, dans une scène tragique, la reconnaissance imprévue d'une mère & d'un fils *, ou d'une sœur * *Méropé* & d'un frère * au moment effrayant * *Iphigénie* où la mère & la sœur ont le bras levé sur le fils & le frère pour les immoler, sans les connaître ; d'un époux & d'une épouse *, qui se ** Rhadamiste & Zénobie* croyoient à jamais séparés par la mort ; ou de deux amis fidèles *, ** Oreste & Pylade* que la fureur des mers, en brisant leur vaisseau, a précipités sous des abîmes, ou jettés contre des rochers, pénètre tout mon cœur de leur attendrissement. Mes pleurs coulent pour le plaisir, & je me sens des intérêts que je ne

me connoissois pas. Je triomphe intérieurement, en voyant punir les forfaits ; ou quelquefois je trouve de la satisfaction à m'affliger avec la jeunesse aveugle & imprudente, à gémir des faiblesses de l'humanité, & à plaindre la vertu malheureuse.

Là, je ris avec Thalie du tableau naturel des ridicules, de la bisarrerie des caractères, & des folies de l'amour & des amans.

Ici, c'est la description d'un temple superbe, aussi vieux que les temps. La nature en a jeté les fondemens inébranlables. Les bois de cèdre, les pierres les plus précieuses ont servi à le bâtir. Les colonnes sont de marbre, les voutes d'azur, l'enceinte intérieure de pourpre de Tyr : l'autel, les tables, les vases des sacrifices d'or massif. Les portiques, les

vestibules, les logemens des Prêtres sont ornés des plus riches sculptures, des peintures les plus brillantes. Tout y respire la majesté, la magnificence & le goût; & les plus doux parfums de l'Arabie composent l'encens qu'on y brûle. Le respect y habite, la terreur en défend l'entrée, le feu sacré s'éteint à l'aspect des profanes.

Là, c'est le charmant spectacle d'un séjour champêtre, où l'imagination se transporte. On croit voir ce qu'on ne fait que lire: L'illusion réalise l'apparence; elle met la dernière main aux tableaux que la Lecture dessine aux yeux. On découvre de loin sur le penchant d'une montagne douce un château fraîchement bâti, plus curieux par sa situation naturelle que par les ornemens

de l'Architecture. Sur le derrière, règnent en amphithéâtre de vastes jardins symétriquement ordonnés, & cultivés avec soin, dont les murs sont tapissés d'espaliers de toute espèce. Ici s'élèvent en berceaux des cabinets de chevreuille & de jasmin; & là sont placées des statues de bronze & de marbre, qui semblent s'animer par l'admiration, en voyant de superbes cascades, dont on croiroit que les eaux, sortant avec violence des canaux étroits où elles sont resserrées, vont dans la région de l'air rafraîchir le char ardent du soleil. Plus loin est un labyrinthe tortueux où il est facile & doux de s'égarer. Des allées de tilleuls d'une hauteur surprenante conduisent dans un bosquet fort épais de myrtes fleuris: Les rayons du soleil n'y

S
peu
dun
pou
aca
ent
par
pire
che
cha
nat
&
dev
bue
dél
que
des
des
bel
ce
jan
he
pin
jou

peuvent pénétrer que pour y produire ce demi-jour si voluptueux pour les cœurs sensibles. Les acacias, les lilas, l'aube-épine, entrelacés avec les myrtes, en parfument l'enceinte. Tout y respire le plaisir. L'ombre, la fraîcheur, le silence ou le tendre chant des oiseaux y invitent alternativement au plus ardent amour & au plus tranquille repos. Autour du château, sont distribués les parterres, non moins délicieux par la variété des fleurs que par leur éclat. On n'y fait que des pas de rose; on s'y repose sur des lits de violettes. Flore y est si belle aux yeux de Zéphire, que cet amant inconstant y devient à jamais fidèle, quoique toujours heureux. Ce séjour est leur empire immuable: L'air y est toujours pur comme leurs cœurs, &

le Ciel toujours serein comme leurs fronts. Un printemps éternel en est la seule saison. D'une terrasse ornée de vases précieux les regards se perdent sur une immense prairie, au milieu de laquelle serpente, en murmurant, un ruisseau naturellement rapide, mais qui retarde, tant qu'il peut, son cours pour contempler ces beaux lieux. Des troupeaux sans nombre paissent sans crainte & sans danger l'émail de la prairie, & les agneaux bondissent de joie autour de leurs mères bélantes, tandis que les Bergers & les Bergères s'entretiennent sans esprit & sans déguisement de leur amour réciproque, à l'ombre des saules qui bordent le ruisseau. Mais le plus beau spectacle de cet asyle enchanté, ce sont le maître & la maîtresse qui l'habitent : Ils

su
ne se
qu'il
tous
petit
mon
mon
à l'a
teurs
tems
que
seule
ravis
qu'e
ajoû

T
Elle
de la
ble
pou
que
corp
Elle
don

SUR LA LECTURE. III

ne sont heureux que du bonheur qu'ils y procurent. En voyant tous les cœurs vertueux dans leur petit empire, on croit être remonté aux premiers jours du monde, à la jeunesse de l'univers, à l'âge d'or, au siècle des pasteurs, au règne de l'innocence : tems heureux qui ne sont plus que dans nos regrets. La Lecture seule nous peint bien ces objets ravissans. On n'en jouit à la vérité qu'en idée ; mais cette jouissance ajoute peut-être à la réalité.

Telle est la Lecture, Monsieur. Elle est utile, & son utilité tient de la nécessité la plus indispensable, parce que la Lecture est pour l'esprit & pour le cœur ce que les alimens sont pour le corps : Elle en est la nourriture. Elle les exerce, les fortifie & leur donne leur consistance & leur va-

leur. Tout le monde doit lire, parce qu'il n'y a personne qui n'ait besoin d'instruction ; mais cette obligation regarde bien autrement ceux qui sont destinés à rendre la justice au monde : Instruisez-vous, crioit David aux juges de la terre ⁶². Les hommes ne sont pas nés depuis plus habiles ni meilleurs. Un Magistrat sans lumières ne sauroit être un bon juge, avec les intentions les plus pures ; & l'ignorance est pour tous les Etats le plus dangereux des écueils : Elle est fille de la paresse, & mère de la crédulité, de l'erreur & des fausses démarches.

Quel agrément auroit d'ailleurs notre vie sans la Lecture ? Un loisir sans cet amusement seroit un état de mort, ou comme le tom-

⁶² *Erudimini qui judicatis terram. Ps. 2.*

S
be
pla
aux
vén
être
De
qu'e
qua
trah
vûe
trop
coe
plus
par
l'ho
est
suj
le r
ble
pab

SUR LA LECTURE 113

beau d'un homme vivant⁶³. Les plaisirs de l'esprit sont préférables aux plaisirs des sens : c'est une vérité de sentiment qui ne peut être démentie que par le vice. De quels plaisirs pensez-vous qu'entendoit parler Montagne, quand il a dit : Défiez-vous de la trahison des plaisirs ? Il avoit en vûe les plaisirs des sens : ils sont trop superficiels pour remplir le cœur. Les plaisirs de l'esprit sont plus délicats & plus piquans , parce qu'ils sont plus dignes de l'homme , & que toute l'action en est intérieure : Ils ne sont point sujets à de fâcheux retours ; & le remords, ce juge incorruptible qui n'absout jamais le coupable au tribunal de son propre

⁶³ *Otium sine Litte- | vivi sepultura. Senec.*
ris mors est, & hominis | Epit. 28.

S
 t lire,
 e qui
 ; mais
 ien au-
 tinés à
 e : Inf-
 aux ju-
 ommes
 s habi-
 agistat
 ètre un
 ons les
 ce est
 dange-
 fille de
 réduli-
 es dé-
 ailleurs
 Un loi-
 roit un
 le tom-

cœur ⁶⁴, n'en corrompt point la pure volupté. Les uns n'ont aucune durée, plutôt passés que sentis, & leur usage émousse la sensibilité; mais les autres l'augmentent, en se multipliant. Leur variété ne nuit point aux premiers desirs, & la satisfaction s'en perpétue par le souvenir, qui devient une sorte de jouissance continue. Avec plus d'esprit, on est capable de plus de plaisirs, de plus de goût pour les plaisirs, de plus de sensation dans les plaisirs. Une imagination ingénieuse triple le sentiment. Il est vrai qu'on en sent aussi plus vivement les peines; mais les peines sont les ombres des plaisirs: Elles relèvent le tableau. La meilleure preuve de la supériorité des plai-

⁶⁴..... *Prima hæc est ultio, quod se
Judice, nemo nocens absolvitur.* Juven. Sat. 51.

firs de l'esprit, c'est qu'ils sont le plus doux délassément des plaisirs des sens. Y a-t-il rien de plus accablant que le poids d'un homme oisif, ou fatigué de sa dissipation extérieure, qui retombe sur lui-même, sans pouvoir trouver en soi de quoi s'y arrêter un moment? Cette solitude est affreuse à qui ne peut se suffire; & fui de tout le monde, c'est une cruelle ressource que d'être réduit à la nécessité de se fuir encore davantage soi-même. Y-a-t-il rien au contraire qui soit plus propre que l'habitude de lire, à redonner des forces à l'esprit, affaibli sous le fardeau des affaires, ou emporté trop loin de lui par la légèreté, l'inapplication & le dérangement? Avec quel empressement un homme sensé ne passe-t-il pas de l'accablement où le tourbillon

du monde l'a plongé, dans une solitude volontaire, où la Lecture amenant la réflexion, il jouit gracieusement de lui-même, à l'abri du tumulte & des fâcheux, débarrassé des préjugés & de la distraction des devoirs, & trouvant dans la sagesse des plaisirs plus sensibles & plus touchans que dans tout l'emportement des passions ?

On me répétera peut-être ce qu'on m'a dit plus d'une fois. Je n'aime point à lire, parce que j'ai une mauvaise mémoire, qui ne retient rien de tout ce que je lis : Vous n'en retenez rien, dites-vous ? Mais d'où vous viennent donc les connaissances que vous possédez ? D'où vous vient cette facilité d'expression en parlant ou en écrivant ; cette pureté de langage, sans emphase & sans bas-

SU
fesse
Grec
cette
choi
d'élo
pens
neme
goût
du b
ment
les au
vous
tages
Vous
vos p
faites
qu'il
pare
enfin
que r
temp

SUR LA LECTURE. 117

seffe ⁶⁵, qui imite l'atticisme des Grecs, & l'urbanité Romaine ; cette propriété de termes, ce choix de mots, ce tour heureux d'élocution, cette délicatesse de pensée, cette justesse de raisonnement ? D'où vous vient ce goût du beau, ce discernement du bien, cette finesse de jugement, ce talent si rare d'amuser les autres ? C'est-à-dire, que vous vous plaignez que tous ces avantages vous coûtent trop peu : Vous ne sentez pas le plaisir de vos progrès, parce que vous les faites sans peine. Il est à craindre qu'il n'entre quelque mystère de paresse dans cette objection ; car enfin quand la Lecture ne feroit que remplir le vuide immense du temps, elle feroit précieuse à ce

⁶⁵ *Aus dum vitat humum, nubes & inania
captat. Hor. Art. Poët.*

seul titre, puisqu'elle garantirait de l'oisiveté, image affligeante de l'anéantissement, source amère de l'ennui, & mère horriblement féconde de tous les vices & de tous les crimes ensemble ⁶⁶. Votre mémoire est mauvaise? Vous le croyez, vous répondrai-je, esprits indolens & lâches qui vous effrayez du moindre travail. Quoique la mémoire ne soit pas une faculté entièrement acquise, l'exercice met du moins en œuvre ce que la nature en a donné à chacun: Elle s'accroît par l'habitude d'apprendre, comme elle se perd par l'inaction; & ses succès sont dans ses efforts. L'exercice la rend facile; la variété, tenace; la méditation, fidelle; l'or-

⁶⁶ *Malitiam docuit otiositas. Eccli. 33*

Quæritur Ægyptus quare sit factus adulter:

In promptu causa est, desidiosus erat. Ovid.

SUR LA LECTURE. 119

dre, locale ; & ces quatre qualités ensemble font la mémoire heureuse.

Mais d'ailleurs comment lit-on ? Ce n'est point assez de lire, il faut bien lire. C'est presque ne point faire les choses que de les faire mal, & il vaut mieux en général ne rien faire que de faire des riens. Pour que la Lecture soit utile & agréable, elle doit avoir les caractères qui lui sont propres : Elle exige de l'attention, de la réflexion & de la suite. Si elle n'est point sérieuse, la distraction en dérobe l'avantage & le plaisir : si elle est rapide, elle glisse sur l'esprit, & n'occupe que les yeux ; & si elle n'est pas longue & continuée, il n'en reste aucune trace dans la mémoire, & c'est étouffer les premières notions, qui ne peuvent subsister &

s'étendre que par l'enchaînement des Lectures assidues. Le grand secret de profiter de la Lecture n'est pas de lire beaucoup de Livres ; mais de lire beaucoup ceux qu'on lit⁶⁷, & de lire d'abord & toujours les meilleurs⁶⁸ ; ce sont les préceptes de Sénèque & de Quintilien. En relisant un Ouvrage , on y apperçoit des beautés qui avoient échappé la première fois à l'esprit. Il faut revenir quelquefois sur un Livre intéressant, raisonner avec l'Auteur, combiner son plan , peser ses preuves, mesurer les degrés géométriques par où il arrive à la démonstration.

Mais la méthode que l'expérience a consacrée par ses effets

⁶⁷ *Multum legendum, non multa. Senec.*

⁶⁸ *Ego optimos qui-*

dem & statim & semper. Quintil. L. 2. c. 6.

surprenans ,

surprenans, c'est de faire l'analyse de ses Lectures par écrit, de réduire les matières, & d'en faire des abrégés. Quand on a bien conçu le canevas d'un Ecrivain, le remplissage s'y place de lui-même. Je n'ai point encore trouvé de Livre dont il ne m'ait semblé que l'on pouvoit extraire quelque chose, un principe, une maxime, une moralité, un trait curieux, une pensée neuve, une expression heureuse, un sentiment délicat. Mais ma confusion m'arrête presque ici, Monsieur, en me souvenant qu'avec de si faibles lumières j'ose parler sur cette matière, après le grand Homme dont le sang étoit mêlé avec le vôtre. Ce Génie élevé par le plus grand Roi de la terre à la suprême Magistrature, dont il relevoit l'éclat par le sien ; cette Loi vivante du

plus florissant de tous les Empires, le Chancelier de la France, M. Daguesseau, pour tout dire en le nommant, a traité l'Art de lire avec trop de force, de grace & de dignité, pour qu'il soit jamais possible d'en rien dire après lui de solide ni d'ingénieux, sans être plagiaire. Consultez cet oracle infailible, dont la brillante réputation aura le cours de tous les siècles. Il vous apprendra, non-seulement le genre de vos lectures, mais encore la manière de les faire, qui n'est pas moins importante. Il vous dira « qu'il y a une espèce de » mode dans le style même, qu'on » est obligé de suivre dans ce qu'elle a de bon, parce qu'on parle » aux hommes de son temps ; & » qu'ainsi il est nécessaire de joindre aux modèles que les Anciens nous ont laissés dans leur

» langue, ceux que nous trouvons
 » dans la nôtre, en s'attachant tou-
 » jours aux meilleurs & à ceux qui
 » approchent le plus de notre âge*.

* Quatrième
 Instruction,
 tom. I.

Sans avoir la présomption de
 vous prescrire vos lectures, je ne
 puis m'empêcher de vous nom-
 mer ici Tacite, Plutarque & Mon-
 tagne, livres dignes de l'honneur
 que le grand Alexandre fit aux Œu-
 vres d'Homère, en les conservant
 dans la précieuse cassette d'or de
 Darius.

Tacite est l'Historien qui a
 pensé le plus. La transcendance de
 son génie, la profondeur de sa po-
 litique, sa sublime métaphysique,
 la beauté de ses portraits, la force
 de son pinceau le rendent depuis
 plus de seize cens ans la lecture des
 Rois, des Hommes d'Etat & des
 Peuples. Son Histoire est l'art de
 régner. Chacun de ses paroles

124 *D I S C O U R S*

est une pensée , chacune de ses pensées est un mystère de Philosophie pour les Sages. Vespasien , Tite & Domitien l'élevèrent aux premières charges de l'Etat , comme un des plus grands hommes de son temps ; & son moindre éloge est d'avoir eu un Empereur de son nom & de sa famille , qui s'en faisoit gloire deux cens ans après , & qui plaça dans toutes les Bibliothèques de Rome sa statue & ses ouvrages.

Plutarque , Philosophe , Historien & Orateur également célèbre , que Rome s'empressa d'enlever à la Grèce , & que Trajan honora de la dignité Consulaire & de toute sa confiance , est une lecture universelle par son érudition & par sa morale. Son Ouvrage des Vies des Hommes illustres , Grecs & Romains , est un trésor

inépuisable , où il a rassemblé tout ce que l'Antiquité profane a de plus admirable , de plus curieux & de plus intéressant.

La célébrité de Montagne semble s'augmenter avec les siècles. Ses Essais sont la leçon du commerce des hommes , ou la science de l'esprit & du cœur : jamais Ecrivain ne pénétra plus avant dans ces deux labyrinthes qui circonscrivent toutes les dimensions de l'humanité. Il y règne une naïveté de pensée & de style , qui est seule capable de les rendre agréables. Le livre de Montagne est le tableau de son caractère : c'est Montagne lui-même qui s'y est peint comme dans un miroir. Son siècle fut aussi juste à son égard que la postérité. Son mérite lui obtint en Italie des Lettres de Bourgeoisie Romaine , & Charles

IX. l'honora aux Etats de Blois en 1588 du collier de l'Ordre de S. Michel. Elu Maire de Bordeaux, lieu de sa naissance, en 1581, il en remplit les fonctions avec tant d'applaudissement, qu'après ses deux années d'exercice, il fut continué pour deux autres années ; & cette place étoit alors si honorable, que Montagne y succéda au Maréchal de Biron, & y eut pour successeur le Maréchal de Matignon.

Je ne vous parle point d'Horace : ce seroit vouloir vous faire remarquer un cèdre au milieu d'une forêt d'arbrisseaux. Il n'a pas besoin d'être loué : il est entre les mains de toutes les nations, & le monde est le portique où il donne ses leçons à la nature assemblée. C'est le premier & le dernier livre à lire, c'est-à-dire, le

livre de tous les âges. Je n'ose pas dire que cette seule lecture pourroit presque dispenser de toutes les autres. O génie ! ô sciences ! un homme semble avoir l'esprit des Dieux , par son invention & par son langage majestueux & pathétique ⁶⁹. Horace a tracé d'après lui , sans y penser , ce noble portrait des Poètes. On seroit en effet tenté de croire que ses Ouvrages ont quelque chose de plus qu'humain , tant il y a de grandeur & de beauté dans les pensées , de force & d'ornement dans l'expression , de choix & de variété dans les matières. Dans ses Odes , il s'élève , comme un aigle intrépide , au-dessus des nues , où il semble être inspiré par le Dieu de la

⁶⁹ *Ingenium cui fit , cui mens divinior , atque os
Magna senaturum , des nominis hujus honorem.*

Hor. L. 1. Sat. 4.

Lyre, dont les rayons éclatans le pénétrent, sans l'éblouir ; tel que cet oiseau de Jupiter qui les soutient d'un œil immobile. Ses Satires, par leur agréable sel, pré-servent les mœurs de la corruption qu'entraîne la contagion des vices. Tous les devoirs de la Société civile sont gravés d'un burin ferme & séduisant dans ses Epitres, où l'homme aimable se forme en même tems que l'honnête homme. Après cela que restera-t-il à faire à son Art Poétique, ce chef-d'œuvre de préceptes sûrs, de critique judicieuse & de goût original ? Il étoit réservé à Horace d'être également dans cet Ouvrage inappréciable le maître des Poètes & des Orateurs, quoique le titre n'intéresse en apparence que les Poètes. L'Art Poétique ne forme pas seulement les Poètes & les

SU
Orate
Frang
Peupl
langu
gue a
diffé
& une
cer, l
font l
langu
génie
de ma
se, de
qui le
univer
pour
del'ex
tage q
mun
c'est
cesse
mais
ble a

Orateurs Latins : il apprend aux Français, ainsi qu'à ceux des autres Peuples , à bien écrire dans leur langue ; car quoique chaque langue ait des signes ou des mots différens , des tours particuliers , & une manière propre de s'énoncer, les règles générales du style sont les mêmes dans toutes les langues. Si elles ont chacune leur génie , c'est-à-dire , leur caractère de majesté , d'énergie , de richesse , de légèreté ou de douceur , qui les distingue , il y a un génie universel qui les embrasse toutes pour les perfections essentielles de l'expression. Horace a un avantage que je ne lui crois point commun avec aucun autre Ecrivain , c'est de pouvoir être relu sans cesse , non-seulement avec fruit , mais encore avec plaisir. Semblable au flambeau du jour , il est

130 *D I S C O U R S*

toujours nouveau , quoique toujours le même. Je ne voudrois pas passer un jour de ma vie , sans en relire quelque endroit.

Lisez, Monsieur, lisez sans relâche. Mon dessein n'est pas de vous conseiller toutes les sciences. « Une seule suffit de reste, a dit » M. Pope, excellent Poëte Anglois, pour épuiser notre intelligence & notre vie, tant l'art est » étendu, & l'esprit borné » 70. Mais il faut sçavoir à fond la science de votre état, & promener votre curiosité sur les autres, afin d'en savoir ce qui est nécessaire pour les connaître, pour s'en entretenir avec les autres dans les occasions, & pour s'en servir ou s'en amuser soi-même. Cette curiosité doit elle-même avoir ses

70 *One science only wil one genious fit;
So vast ist art, so narrow human Wit.*

Essai sur la Critique, chant 2.

S U
borne
objets
aucun
dre, à
sembl
qu'on
n'est
super
que v
d'aille
nes,
excès
ainsi,
qui en
ce qu
vicie
rienc
denn
vertu
menc
ce ser
ce be
main

bornes. En courant d'objets en objets, l'esprit n'en embrasse bien aucun ; & l'application est moindre, à mesure qu'elle est divisée, semblable aux forces réunies qu'on affaiblit en les séparant. On n'est jamais par-là qu'un homme superficiel, & l'on n'a de l'esprit que vingt-quatre heures. Il y a d'ailleurs dans les sciences profanes, comme dans la morale, un excès, ou, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'intempérance qui en détruit tout le mérite, parce que toutes les extrémités sont vicieuses. Une malheureuse expérience ne montre que trop évidemment qu'il y a un point où la vertu cesse d'être vertu, & commence à être vice ; & c'est dans ce sens qu'on pourroit entendre ce beau passage de S. Paul aux Romains : « Il ne faut point être plus

» sage qu'il ne faut ; il faut l'être
 » avec sobriété⁷¹. Il y a par les mê-
 mes principes un autre point où
 la science trop vague & trop com-
 pliquée, n'est plus qu'une confu-
 sion monstrueuse qui trouble la
 raison, semblable à ces éclairs
 trop éblouissans qui ne sont pour
 les yeux que des ténèbres visibles,
 & dont l'éclat égare, comme
 l'obscurité. C'est pourquoi un des
 plus beaux traits de l'éloge d'A-
 gricola est sa retenue ou sa modé-
 ration dans le goût vif & naturel
 qu'il avoit pour les sciences. Il
 tempéra l'ardeur de sa curiosité
 par la maturité de sa raison : So-
 bre, dit Tacite son gendre, jus-
 ques dans sa sagesse même⁷². La

71 *Non plus sapere
 quam oportet sapere ,
 sed sapere ad sobrieta-
 tem. Rom. 12.*

72 *Incesum & fla-
 grantem animum miti-*

*gavit ratio & ætas,
 retinuitque , quod est
 difficillimum, ex sapien-
 tiæ modum. Tac. in vita
 Agricolæ, c. 4.*

*SUR
 difficu
 savoir
 combe
 loin, n
 me tan
 roit a
 titre,
 foi d'u
 & tro
 Dieu
 surpass
 main,
 tueuse
 renfer
 savoir
 ces de
 ambiti
 Je
 les M
 pas un
 scienc
 à quo
 sans*

difficulté & le triomphe sont de savoir s'arrêter où il faut, sans succomber à la tentation d'aller plus loin, ni de vouloir sur-tout, comme tant d'esprits forts qu'on pourroit appeller faibles à plus juste titre, sonder inutilement, sur la foi d'une Métaphysique téméraire & trompeuse, des mystères sur Dieu ou sur nous-mêmes, qui surpassent la portée de l'esprit humain, au lieu de se borner respectueusement dans la sphère qui renferme ce qu'il est permis de savoir. La mesure de nos forces devroit être celle de notre ambition.

Je n'aurois plus rien à dire, si les Mathématiques ne tenoient pas un rang distingué parmi les sciences. Si l'on me demandoit à quoi elles peuvent être utiles, sans répondre injurieusement,

être
mê-
où
om-
nfu-
e la
lairs
pour
bles,
mme
des
d'A-
odé-
turel
s. Il
osité
So-
jus-
La

arar,
od est
sapien-
in via.

comme Galilée, que la Géométrie servoit principalement à peser, à mesurer & à compter; à peser les ignorans, à mesurer les sots, & à compter les uns & les autres. Je me contenterois presque de dire qu'elles sont l'instrument universel de toutes les sciences, auxquelles elles ont le privilège exclusif de nous rendre plus propres, en nous faisant connaître la mesure exacte de notre esprit. Mais les Mathématiques conduisent à l'évidence par la profondeur, la justesse & l'ordre que nous acquérons par elles; & c'est l'évidence qui nous découvre & nous garantit la vérité, & qui nous rend capables de la démontrer aux autres avec la même certitude. Les Mathématiques rendent l'esprit grave par la contention, & subtil

S U
par la
Elles
cessair
séque
le fre
bien q
a mêm
peut e
ficielle
qu'à c
tend r
dans u
trique
aux M
tages
généra
gravita
cipe d
tes re
d'honn
nité?
& de
quemi

par la gradation des découvertes. Elles le fixent par le rapport nécessaire des principes & des conséquences. La démonstration est le frein de l'erreur. Il s'en faut bien que les autres sciences aient la même certitude, parcequ'on peut en avoir des notions superficielles : on ne les comprend qu'à demi, au lieu qu'on n'entend rien, si l'on n'entend tout dans une démonstration géométrique. La raison doit ses progrès aux Mathématiques ; quels avantages n'a-t-elle pas tiré des loix générales du mouvement, de la gravitation des corps, du principe de l'équilibre & de ces savantes recherches qui font tant d'honneur au génie & à l'humanité ? O merveilles des Cieux & de la Terre qui publiez si éloquemment la gloire de votre

136 DISCOURS

Auteur ⁷³, parlez : c'est à vous à faire l'éloge des Mathématiques, puisque c'est par leur secours que nous parvenons à vous connaître ; puisque ce sont elles qui nous ouvrent votre auguste Sanctuaire, impénétrable pour les hommes ordinaires.

Quelque part qu'on aille, il ne faut point marcher sans livres. Avec des livres on porte ses plaisirs par-tout : par-tout on peut méditer, apprendre & sentir en lisant. Tous les lieux du monde sont égaux pour l'occupation, la Cour, la Ville, la Campagne, les Déserts les plus solitaires. Si vous chassez avec Pline le jeune, vous éprouverez que Minerve n'habite pas moins que Diane sur les mon-

73 Cæli enarrant gloriam Dei, & opera manuum eius annuntiant firmamentum. Ps. 124.
tagnes

SU
tagnes
vous
vous
tablette
est la
n'y a
mente
diminu
Pline,
douleur
crire ie
que E
Lollius
seilloit
don de
l'étude
versati
me de
ses ine

74 Es
Dianam
bus, qu
inerrare.

75 Ut
Tor

SUR LA LECTURE. 137
 ragnes & dans les forêts ⁷⁴ ; & si
 vous en revenez les mains vuides,
 vous remporterez du moins vos
 tablettes pleines ⁷⁵. La Lecture
 est la vraie source des plaisirs. Il
 n'y a point de joie qu'elle n'aug-
 mente , ni de chagrin qu'elle ne
 diminue : c'est , disoit le même
 Pline , mon unique asyle contre la
 douleur ⁷⁶. Que ne puis-je trans-
 crire ici tout au long la magnifi-
 que Epitre d'Horace à son ami
 Lollius ! Lisez sur-tout, lui con-
 seilloit-il. La vertu n'est point un
 don de la nature , mais un fruit de
 l'étude. La lecture , avec la con-
 versation des Savans , est le char-
 me de la vie. Par-là l'on adoucit
 ses inquiétudes , on se rend ami.

74 *Experieris non Dianam magis montibus, quàm Minervam inerrare.* L. 1. Ep. 6.

*cuas, plenas tamen ce-
 ras reportarem.* Ibid.

75 *Ad unicum dolo-
 ris levamentum studia
 confugio.* L. 3. Ep. 19.

76 *Ut si manus va-*

138 DISCOURS

de foi-même, & l'on s'affermît dans une heureuse tranquillité ⁷⁷. Qu'il est doux, ajoute un Ancien, de demeurer avec foi-même, quand on a fû s'en rendre la jouissance agréable ! La science & la vertu ne sont pas des biens qu'on puisse nous enlever comme l'argent ou les autres richesses : ces deux trésors sont cachés dans l'esprit & dans le cœur comme dans deux tabernacles sacrés, où il est impossible à une main mortelle de s'introduire ; en sorte que Bias, l'un des plus fameux Sages de la Grèce, interrogé pendant le siège de Priène sa Patrie, pourquoi il sortoit de la ville sans emporter

77 *Inter cuncta leges, & percontabere doctos ;
Quâ ratione queas traducere leniter ævum ;
Virtutem doctrina parat, natura ne donet ?
Quid minuatur eas ? quid te tibi reddat amicum ?
Quid purè tranquillet ?* L. 1. Ep. 18.

SUR LA LECTURE. 139

son argent, comme ses concitoyens, avoit raison de répondre : Je porte tout avec moi ⁷⁸. Il ne comptoit point avoir rien perdu, en conservant sa philosophie & sa sagesse.

Ce seroit un injuste reproche à faire à la Lecture, que de lui imputer de rendre vain. Elle est plus propre à rendre modeste, parce que plus on fait, plus on découvre qu'il reste à savoir. La modestie est le vernis du mérite ; l'Histoire nous en a conservé un bel exemple dans Epaminondas, dont on disoit qu'il n'y avoit jamais eu d'homme qui fût plus, ni qui parlât moins. Il arrive souvent que des jeunes-gens croient avoir plus d'esprit que les autres, parce qu'ils ont plus de lecture : pleins d'une

⁷⁸ *Orania mea mecum porto. Val. Max.*

suffisance révoltante, au lieu de cette défiance timide qui doit faire tout l'honneur de l'adolescence, ils haussent indécemment la voix, prennent un ton imposant, parlent avant de penser⁷⁹, répondent sans avoir écouté, veulent décider de tout comme des oracles, & osent juger avec impertinence où la vieillesse même ne fait que douter. On est indigné de les entendre, & il se trouve heureusement quelquefois des personnes assez courageuses pour les mortifier, en leur imposant silence. Mais les jeunes-gens de ce caractère abusent de la Lecture, au lieu d'en profiter. On reconnaît à cette seule marque qu'ils n'ont jamais bien lû, & qu'ils ont été mal dirigés dans

⁷⁹ *Lingua tua sensum sequatur.* Sixt. Philo- | soph. apud Biblioth. Patr. tom. 3. Sènt. 143.

SUR
leur Le
mauvai
défauts.
res d'un
au contr
pection
la polite
plaisanc
essentiell
réjouisse
une rép
jours he

L'art
présent d
montre
& plus d
se taire.
losophe
l'homme
le bouch
que parle
te, la pro
est de sa

leur Lecture. Rien ne décèle la mauvaise éducation comme ces défauts. Les marques les plus sûres d'une bonne éducation sont au contraire la retenue, la circonspection, la modestie, la docilité, la politesse, la douceur & la complaisance. C'est par ces qualités essentielles que les jeunes-gens réjouissent leurs pères, se font une réputation, & coulent des jours heureux.

L'art de parler est le premier présent de la Lecture; mais elle en montre un autre aussi nécessaire & plus difficile, qui est celui de se taire. La Nature, selon le Philosophe Zénon, n'a donné à l'homme deux oreilles & une seule bouche que pour plus écouter que parler *. Selon Caton le Poëte, la première vertu de l'homme est de savoir mettre un frein à sa

* Zéno in
suis Senten-
tiis. Sent. 2.

langue ⁸⁰. Le secret qui existe par le silence, est l'ame des grands succès. Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, disoit Xénocrate, au rapport de Valère Maxime, mais jamais de m'être tû ⁸¹. La Jeunesse devoit graver en caractères ineffaçables dans sa mémoire cette belle leçon que Télémaque lui donne dans l'Odyssée : près d'arriver à la Cour de Nestor, il demande au sage Mentor son Gouverneur, comment il doit s'y comporter. Je n'ai point encore acquis, lui dit-il, l'usage de bien parler ; & d'ailleurs il ne convient pas à un jeune homme comme moi, d'interroger trop familièrement un vieillard comme Nestor ^{*}.

⁸⁰ L. 3. v.
22 & 24.

⁸⁰ *Virtutem primam esse puta compescere linguam.* L. 1. Distic. met. 5.

⁸¹ *Me fuisse locutum aliquandò pœnituit, tenuisse nunquam.* Lib. 7. Distor. memorab. c. 7.

SUR LA LECTURE. 143

Je ne puis achever, Monsieur, sans vous exhorter à vous composer une Bibliothèque, non point nombreuse, mais choisie. Vous ne pouvez pas mieux employer votre argent; & comme c'est une dépense successive qui ne se fait que peu-à-peu, en achetant chaque année quelques Livres, vous n'avez point à craindre qu'elle altère votre fortune, comme la plûpart des autres goûts de Tableaux, de Chimie ou d'Histoire naturelle, qui n'ont guère d'ailleurs d'autre avantage que de satisfaire peu de temps la curiosité: tous ces goûts sont passagers, au lieu que celui des Livres dure autant que la vie, parce que les Livres sont une ressource toujours plus nécessaire. Avec les Tableaux on n'est guère heureux qu'en peinture. En cherchant le

114 DISCOURS

secret chimérique de faire de l'or, on trouve plus sûrement celui d'y perdre l'argent qu'on a. L'Histoire naturelle ne peut donner que des satisfactions médiocres : les principales opérations de la Nature sont des mystères, sa marche est inconcevable. Une Bibliothèque est la plus belle décoration, le plus précieux ornement, le plus honorable témoin d'une maison, quand on n'a point imité cet automate d'argent, cet ignorant Sous-Fermier, qui voulant meubler une longue galerie, fit marché à la toise pour la garnir de Livres.

C'est au milieu de tant de morts, non moins aimables que savans, c'est dans cette retraite aussi douce que profitable, que vous vous formerez en même tems pour vous & pour la société.

A ce

U
A c
sieur
vois
des
mes
ce de
l'aug
Dieu
vienn
cation
mes
nature
coma
un h
Rou
presc
en co
puisc
conv
nous
cipre
com
prin
T

A ce mot de société, Monsieur, il me semble que je vous vois presque indigné comme moi des fausses & dangereuses maximes de M. Rousseau de Genève, ce destructeur de la société, sous l'auguste nom de Citoyen. A Dieu ne plaise que son Emile devienne jamais un modèle d'Education. C'est alors que les hommes seroient véritablement dénaturés. Il ne faut point opter, comme il ose le dire, entre faire un homme, ou un citoyen. M. Rousseau est ici, comme dans presque tout le reste de son livre, en contradiction avec lui-même, puisqu'il ne peut s'empêcher de convenir que nous ne saurions nous passer de nos secours réciproques. Il ne faut pour le combattre que rapprocher ses principes. « Nous naissons faibles,

» dit-il, nous avons besoin de for-
 » ces : nous naissons dépourvûs de
 » tout, nous avons besoin d'assis-
 » tance : nous naissons stupides ,
 » nous avons besoin de jugement.
 » Tout ce que nous n'avons pas à
 » notre naissance , & dont nous
 » avons besoin étant grands, nous
 » est donné par l'éducation. L'hom-
 » me isolé n'est donc point l'hom-
 » me de la nature. Les hommes
 » sont donc faits les uns pour les au-
 » tres. Les bonnes institutions so-
 » ciales ne sont donc pas celles qui
 » savent le mieux dénaturer l'hom-
 » me (*), puisque l'homme naît
 » pour être bon fils, bon père, bon
 » mari, bon frère, bon juge, bon
 » ami, bon sujet, bon citoyen & bon
 » patriote. Les bonnes institutions
 » sociales produisent au contraire
 » ces importans effets. La société
 » civile est une suite nécessaire de

* Principe
 de M. Rouf-
 seau.

SUR LA LECTURE. 147

la société naturelle : elle en est comme la bouffole , l'ordre & le sceau ; car il ne faut pas poser pour maxime indubitable avec M. Rousseau que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits , & qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Cette maxime est une erreur qui entraîne les conséquences les plus funestes. Elle est contraire à la révélation , à la tradition de tous les siècles , & à l'expérience invariable de la contrariété de nos penchans , avouée dans les principes de M. Rousseau lui-même , qui constitue expressément trois penchans dans la nature , ou trois causes primitives de nos déterminations ; les sensations agréables ou déplaisantes ; la convenance , ou disconvenance entre nous & les

148 *D I S C O U R S :*

objets que la conscience de nos sensations nous fait rechercher ou fuir ; & les idées de bonheur , ou de perfection , que la raison nous donne , pour y conformer nos jugemens : trois dispositions ou penes naturelles , qui ne sont autre chose que ce que les anciens Philosophes ont entendu sous la dénomination de délectable , d'utile & d'honnête. Aristote , tout Payen qu'il étoit , n'étoit pas si persuadé de la droiture des mouvemens de la Nature , quand il a exhorté les hommes à ne pas la laisser régner sur eux , mais la raison ⁸². M. Rousseau me pardonnera , j'espère , cette espèce de digression , si naturelle à mon sujet. Il n'a point de plus sincère admira-

82 *Non finamus hominem dominari , sed* | *rationem. L. 5. Ethic. ad Nicomach. c. 6.*

teur que moi ; mais il eût été à
souhaiter que les éclairs de son
imagination & le tour original
de son éloquence eussent été
plus dignement employés. Sa
grande réputation en auroit en-
core été augmentée, & les Phi-
losophes eux-mêmes n'auroient
pas raison de lui faire, avec M.
Dalembert, ce reproche plein d'a-
grément : « Le caractère de votre
» philosophie est d'être ferme &
» inexorable dans sa marche. Vos
» principes posés, les conséquen-
» ces sont ce qu'elles peuvent :
» tant pis pour nous si elles sont
» fâcheuses ; mais à quelque point
» qu'elles le soient, elles ne vous
» le paraissent jamais assez pour
» vous forcer à revenir sur les prin-
» cipes. Bien loin de craindre les
» objections qu'on peut faire con-
» tre vos paradoxes, vous préve-

» nez ces objections, en y répon-
 » dant par des paradoxes nou-
 » veaux (*) ».

* Tom. 2.
 des Mélanges
 de Littérature,
 Lettre à
 M. Rousseau.

En vain des hommes basse-
 ment jaloux tâchent-ils de se dé-
 dommager de leur ignorance &
 de leur peu de considération, en
 criant contre le goût de la lec-
 ture : le triomphe de la lecture
 est dans son utilité & dans son
 agrément. Les belles connais-
 sances dont elle orne l'esprit,
 les grands sentimens dont elle
 remplit le cœur, l'estime qu'elle
 procure, l'ennui qu'elle dissipe,
 éternisent son heureux empire.
 Elle se rira toujours de leurs im-
 puissans efforts, parce que c'est
 elle qui donne de dignes Minis-
 tres à l'Eglise, de grands Souve-
 rains aux Empires, de fidèles su-
 jets aux Princes, des Héros à la
 victoire, d'équitables Magistrats

aux tribunaux, de raisonnables chefs aux familles, de bons citoyens aux villes, de sages habitans à l'univers.

Un assez long usage du monde m'a fait rencontrer trop d'esprits prompts à blâmer, & lents à louer, pour que je puisse me dispenser de me justifier ici d'avoir choisi de préférence chez les Payens les traits d'honneur, de sentiment & de probité que j'ai répandus & recueillis dans ce Discours. Les Héros chrétiens en fournissent sans doute un grand nombre de modèles dont le lustre est relevé d'une manière bien plus brillante par la religion; mais j'ai pensé, en me conduisant ainsi, que ces précieux monumens des mœurs payennes feroient une plus profonde impression

152 D I S C O U R S

sur vous , parce qu'ils font honte
aux Chrétiens, dont les motifs
sont si au-dessus de ceux du paga-
nisme. Ne croiriez-vous pas en-
tendre une voix divine qui parle à
votre cœur , quand vous lisez ce
sublime Oracle de Cicéron : C'est
être Roi que de ne pas plier sous
l'empire d'aucune passion ⁸³ ? Ou
cet autre de Caton le Poète : Lors-
qu'on vous loue , souvenez-vous
d'être vous-même intérieurement
votre propre juge ⁸⁴ ? Y a-t-il dans
tous nos livres une plus noble le-
çon que ce beau sentiment du Phi-
losophe Cléobule : Pardonnez
tout aux autres , & ne vous par-
donnez rien à vous-même*? C'est

• Diogen.
Laer. L. 1.

⁸³ *Regium est ne cupiditati quidem ulli servire.*
Orat. pro Sylla.

⁸⁴ *Cum te aliquis laudat , judex tuus esse me-
mento.* L. 1. Distic. met. 27.

S U
ainsi
de tr
Chri
ennen
deme
mora
heure
tre ad
doit
loi fai
perfec
Dans
comm
nous
sons.
dire. C
donne
Et lo
quelq
que f

85 D
operatur

SUR LA LECTURE. 153

ainsi que parloit un Payen près de trois mille ans avant Jesus-Christ, qui a fait du pardon des ennemis un des principaux fondemens de son culte. Si la seule morale naturelle a pû produire ces heureux effets qui excitent notre admiration, quelle vertu ne doit point enfanter en nous la loi sainte qui a mis le sceau de la perfection à celle de la Nature ? Dans le Christianisme Dieu est comme en participation avec nous dans le bien que nous faisons. Mais ce n'est point assez dire. C'est lui, selon S. Paul, qui donne la volonté & l'action ⁸⁵. Et lorsqu'il couronne en nous quelque mérite, il ne couronne que ses propres dons, comme

⁸⁵ *Deus est enim qui | le, & perficere. Philip. 2.*
operatur in vobis & vel-

154 DISCOURS

l'ont dit S. Augustin ⁸⁶, S. Prosper ⁸⁷ & S. Bernard ⁸⁸ après Isaïe ⁸⁹, Daniël ⁹⁰ & S. Paul ⁹¹. Quels motifs de soumission de reconnaissance & d'amour pour tous les Chrétiens ! Mais vous devez à Dieu plus qu'un autre, parce que vous en avez plus reçu. Pourrez-vous jamais le remercier assez du sang si pur dont sa Bonté vous a fait naître, ni des exemples d'honneur & de piété qu'il expose tous les jours à votre contempla-

86 *Tua, peccata sunt : merita, Dei sunt. Supplicium tibi debetur ; & cum præmium venerit, sua dona coronabit, non merita tua.* In Psal. 70. concione 2.

87 *Intelligent donum se gratiæ, non operum accepisse mercedem.* 1. de vocat. Gent. 17.

88 *Meritum meum miseratio Domini.* Sermon. I. de Annuntiatione.

89 *Omnia opera nostra in nobis operatus es, Domine.* Isaïe 26.

90 *Non in justificationibus nostris prosternimus preces nostras ; sed in miserationibus tuis magnis.* Daniël. 99.

91 *Idem verò Deus ; qui operatur omnia in omnibus.* 1. Corint. 12. Item Galat. 3. *Qui ergo tribuit vobis spiritum, & operatur virtutes in vobis ?*

SUR
tion d
& d'u
caracté
que &
sent de
mais re
Dieu si
sens, de
qu'il a v
pour les
cœur po
vez, Mo
pas de vo
ption de
les qu'on
en règle
par la pru
secourue

92 *Quare
Quod se*

93 *Nullum*

tion dans la personne d'un père & d'une mère que l'affabilité caractérise, & que la voix publique & leur modestie me dispensent de louer ? Pourrez-vous jamais rendre assez de graces à ce Dieu si magnifique en ses présens, des heureuses dispositions qu'il a versées dans votre esprit pour les talens, & dans votre cœur pour la sagesse ? Vous le pouvez, Monsieur, en ne concevant pas de vous-même par la présomption des idées trop avantageuses qu'on a souvent tout seul⁹² ; en réglant toutes vos actions par la prudence, qui est toujours secourue du Ciel⁹³. Vous le pou-

92 *Quare desine jam tibi videri*

Quod soli tibi, Cæcili, videris.

Mart. Epigr. 42. L. 1.

93 *Nullum numen abest, si sit prudentia.*

Juven. Sat. 2.

156 DISCOURS, &c.

vez en répondant à tant de bien-
faits par l'hommage de votre
cœur ; & cette espérance est pour
le peu de part qu'y peut avoir ma
faible voix, la plus douce joie
que je sois capable de ressentir.

Fin du Discours sur la Lecture.



H

NOU

Le de
ét

Ainsi qu
l'Ang
la pos

Où l'on en
à notre
blissement

Avec une ex
vières ; d
Mœurs &c

Nou

C.
e bien-
votre
est pour
oir ma
ce joie
essentir,
cture,

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE DE LA NOUVELLE-ECOSSE; CONTENANT

*Le détail de sa situation, de son
étendue & de ses limites ;*

Ainsi que des différens démêlés entre
l'Angleterre & la France, au sujet de
la possession de cette Province :

*Où l'on en démontre l'importance, tant par rapport
à notre Commerce, que pour la sûreté de nos Éta-
blissemens dans l'Amérique septentrionale :*

Avec une exacte description des Bayes, Ports, Lacs & Ri-
vières ; de la nature & des Productions du Pays, & des
Mœurs & Usages des Indiens.

Traduite de l'Anglais.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

L
Pub
frag
voir
Nati
plate
juge
pon
dup
ce L
bon
tach
forte
rois
toire
ture
d'A
tous
vou
J
duct
à la
déce

P R E F A C E

Du Traducteur.

LA Traduction que je donne au Public, aura peut-être peu de suffrages. Les uns me blâmeront d'avoir traduit un Ouvrage contre la Nation : les autres me trouveront platement littéral. Je respecte le jugement du Public ; mais je répondrai aux premiers, qu'il étoit du propre intérêt de la Nation que ce Livre fût traduit ; que je suis bon Français, & que l'amour m'attache à mon Prince encore plus fortement que le devoir. Je pourrois dire aux autres, qu'une Histoire, ou géographique, ou naturelle, n'est point un Discours d'Académie. Mais enfin j'ai fait tous mes efforts pour plaire : j'en voudrois avoir eu le talent.

J'ai ajouté des notes à ma Traduction pour ramener l'Original à la vérité, à l'exactitude & à la décence.

160 PREFACE, &c.

Il n'est plus question pour moi que de déclarer à ceux qui me feront l'honneur de me lire, que je n'adopte point les sentimens de mon Auteur, ni contre la Religion, ni contre la Nation. Dans tous les traits dont on pourroit être blessé, il ne faut pas perdre de vûe que c'est un Anglais qui parle Français.

J'avoue d'ailleurs que je n'imaginois pas, en traduisant cette Histoire géographique de la Nouvelle-Ecosse ou Acadie, que je dusse la faire paraître au jour. En consacrant à cet Ouvrage les courts momens de mon loisir, je ne m'étois d'abord proposé que mon instruction particulière, mêlant ainsi l'utile à l'agréable, selon le précepte d'Horace (1). Mais on m'a fait croire que cette Brochure pourroit intéresser : j'ai succombé à l'irrésistible tentation de passer pour Homme de Lettres, & je suis imprimé.

(1) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Art. Poët.

P R É F A C E

P R E F A C E

De l'Auteur Anglais.

CET Ouvrage sur la Nouvelle-Ecosse doit sur-tout sa naissance aux dispositions favorables de Sa Majesté pour la population & l'établissement de ce Pays : dessein vraiment digne d'un Prince qui fait du salut & du bonheur de ses Sujets la règle constante de sa conduite.

Un autre motif que j'ai eu pour l'entreprendre, c'est la certitude où je suis qu'il n'a rien paru jusqu'ici dans le Public en ce genre ; & j'ai la confiance qu'on y trouvera un grand nombre d'endroits qui jetteront beaucoup de jour dans cette partie de l'Histoire d'Angleterre.

Dans l'exécution de ce Plan, outre mes propres observations, j'ai fait usage de tous les secours que j'ai pû me procurer. Je me suis

Tome II.

O

162 *PREFACE, &c.*

beaucoup servi en particulier de l'Histoire de la Nouvelle-France, qui vient d'être publiée par le Père Charlevoix.

Mon premier dessein étoit de joindre aux faits une Carte générale du Pays, & des Plans particuliers de ses Bayes & de ses Ports les plus remarquables : mais comme les nouveaux Colons qu'on se propose d'y envoyer, sont sur le point de partir, j'ai mieux aimé faire paraître cet Ouvrage sans Cartes, étant fait de manière à être extrêmement utile à ces Colons, en leur donnant beaucoup de connaissances nécessaires pour le Pays où ils vont. Ils verront aussi quels succès ils ont lieu de s'y promettre, soit dans leurs établissemens, soit dans le Commerce, si leur industrie répond aux avantages naturels du Pays.



HISTOIRE
GEOGRAPHIQUE
DE LA
NOUVELLE-ECOSSE.

LE COMMERCE étant l'objet favori des Anglais, tout projet qui tend à le perfectionner, ne manque jamais d'attirer immédiatement l'attention du Public; & l'Auteur, quel qu'il puisse être, en proposant un plan judicieux & bien digéré, est toujours sûr de la reconnaissance & des applaudissemens de la nation.

De tous les moyens qu'on a de

tout temps imaginés pour étendre cette abondante source de pouvoir & d'opulence, en général on a toujours regardé l'établissement des nouvelles colonies comme celui qui méritoit le plus d'empressement ; mais il faut avouer que ces sortes d'établissements ont de très-grandes difficultés. On les apperçoit du premier coup d'œil, dès qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

1^o. Il est évident que toute entreprise de cette nature entraîne nécessairement de fortes dépenses. Il faut des fonds considérables, avant même de commencer un établissement, & beaucoup plus encore pour le porter ensuite à un degré supportable de perfection. Il est des-lors naturel de savoir quelle est l'utilité qu'on en pourra retirer, & quels sont les avan-

tages qu'on a en vûe, pour en contrebalancer les risques.

2°. Les nouveaux Colons ne sauroient se cacher qu'ils auront à lutter contre un nombre infini de difficultés ; il faudra pendant les premières années de leur établissement dans des terres incultes, travailler & souffrir beaucoup : ils voudront savoir par conséquent quelle récompense ils doivent espérer de leurs travaux & de leurs peines.

D'ailleurs dans tous les projets de cette espèce, il est absolument nécessaire de considérer de quelle manière & combien le Commerce projeté dans un nouvel établissement, peut intéresser ou nos Manufactures dans l'intérieur du royaume, ou notre Commerce au-dehors avec les autres Nations, ayant toujours une atten-

tion particulière aux colonies que nous avons déjà dans toute autre partie du monde. Il faut bien savoir combien ce Commerce peut leur être nuisible ou avantageux, parce que la véritable politique d'un Gouvernement paraît dans son plus grand éclat, dans la sage distribution de son influence sur les différentes branches qui lui sont confiées, avec une telle proportion que chacune puisse recevoir, sans nuire aux autres, la portion de nourriture dont elle a besoin, & qu'elles concourent toutes ensemble à augmenter la force & la puissance du Royaume qui leur a donné la vie & l'existence, & dont la protection est leur appui continuel.

Enfin le but principal d'un projet utile & sagement concerté, comme celui que nous suppo-

fon
& l
cou
bien
ils n
d'ab
emp
l'anc
qu'il
fecti
men
A
faire
tous
chac
en c
tion
sanc
git;
men
le cl
proc
port

sons , étant d'augmenter la force & la puissance de ce Royaume , à coup sûr cet Etat naissant excitera bientôt la jalousie de nos voisins : ils ne manqueront pas de mettre d'abord tout en œuvre pour en empêcher les progrès , & pour l'anéantir , s'il est possible , avant qu'il soit parvenu au point de perfection où l'on se propose de l'amener.

Au reste , comme on ne sauroit faire une juste appréciation de tous ces objets en général ou de chacun en particulier ; ni prendre en conséquence une détermination solide sans avoir une connaissance suffisante du pays dont il s'agit ; il en faut développer précisément & sans partialité la situation , le climat , la nature du terrain & ses productions , la commodité de ses ports , de ses havres & de ses riviè-

res, & donner en même-tems le détail des marchandises du crû du pays propres à l'exportation, ainsi que des plantes étrangères qu'on y pourroit transplanter.

C'est dans cette vûe que j'ai travaillé à cette description de la nouvelle Ecosse, partie du monde que la plûpart des Anglais ne connaissent pas encore beaucoup; & cette raison me fait espérer que cet ouvrage ne déplaira point à la Nation, sur-tout dans la conjoncture présente, où elle se prépare à envoyer dans ce pays de plus nombreuses colonies, & à y faire de plus grands établissemens, puisque par-là chaque particulier sera en état de juger par lui-même de la politique de ce projet, & de la prudence des moyens qu'on emploie pour l'exécuter.

La nouvelle Ecosse comprend
dans

dan
quin

(1)
se, te
ici, n
vinee
se en
mêm
avan
trech
rien à
lui d
tions.
autre
n'est
diona
depu
jusqu
teur
qu'il
vince
accor
Jacqu
lier G
dre,
Sterli
point
& qu
sans
d'une
re qu
voici
tiâ, &
tis no
bet q
lume
Scot

dans son étendue (1) tout le pays
qui se trouve entre la rivière du

(1) La Nouvelle Ecoſſe, ſe, telle qu'on la décrit ici, n'eſt point une Province que l'on connoiſſe en France. Le nom même de Nouv. Ecoſſe, avant le Traité d'Utrecht, ne portoit ſur rien à ſon égard ni à celui de toutes les Nations. La Nouv. Ecoſſe, autrement dite Acadie, n'eſt que la côte méridionale de la preſqu'île, depuis le Cap de Sable juſqu'à Canceau. L'Auteur fonde l'étendue qu'il donne à cette Province, ſur une Charte accordée en 1621, par Jacques II, au Chevalier Guillaume-Alexandre, depuis Comte de Sterling, laquelle n'a point eu d'exécution, & qui d'ailleurs étoit ſans validité, à cauſe d'une clause particulière qu'elle contenoit. La voici. *Jacobus, Dei gratiâ, &c. Salutem. Sciatz nos ſemper ad quamlibet quæ ad decus & emolumentum Regni noſtri Scoriæ ſpectaret occa-*

ſionem amplectendam, fuiſſe intentos, nullamque aut faciliorem, aut magis innoxiam acquisitionem cenſere, quàm quæ in exteris & incultis regnis, ubi vitæ & victui ſuppētunt commoda, novis deducendis coloniis facta ſit, præſertim ſi vel ipſa regna cultoribus prius vacua, vel ab inſidelibus quos ad Chriſtianam converti Fidem intereſt, plurimum infeſſa fuerint. C'eſt - à - dire :
 cc Jacques, par la grace
 cc de Dieu, &c. Salut.
 cc Vous ſaurez que nous
 cc avons toujours été
 cc attentifs à ſaiſir toutes les occasions de
 cc procurer la gloire &
 cc l'utilité de notre
 cc Royaume d'Ecoſſe,
 cc & que pour ce qui
 cc concerne les nouvelles acquisitions, nous
 cc n'en avons pas trouvé de plus faciles
 cc ni de plus légitimes
 cc en même temps que
 cc l'établiſſement des
 cc Colonies dans des
 cc Royaumes étrangers

170 HISTOIRE

Canada & l'Océan, en s'étendant d'un peu plus de cent lieues du Nord-Ouest au Sud-Est, & du Nord-Est au Sud-Ouest d'environ quatre-vingt lieues, depuis le Golfe de Saint-Laurent jusqu'à la rivière de Sainte-Croix. Elle est placée entre le 43^e degré 20 minutes, & le 49^e degré 30 minutes de latitude septentrionale ; & se trouve entre le 63^e & le 74^e degré de longitude, à l'Ouest de Londres.

Elle est située entre Boston & Terre-Neuve, à une presque éga-

» & incultes, qui four-
 » nissent d'ailleurs les
 » choses nécessaires à
 » la vie; sur-tout lors-
 » que ces Royaumes
 » sont dépourvus d'ha-
 » bitans, ou occupés
 » par des infidèles dont
 » la conversion à la Foi
 » Chrétienne importe
 » beaucoup à la gloire
 » de Dieu. » Cette

clause qui est insépara-
 ble du reste de la Char-
 te, l'a rendue dans son
 principe nulle & de nul
 effet, puisque tout le
 pays qui y est décrit,
 avoit été concédé à M.
 de Monts en 1603, &
 occupé par les Français
 en 1604 & depuis sans
 intervalle.

le
 &
 la p
 peu
 serv
 les
 gran
 nir
 autr
 avo
 leur
 une
 pête
 la m
 sem
 de l
 tée d
 tuel
 pour
 ajoû
 Bret
 nouv
 à l'o

le distance de l'une & de l'autre ,
 & à 100 lieues tout au plus de
 la plus éloignée, en sorte qu'elle
 peut également par sa situation
 servir de port commun à toutes
 les deux, & leur être d'une très-
 grande utilité, soit pour leur four-
 nir leurs provisions & toutes les
 autres choses dont ils peuvent
 avoir besoin, soit pour donner à
 leurs vaisseaux dans tous les temps
 une retraite sûre contre les tem-
 pêtes ou les accidens divers de
 la mer ; & en cas de guerre , elle
 semble, en les rapprochant l'une
 de l'autre, les mettre plus à por-
 tée de se donner des secours mu-
 tuels, tant pour se défendre, que
 pour attaquer l'ennemi. Il faut
 ajouter à cela que l'île du Cap-
 Breton se trouve placée entre la
 nouvelle Ecosse & Terre-Neuve,
 à l'ouverture, pour ainsi dire ,

en-
 eues
 & du
 nvi-
 is le
 à la
 e est
 o mi-
 nutes
 & se
 e dé-
 ft de
 ton &
 e éga-

insépara-
 la Char-
 dans son
 & de nul
 e tout le
 ft décrit ,
 cédé à M.
 1603 , &
 s Français
 epuis sans

qu'elles forment entre elles.

Pour donner un détail particulier du pays , aussi clair qu'il soit possible de le faire , il est indispensable de le considérer en trois parties , dans lesquelles il semble naturellement se diviser. La première contient tout le pays (2) compris entre la Baye de Fundi & le Fleuve Saint-Laurent. La seconde renferme toute la presqu'île que les Français appellent l'Acadie propre ; & la troisième s'étend , du côté du Nord , depuis l'isthme de cette presqu'île jusqu'au Fleuve Saint - Laurent , &

(2) Les Pays compris dans la première & dans la troisième de ces divisions , n'appartiennent point du tout à la Nouvelle-Ecosse, puisqu'elle ne comprend pas même, comme on vient de le voir dans la première

note , la Peninsule dont le reste appartient aux Français ; en sorte que l'Auteur , en resserrant sa Nouvelle-Ecosse dans ce qu'il appelle la seconde partie , empiéteroît encore beaucoup sur la France,

DE LA NOUV. ÉCOSSE. 173

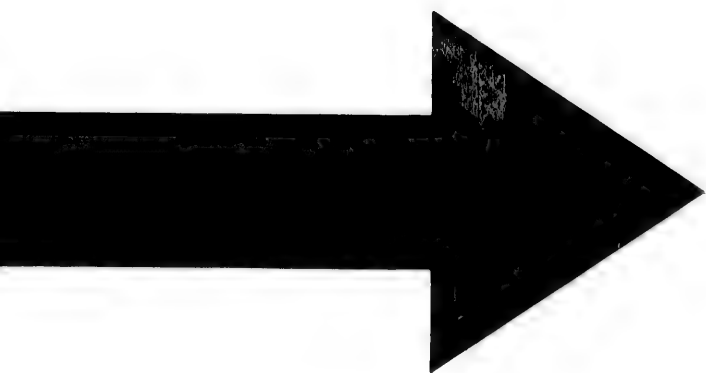
est borné par le Golfe de ce nom, du côté de l'Orient.

Comme j'aurai souvent occasion dans cet Ouvrage de parler de la Baye de Fundi (3), je crois devoir commencer par en donner la description. Cette Baye a son entrée à l'île Menane, près de l'embouchure de la Rivière de Sainte-Croix, d'où elle s'étend dans les terres l'espace de 60 lieues au Nord-Est, séparant la division Septentrionale & la division Méridionale, ou la presqu'île dont l'Isthme est formée d'un côté par l'extrémité de cette Baye, & de l'autre par la Baye verte qui donne dans le Golfe de Saint-Laurent.

La Baye de Fundi a 15 lieues de largeur à son entrée : elle conserve cette largeur dans l'étendue

(3) Nous l'appellons Baye Française.





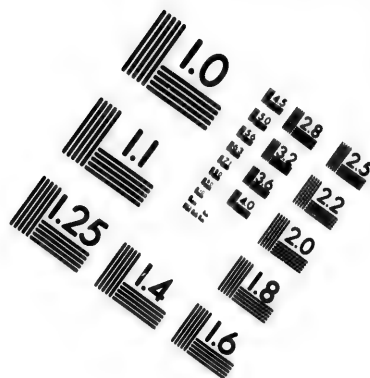
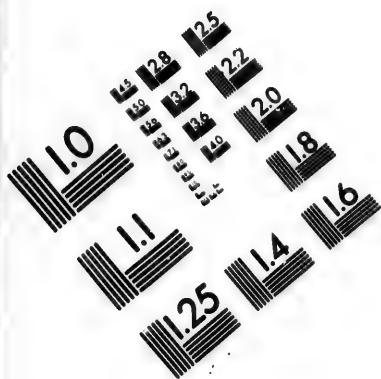
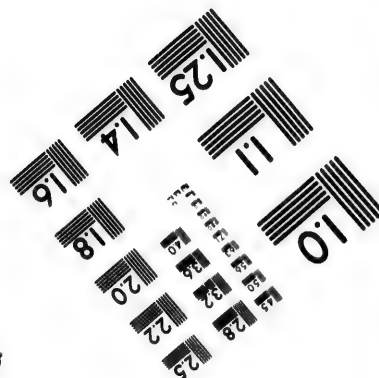
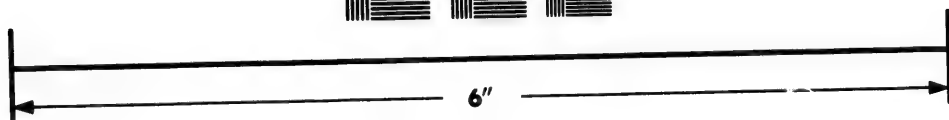
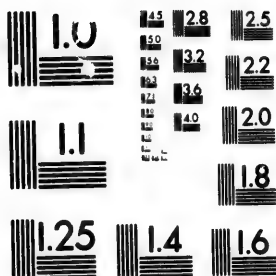


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
22
20
18

10
01

de 30 lieues, & se sépare ensuite en deux bras, dont l'un forme au Sud-Est la Baye des Mines. Après quoi elle n'a plus que la moitié de sa largeur au Cap-Chignitou, dont cette partie a pris le nom. Le flux & le reflux y sont très-rapides, & l'eau hausse à l'entrée de la Baye jusqu'à 24 pieds, & jusqu'à 60 au commencement de ce bras.

La Rivière de Sainte-Croix qui borne à l'Occident la Nouvelle Ecosse, dans cet endroit où elle confine à Sagadahock ou le Comté du Roi, dans la Province des Massachusets (4), n'est pas assez

(4) Voyez les deux premières notes. La dernière Charte, accordée à la Province des Massachusets, lui donne pour limites fixes & déterminées du côté de l'Est la rivière de Sagadahock. Cette rivière est à l'Ouest de celle de Sainte-Croix, & en est éloignée

d'environ soixante lieues. Tout le pays qui se trouve entre ces deux rivières, de même que celui qui est à l'Est de la rivière de Sainte-Croix, sont incontestablement partie de la Nouvelle-France. Les Français ont pour preuve de leur droit sur ces

considérable pour mériter une description particulière. Tout ce qu'elle a de singulier, c'est qu'elle va se décharger dans le fond d'un port curieux, qu'on appelle l'E-tang, par rapport au calme de l'eau, dont la surface est toujours unie & tranquille: avantage qu'il tire des montagnes qui le mettent à l'abri des vents. L'entrée en est étroite & profonde, mais sans aucune sorte de danger.

Près de - là, au Sud - Est, est placée la petite île Menane, qui

pays les actes passés en exécution du Traité de Bréda. Par ces actes, l'Angleterre restitue à la France Pentagoet, qui est à l'Ouest assurément de la rivière de Sainte-Croix, puisqu'il est à l'Ouest de la rivière de Saint-George, très-proche de celle de Sagadahock. Dans la Charte dont je viens de parler, qui fixe les limi-

tes de la Province des Massachusets, accordée en 1691 par Guillaume III, il y a un passage qui prouve bien évidemment que l'espace, compris entre la rivière de Sainte-Croix & celle de Sagadahock, étoit regardé en Angleterre même comme une dépendance de la Nouvelle France. Voyez la Charte.

sert de point de direction aux vaisseaux qui font voile sur cette côte, de l'Ouest à l'embouchure de la Baye de Fundi. A trois quarts de lieues de la terre, est un roc dans la mer, que l'eau ne laisse voir que très-rarement. C'est-là qu'on trouva ce morceau de Lapis-Lazuli, qui ayant été détaché du Rocher & apporté en Europe, fut estimé 50 Schellings l'once par les connaisseurs *.

* Le schelling vaut en Angleterre de 13 à 14 sous de notre monnoie, selon le Change, en Hollande de 7 à 8 sous.

On trouve trois rivières peu considérables & un ou deux petits ports entre ce rocher & la rivière de Saint-Jean, qui n'en est éloignée que d'environ 18 lieues, en descendant la Baye du côté du Nord. Cette rivière est la plus belle de tout le pays. Son lit qui s'étend jusqu'à près de 40 lieues dans le cœur de la province, se divise en trois bras, qui ont tous

leur différente embouchure sur les bords de la rivière du Canada, jusqu'où les Indiens (5) avec le secours des portages (6) ont assez de peine à pénétrer dans leurs Canots.

Chacun de ces bras est navigable pour de petites barques, l'espace de 20 ou 30 lieues, depuis la Canal principal qui, à 40 lieues de l'embouchure, conserve encore un demi-mille de largeur, ayant assez d'eau pour de gros vaisseaux pendant tout le trajet ;

(5) Les Anglais appellent Indiens les Peuples barbares de l'Amérique, quoiqu'il n'y ait qu'une petite partie de ce continent qui porte le nom d'Indes occidentales. Nous les nommons Sauvages.

(6) C'est le nom que les Indiens donnent à des espaces de terre qui se trouvent entre deux rivières, sur lesquelles

ils transportent leurs canots avec beaucoup d'embarras ; ces espaces étant ordinairement de huit ou dix milles, & quelquefois de douze milles de traversé. C'est cependant ainsi qu'ils traversent le pays sur cette rivière, depuis la baie de Fundi jusqu'à Quebec, la Capitale du Canada.

& son cours paisible , en baignant un agréable pays , offre toujours , en descendant , une navigation facile & sûre , jusque tout près de son embouchure ; mais on trouve là des bancs de sable qui ne présentent plus qu'un boyau fort étroit , à la portée d'un coup de pistolet , où il n'est possible de passer que quand la mer est haute. Dans tous les autres temps il y a une chute rapide qui , dans les basses eaux , est de plus de 20 pieds. En traversant ce détroit , il faut avoir grand soin de gagner toujours la droite , sans cependant approcher de trop près du bord , que des rochers environnent de toutes parts. A l'embouchure de la rivière , se trouve une île , près de laquelle on voit un fort , avec deux ou trois habitations. Le fort commande le port , qui est si étroit , qu'à peine

trois vaisseaux y peuvent être à leur aise. A la distance d'environ 30 milles , en remontant , est un village qu'on appelle Jemset , autrefois habité par les Français. En remontant un peu plus haut , on en trouve encore un autre , à peu près dans la même distance , où ils avoient un bon fort , appelé Nexoat , où le Gouverneur , pendant la guerre qui suivit la révolution , fut obligé de faire sa résidence. Mais après la paix de Rishwick , en s'en retournant au Port-royal , ils abandonnèrent ces villages aux Indiens. Les montagnes qui paraissent au loin , laissent une campagne assez vaste de chaque côté de la rivière , qui par cette raison se déborde fort aisément.

A une petite portée de canon ou environ du boyau dont j'ai

déjà parlé, en remontant la rivière, le banc forme en s'ouvrant une crique ou petite Baye de près de 400 pas de circuit, au milieu de laquelle on appercevoit quelquefois un grand arbre flottant, qui, malgré toute la violence du flux & des débordemens, ne changeoit jamais de place, & sembloit seulement, en se tenant toujours droit, tourner sur sa racine, comme sur un pivot. Il est certain, quoi qu'il en soit, que les Indiens lui rendoient une espèce de culte superstitieux. Ils y attachoient tout autour des peaux de Castor & d'autres animaux; & s'il arrivoit que cet arbre s'enfonçât dans l'eau, & ne s'offrît plus à leurs yeux, en bordant la rivière dans leurs canots, c'étoit pour eux un mauvais présage.

Sûr le rapport des Indiens, M.

de la Tour , dont nous aurons occasion de parler dans le cours de cet Ouvrage , s'y transporta dans sa chaloupe à douze rames , & remontant jusqu'à l'endroit où cet arbre étoit fixé , il y fit attacher un cable , & tâcha vainement avec son équipage de l'en arracher : le tronc miraculeux , immobile contre tous leurs efforts , ne pût jamais être ébranlé de sa place , quoique le courant de la rivière augmentât les forces de la chaloupe.

J'avoue que cette Histoire a tout l'air d'une fable ; mais outre que ce phénomène , s'il y reste quelque chose de vrai , après l'avoir dépouillé de toutes les circonstances que la superstition y a ajoutées , peut être aisément expliqué d'une manière naturelle , il sert du moins à nous faire con-

naître les sentimens des Sauvages, & nous fournit un exemple remarquable de la complaisance artificieuse des Français pour le penchant de ces peuples ; & à cet égard j'espère que le lecteur ne regardera pas cette particularité comme étrangère à mon sujet.

Depuis la rivière de Saint-Jean, dans l'espace de 40 lieues, en descendant la baye, le rivage, du côté du Nord, est bordé de montagnes, couvert de rochers, rempli de précipices ; & le flux & le reflux naturellement rapides, se trouvant encore resserrés dans un canal plus étroit au bras Chignitou, y rendent la navigation incommode & dangereuse, en se précipitant avec un bruit terrible, comme un torrent impétueux. C'est ce qui fait que cette côte est presque inhabitée, & que la

partie intérieure nous en est peu connue, quoiqu'il y ait cependant trois rivières navigables, & plusieurs autres petites qui ne le sont pas.

La baye, en s'élargissant à son extrémité, forme une ouverture qu'on appelle le bassin de Chignitou, ou le beau Bassin, parce qu'elle a quelque ressemblance avec le bassin ou le réservoir d'une fontaine. A l'extrémité de ce bassin, du côté du Nord, est situé Chidapouchi, sur le bord d'une rivière navigable du même nom. Cette ville, la dernière de cette province dans la division Occidentale, est assez considérable; elle contient 60 ou 70 familles, qui vivent principalement de la pêche & de la chasse.

La côte de l'Isthme, depuis Chidapouchi, est toute habitée dans

une chaîne de villages qui va jusqu'à la rivière de Chignitou, dont le lit est fort étroit, mais profond. Sur la côte Septentrionale de ce canal, à environ deux lieues de son embouchure, est la ville de ce nom, qui forme la frontière de la division Méridionale, ou la presqu'île, dont l'Isthme n'a pas dans cet endroit plus de deux lieues de largeur. Chignitou est une grande ville : on y compte environ 200 familles. L'air y est très-bon, ayant à l'Ouest une étendue immense de belles prairies, qui se trouvant entremêlées de petits villages placés au bord de plusieurs rivières navigables, en rendent la situation très-agréable. Tout autour de l'extrémité de la baie, sur les bords Méridionaux, sont de vastes marais ; ce qui fait que cette partie est plus

qui va jus-
gnitou ,
oit , mais
ptentrio-
iron deux
hure , est
forme la
Méridio-
dont l'Is-
droit plus
geur. Chi-
ville : on
o familles.
, ayant à
amense de
ouvant en-
ges placés
ières navi-
ation très-
le l'extrê-
bords Mé-
es marais ;
partie est
plus

DE LA NOUV. ECOSSE. 185
plus peuplée que celle du Nord.

A 50 milles de-là , au Sud-
Oueſt , ſe trouve la ville & pa-
roiſſe de Cabeguit , à l'entrée des
établiſſemens des François , qui
ſe ſont répandus ſur toute cette
partie de la preſqu'île , dans l'eſ-
pace de quelques lieues , tout au-
tour de la baye des Mines juſqu'à
la ville de ce nom. Ces peuples
qui ſe ſont toujours regardés com-
me indépendans de la couronne
de la Grande-Bretagne , & qui vi-
vent dans l'eſpérance de voir en-
core une fois la France en poſſeſ-
ſion de ce pays , ſe ſont conti-
nuellement ſervi de cette place ,
ſelon les occaſions , comme d'une
porte de derrière , pour entre-
tenir une correfpondance ſecrete
avec leurs compatriotes du
Canada & du Cap-Breton ; & afin
de faciliter une communication

si utile & si nécessaire pour eux, ils ont pratiqué un chemin de 50 milles à travers les terres jusqu'à Tata-megouche sur la côte Orientale.

Les Mines sont environ à 50 milles de Cabeguit au Sud-Ouest. C'est, par rapport au nombre des habitans, la principale ville du pays. Avec celles des villages & des fermes qui sont à huit ou dix milles aux environs, & qui sont de sa dépendance; on y compte jusqu'à 400 maisons; & comme tous ceux qui descendent d'une même race, y vivent toujours ensemble, il n'est pas rare d'y trouver trois ou quatre familles sous un même toit. Si l'on compte ensuite par proportion trois familles dans chaque maison, & cinq personnes dans chaque famille, le nombre des habitans monte en tout à six mille.

La commodité des marais , qui contiennent près d'un million d'acres , détermina les Français à s'établir par préférence de ce côté. Ils n'y avoient ni arbres à abattre , ni marais à dessécher ; & l'expérience leur apprit bien-tôt que le terroir en étoit riche , & qu'outre qu'il n'avoit besoin ni de marne ni de fumier , il étoit très-facile à cultiver.

Ils observèrent qu'ils n'étoient sujets aux inondations que dans les marées des pleines Lunes , & que par conséquent il ne seroit pas difficile de contenir la mer , en y élevant des chaussées de gazons secs & de terres de marais , qui s'affermissoient dans très-peu de temps , parce que cette terre étoit pour les gazons une espèce de mortier. Ces chaussées se couvrant bien-tôt de verdure , ser-

voient de chemin au fermier pour aller dans les terres.

Ces marais joignant le pied des montagnes, en reçoivent par ce moyen tout le limon que le courant des rivières leur apporte dans les inondations. Ce limon engraisse si prodigieusement la terre, que sans presque la cultiver, toute la campagne se couvre de riches moissons la seconde année de l'écoulement des eaux, & produit les années d'après non-seulement les foins d'Ecosse, mais encore toute autre espèce de pâturages.

Ainsi le fermier trouve dans ces marais du bled & des pâturages en abondance; & un petit coin de montagne lui fournit des légumes & tout ce qu'on peut recueillir dans un jardin. Mais d'un autre côté, il est aisé de voir que

des
gran
gue
dan
des
pas
une
& t
arriv
sent
ler d
terre
sans
Q
nem
gran
peup
ont
peut
princ
(7)
Anglai
França

des biens de cette nature ont de grands désavantages. Leurs digues sont continuellement en danger d'être emportées ou par des inondations, qu'il ne leur est pas possible de prévoir, ou par une multitude d'autres accidens ; & toutes les fois que cela leur arrive, c'est un malheur qu'ils ressentent cruellement ; car sans parler de toutes les autres pertes, la terre y est alors deux ou trois ans sans rien produire.

Quoi qu'il en soit de ces événemens, nous en retirons un très-grand avantage par rapport à ces peuples. Puisque la peur qu'ils en ont perpétuellement (7), est peut-être la seule, ou du moins la principale raison qui les aît rete-

(7) La crainte où les Anglais retiennent les Français établis dans ces cantons, est une vexation. Toute la partie du Sud-est de la Penin-

nus jusqu'à présent dans l'obéissance des Anglais.

Près de la ville est une forteresse bâtie de pierre, qu'on appelle pour cela le Château de Pierre. Elle est située sur une éminence qui commande la ville; enforte qu'elle est à l'abri d'un coup de main, sans presque avoir de fortifications.

La ville est située au Midi de la baye qui porte son nom, près du bras étroit ou de la petite baye qu'elle y forme, en avançant d'environ 15 milles dans la terre, où elle est terminée par le village de Pigiguit, habité par les Indiens. Au moyen d'un portage, ils passent jusqu'au port qui se trou-

sule, en tirant une ligne depuis Canceau jusqu'au Port-Royal, appartient à la France, & est occupée par les Fran-

çais, quoiqu'en attendant la décision des limites, ils obéissent aux Gouverneurs Anglais.

ve vis-à-vis de-là, près de la Hève sur la côte Méridionale : ils vont également avec le secours d'un portage, d'un autre bras de cette baye au Cap Sainte-Marie, sur la même côte, à peu de distance de Canceau. J'ai déjà parlé de la route de Cabeguit, à l'extrémité de la baye jusqu'à Tatamegouche sur la côte Orientale. On y trouve un beau chemin par eau jusqu'à la rivière de Saint-Jean, sur la côte de la division Occidentale, en traversant la baye de Fundi. De sorte qu'on communique aisément de cet endroit à toutes les trois côtes de la province; mais enfin ces établissemens au milieu des marais sont fort incommodes, à cause des brouillards, & ne sont pas, à beaucoup près, aussi sains que ceux des autres cantons du pays.

as l'obéis-

forteresse
n appelle
de Pierre.
éminence
; enforte
n coup de
oir de for-

au Midi de
nom, près
petite baye
avançant
ns la terre,
ar le village
par les In-
n portage,
qui se trou-

quoiqu'en atten-
dée des li-
ils obéissent aux
rneurs Anglais.

La baye des Mines a environ 16 lieues de longueur, & au milieu, où la ville est située, elle a 4 lieues de largeur; mais ayant la forme d'une ovale étroite; son entrée, ou le Cap des Mines, n'est pas large d'une lieue. On prétend que la découverte de quelques mines qu'on fit autrefois aux environs de cette baye, lui en a fait donner le nom.

A 70 milles des Mines ou environ, au Sud-Ouest, est Anapolis Royal, la Métropole de la province. Toute cette ville ne consiste que dans une forteresse, défendue par trois compagnies Anglaïses & par quelques troupes auxiliaires de la nouvelle Angleterre. Elle est située à environ 50 milles de l'embouchure de la rivière qui porte son nom, où le rivage est élevé de plus de 60
pieds.

pieds au-dessus du niveau de l'eau ;
 le Fort est une espèce de tour quar-
 rée , bâtie en pierre , qui a 4 bas-
 tions , avec 40 pièces de canons.
 Les remparts en sont de terre ,
 soutenue du côté du fossé par de
 gros pilotis. On y a établi une
 batterie qui commande la rivière.
 On n'a d'ailleurs rien à craindre de
 ce côté du canon des vaisseaux
 ennemis , parce que la marée y
 est trop rapide pour y pouvoir
 amarrer à la distance qu'il faudroit.
 Ce Fort est de niveau du côté de
 la terre avec la campagne , & par
 conséquent plus exposé de ce cô-
 té. Il y a d'ailleurs quelques en-
 droits par où l'on y pourroit aisé-
 ment mettre le feu avec des bom-
 bes , toutes les barraques & les
 magasins étant de bois , à l'excepti-
 on du magasin à poudre qui est
 de pierre , & qui malgré cela est

à peine à l'épreuve de la bombe.

La rivière a son cours en droite ligne , du côté de l'orient jusqu'auprès des Mines. Elle est navigable pour de gros bâtimens, l'espace de 30 milles., en pénétrant dans le pays habité des deux côtés par les Français, qui y sont établis dans plusieurs villages charmans , au milieu des prairies qui bordent les deux rivages. On y compte jusqu'à 300 familles, que le voisinage de la garnison retient dans le devoir, sans oser ni troubler la paix, ni faire paraître cet esprit d'indépendance & de révolte qui règne parmi le reste de leurs compatriotes établis dans ces parties.

Le port est situé à l'Ouest, à 5 milles de la ville. La beauté, la sûreté & la pente insensible de ses bords lui ont fait donner le nom

de bassin d'Anapolis, qui le distingue ordinairement. Ce bassin a environ une lieue & demie de longueur, & près d'une lieue de largeur. Il est à l'abri de la tempête, & a presque par-tout de bons mouillages depuis 5 jusqu'à 20 brasses, tant en descendant qu'en remontant la rivière jusqu'au Fort. La route que doivent tenir les vaisseaux pour y arriver, est au Nord du bassin, parce que la petite île, qu'on appelle l'île des Chèvres, qui est située à l'embouchure de la rivière, est si rapprochée du rivage opposé, que le passage du côté du Sud est presque impraticable ; ce qui l'a fait appeller le passage des fots. Tout auprès, au Midi, se trouve un banc de sable ou un bas-fond, qui a deux milles de longueur & un demi-mille de largeur ; & c'est de ce côté plein de

rochers & de montagnes , que deux petites rivières vont se décharger dans le bassin. Au Sud-Ouest est une petite baye un peu large , d'où les Indiens avec un portage d'environ trois milles , pénètrent au fond de la baye de Sainte-Marie , qui commence sur la côte occidentale de la Péninsule.

Le passage pour entrer dans ce beau bassin , au Nord-Ouest , est quelquefois appelé le canal de Saint-George. C'est un boyau très-dangereux , d'environ un mille de longueur , & un demimille de largeur , dans lequel le flux entrant avec une effroyable rapidité entre des rochers qui bordent les deux rivages , déconcerte quelquefois le Pilote le plus habile & le plus attentif , sur-tout lorsqu'il est surpris dans des tour-

nans d'eau, causés par le reflux, pendant le temps des brouillards qui sont fréquens dans ce pays-là.

Depuis le détroit d'Anapolis, la côte méridionale de la baye de Fundi s'étend à 15 lieues au Nord-Ouest de la Péninsule, jusqu'au Cap Sainte-Marie. Ce Cap forme à l'orient l'entrée de la baye de ce nom, dont j'ai déjà parlé. On trouve deux petites rivières & quelques havres de peu de conséquence, avant d'arriver à la grande rivière de Paboncou, où les Indiens ont un village de ce nom près de son embouchure sur la rive Septentrionale.

A trois degrés du Sud de Paboncou, & à 25 du Cap Sainte-Marie, est le Cap de Sable à la pointe du Sud-Ouest de la presqu'île. Ce Cap est fort connu des habitans de la Nouvelle Angleterre, que la

pêche y attire deux ou trois fois l'année. Elle y est en effet très-commode à cause d'un banc de sable voisin, où les Pêcheurs peuvent ensaliner leur poisson , & de quelques petites îles aux environs , où ils font leur résidence pendant la saison de la pêche. Mais le port est mal défendu : Il est exposé à la tempête , & l'entrée en est dangereuse par rapport aux rochers. Derrière l'île qui forme le Cap , on voit dans le continent les ruines d'un Fort que les Français appelloient autrefois le Fort la Tour ; cette place étoit forte & en état de faire une vigoureuse résistance. Le voisinage de la côte est rempli de rochers , & n'offre rien aux yeux qui invite à s'y établir.

A 30 lieues au Sud-Est du Cap de Sable , est le port de la Hève

sur le rivage méridional. L'entrée en est formée , à l'Ouest , par la pointe d'une île appelée l'île Ronde , & à l'Est , par le promontoire d'une presqu'île fort étroite , qui n'a pas un quart de lieue de largeur. Dès l'entrée , ce port se rétrécit vers l'Ouest , n'ayant qu'une demi-lieue de largeur sur une de longueur. Cette espèce de fer-à-cheval y met les vaisseaux à l'abri des vents & des orages. Ils y ont d'ailleurs un bon mouillage partout , depuis 4 jusqu'à 20 brasses.

La rivière de la Hève est située au Nord. Son lit qui n'a qu'un quart de mille de largeur , a assez d'eau pour porter de gros vaisseaux vers le Nord-Ouest , jusqu'à 12 milles dans l'intérieur du pays. Le Fort est construit près de l'embouchure de la rivière , sur une pointe de terre qu'elle a formée

par son courant ; les Sauvages y ont quelques habitations dans le voisinage , où l'on voit un magnifique bassin d'eau fraîche. De l'autre côté de la rivière , à l'opposite , on trouve un lit curieux de belles huîtres , qui sont les meilleures du pays par leur goût. Non loin de-là , en avançant du côté du Nord , coule encore une petite rivière , sur laquelle les Sauvages vont jusqu'au port de Mirliguèche , peu considérable en lui-même , mais d'ailleurs très-commode , à quelques lieues de la Hève. Le port de la Hève passe généralement pour le meilleur de la Province. Il paraît d'une défense aisée , par la description de son entrée ; & le terroir des environs est le plus riche qui soit dans tous ces cantons.

Le hayre ou la baye de Chi-

bouctou, qui se prétend avec raison l'émule de la Hève, n'en est éloigné que d'environ dix-sept lieues, à l'Est de la Hève. Sa situation en est plus avantageuse, parce qu'étant plus avancé dans l'intérieur du pays, la communication avec les autres établissemens en est en tout plus facile. S'il est inférieur à la Hève en quelque chose, c'est seulement en ce qu'il est plus exposé aux tempêtes, & qu'il est moins aisé d'en défendre l'entrée ; mais le terroir y est très-riche, & tous ses environs sont susceptibles d'excellentes habitations, soit sur les hauteurs ou dans le plat-pays.

Le cap Canceau est formé par une petite île située à la pointe méridionale de la presqu'île. Le port composé d'une baye avec deux criques, n'a qu'environ trois

lieues de longueur. L'entrée de la baye est pleine de rochers, & exposée à la tempête; mais on peut jeter l'ancre avec sûreté dans les criques, formées par quatre îles, dont la plus longue, qui a quatre lieues de circuit, est placée au milieu des trois autres. Ce havre est inférieur de beaucoup aux deux dont je viens de parler; mais sa situation en est plus commode pour la pêche que celle d'aucun autre de la côte, sur-tout depuis les augmentations qu'on y a faites. Il n'y a qu'un petit nombre d'habitans, qui négligent l'agriculture, pour s'occuper uniquement à la pêche; & depuis plus de trente ans qu'ils y sont établis, toutes leurs améliorations se réduisent à quelques jardins potagers.

Les Anglais l'ont toujours re-

DE
gardé
un po
tance
de l'il
qu'en
Port-
au plu
tous c
avoit
avec
le por
Ch
Milfo
lieue
un po
ceux
Il a t
à l'O
s'éte
droit
baye
capa
de

gardé, après Anapolis, comme un port de la plus grande importance, à cause de son voisinage de l'île du Cap-Breton. Il n'y a qu'environ neuf lieues jusqu'au Port-Toulouse, & que vingt tout au plus jusqu'à Louisbourg, situés tous deux dans cette île. On y avoit autrefois bâti une forteresse, avec une garnison pour défendre le port.

Chedabouctou ou le havre de Milfort, est situé au Nord, à huit lieues du Cap ou environ. C'est un port plus grand qu'aucun de ceux dont nous avons déjà parlé. Il a trois lieues de largeur de l'Est à l'Ouest, à son entrée, d'où il s'étend l'espace de six lieues en droite ligne jusqu'au fond de la baie. Au milieu est bâti le Fort, capable autrefois d'une assez grande résistance, se trouvant situé

sur une presqu'île formée par deux rivières. On peut mouiller dans toutes les deux en sûreté, mais principalement dans celle qui est au Septentrion, où les vaisseaux peuvent être à l'ancre, depuis six jusqu'à douze brasses d'eau, l'espace d'une lieue, en remontant le canal, beaucoup plus sûrement que dans la grande baye, qui est très-ouverte & très-exposée.

La ville, qui est fort peuplée, est sur la rive occidentale de cette dernière rivière, assez près du Fort pour en être commandée du côté du Midi; une rivière qu'on appelle la rivière des Saumons, par rapport à l'abondance de ce poisson qu'on y pêche, coule dans l'intérieur du pays, à peu de distance de l'extrémité de la baye. Son lit va jusqu'à quelques lieues

DE
du Cap
droit la
verte d
n'est pa
La côte
en desc
rivière
plus fav
rivière,
plaines
paye, p
de bea
aire de
Le M
laboué
roit de
oyau
teur, e
qui for
entre
casse
passage
saint-L

E
 ée par deux du Cap Canceau. Depuis cet en-
 uiller dans droit la côte est escarpée & cou-
 reté, mais verte de rochers ; en sorte qu'il
 elle qui est n'est pas possible de la cultiver.
 s vaisseaux La côte méridionale de la baye,
 e , depuis en descendant jusqu'auprès de la
 ftes d'eau, rivière des Saumons , n'est pas
 en remon- plus favorable ; mais depuis cette
 up plus sù- rivière, tous les environs sont des
 ande baye, plaines fertiles ; & le fond de la
 & très-ex- baye , par cette raison , l'emporte
 de beaucoup sur le Cap pour y
 faire des établissemens.

t peuplée,
 ale de cette
 z près du
 mandée du
 ière qu'on
 Saumons,
 ance de ce
 he , coule
 s , à peu de
 de la baye.
 ques lieues

Le Nord de l'entrée de Che-
 labouctou forme l'Ouest du dé-
 roit de Canceau , qui n'est qu'un
 boyau rétréci d'une lieue de lar-
 geur , & de quatre de longueur,
 qui font toute la distance qu'il y
 a entre cette partie de la Nouvelle-
 Ecosse & l'île du Cap-Breton. Ce
 passage étroit conduit au golfe de
 Saint-Laurent , qui baigne le ri-

vage oriental de la province.

Sur cette côte, à environ quatre lieues du détroit, on voit le petit havre d'Artigoniche, où un canot peut amarrer en sûreté; c'est ce qui a déterminé les Indiens à y faire des habitations du côté du Nord, peu éloignées du Cap-Saint-Louis, d'où la campagne s'étend de douze lieues au Nord-Ouest, jusqu'à l'île de Poïctou, qui est à l'embouchure de la baie de Port-Epis. Ce port est grand & commode, & peu inférieur, s'il l'est même du tout, à celui de Tatamagouche, quoique celui-ci soit plus connu, à cause de la correspondance qu'entretiennent par-là les Français établis sur la presque île, avec Louisbourg & les Colonies qui sont à l'embouchure de la rivière du Canada, comme nous l'avons dit plus haut.

Au Nord-Ouest de Tatamegouche, dans l'éloignement de huit lieues, est située la baye Verte dont j'ai déjà parlé. Elle aboutit à une crique, qui sortant de l'extrémité de la baye de Fundi, forme entre elles l'isthme de la péninsule, ou de la division méridionale de la Nouvelle-Ecosse.

Il y a plusieurs beaux ports & plusieurs belles rivières sur la côte de la division orientale de la province. La rivière de Ristigouchi mérite un détail particulier. Elle se partage en beaucoup de bras sur une grande partie de cette division, jusques tout auprès de la rivière de Saint-Jean, sur la division occidentale, à environ dix lieues de la baye Verte. Cette rivière n'est guères inférieure à celle de Saint-Jean.

A environ dix lieues de distance

de Ristigouchi , au Nord , est l'île de Miscou , qui a environ huit lieues de circonférence , avec un très-bon port. Un banc de sable qui se trouve du côté du golfe , y attire tous les ans les Français , qui y habitent dans des cabanes , & y cultivent la quantité de terre qui leur est nécessaire pour recueillir des légumes pendant la saison : après quoi ils retournent en France aux approches de l'hiver. A une petite distance de cette île , il sort de la mer une source d'eau fraîche , qui s'élève à une hauteur considérable.

Les Missionnaires se sont quelquefois arrêtés dans cette île ; mais avec si peu de succès , qu'un d'entre eux , après y avoir travaillé pendant 20 ans avec le plus grand zèle , n'y laissa , en mourant , pour

tout

tout fruit de son ministère, qu'un petit Sauvage qu'il avoit baptisé.

L'île de Miscou est située près de l'entrée de la baye des Espagnols (8), ainsi appelée de quelques Espagnols qui y étoient venus chercher des mines d'or & d'argent. Ces Espagnols, après quelques tentatives inutiles, s'en étant retournés en criant, *acana nada*, c'est-à-dire, il n'y a rien ici ; cette circonstance a été, selon quelques-uns, l'origine du nom du Canada.

Il y a sept lieues de la baye des Espagnols au Cap Gaspé ou Gaspéche, qui est à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, & qui borne la Nouvelle-Ecosse de ce côté.

Il faut avouer que les Anglais n'ont pas fait assez d'attention à

(8) Appellée depuis baye de Chaleur.

cette partie de la côte , quoiqu'elle soit aussi abondante en poisson de toute espèce , qu'aucune autre de la province.

Il est pourtant très-certain que la côte méridionale, outre le Cap de Sable & le cap Canceau , est préférable à bien des égards ; c'est la plus voisine du Royaume qui lui a donné l'être. Elle confine à la province orientale de la Nouvelle - Angleterre , & il y a plusieurs belles rivières & des ports commodes , outre ceux que nous avons déjà vûs , tels que le port Rasoir , le port Rossignol , le havre Prospect , celui de Sainte-Marie , & bien d'autres dont le détail seroit ennuyeux. Il est plus à propos de remarquer qu'à une distance raisonnable de cette côte , on trouve quatre ou cinq bancs de sable qui forment une chaîne

d'une extrémité à l'autre. L'île de
Sable qui est également à l'oppo-
site du Cap Canceau, en est fort
peu éloignée, & a un banc de sa-
ble particulier. En réfléchissant à
la prodigieuse quantité de morue
que l'Océan rassemble dans ces
cantons, il semble que la Nature
ait destiné cette partie du Monde
pour cette espèce de pêche.

Mais quoique les avantages
qu'on y peut retirer de la pêche,
soient seuls suffisans pour détermi-
ner à peupler ce pays, il y a d'ail-
leurs d'autres motifs qui démon-
trent la nécessité absolue de ne pas
tarder long-temps à y faire des éta-
blissemens ; mais on ne sauroit
bien connaître toute l'importance
de la Nouvelle-Ecosse pour la Gran-
de-Bretagne, sans entrer dans le
détail du rapport qu'elle a avec les
intérêts & les vûes de la France.

Pour traiter cette matière avec clarté, il est indispensable de faire une courte narration de ce qui s'est passé dans cette province depuis la découverte jusqu'à présent. On y verra que la France, qui ne met d'autres bornes à son ambition (9) que l'impuissance de la seconder, a mis sans cesse en usage pendant près de cent cinquante ans la force & l'artifice pour arracher ce pays des mains des Anglais, & s'en assurer la possession.

La première (10) découverte

(9) Il est bien singulier que les Anglais accusent la France d'ambition à l'occasion de la Nouvelle-Ecosse, eux qui poussent leurs prétentions, à l'égard de ce pays, jusqu'à l'excess le plus ridicule, non-seulement sans la moindre apparence de titre, mais encore contre la

teneur formelle de tous les Traités, contre le témoignage des Historiens, des Cartes & de toutes les Pièces qu'ils produisent eux-mêmes, pour appuyer leurs prétendus droits.

(10) Cet exposé est faux. De temps immémorial, les Diépois, les Malouins, les Roche-

D
de c
par u
bato
ce d
seau
Pe
çais p
Gaba
sur le
& en
Sainte
ral de

lois, les
Havre-de
Monfieur
pêche de
le grand
neuve. V
Postel, V
carbot,
ici sous f
expédition
san, faic
1523 &
François
Couronn
puisse fa
faveur la
ce Capitai

de cette partie du Monde fut faite par un Vénitien appelé Jean Gabato, qu'Henri VII y envoya à ce dessein en 1497, sur un vaisseau qu'il lui fit équiper.

Peu d'années après, les Français profitant de la découverte de Gabato, commencèrent à pêcher sur le grand banc de Terre-neuve, & en 1534 Jacques Cartier de Saint-Malo reçut ordre de l'Amiral de France de partir pour ce

lois, les Mariniers du Havre-de-Grace & de Montfleur exercent la pêche de la Morue sur le grand banc de Terre-neuve. Voyez là-dessus Postel, Wythliet, l'Es-carbot, &c. On passe ici sous silence les trois expéditions de Vorassan, faites en 1512, 1513 & 1514, sous François I; quoique la Couronne de France puisse faire valoir en sa faveur la découverte de ce Capitaine avec beau-

coup plus de fondement que les Anglais ne peuvent faire celle de Cabot; c'est ainsi que tous les Historiens nomment ce Voyageur que l'Auteur appelle Gabato. Cabot n'étoit point à la solde des Anglais, & n'agissoit que pour son compte; au lieu que Vorassan étoit payé par François I. Au surplus ni l'un ni l'autre n'ont ni fait ni tenté de faire des établissemens.

pays. En conséquence, ce Capitaine mit à la voile avec tous les vaisseaux de sa flotte, après avoir reçu la bénédiction du Pape par le ministère de son Légat. Arrivé au cap de Bonne-viste du côté de Terre-neuve, il traversa le golfe de Saint-Laurent, & étant entré dans la grande rivière du Canada par son embouchure, il y débarqua son équipage sur la rive septentrionale, où il construisit un Fort (11).

Ensuite il remonta la rivière, & pénétra dans l'intérieur du pays jusqu'à Montréal, où il trouva une grande ville habitée par les Indiens, qui y étoient couverts de peaux de castor & d'autres riches

(11) Le Doyen Swift remarque malignement que dans l'établissement des Colonies, les Français commencent par bâtir un Fort, les Espagnols une Eglise, & les Anglais un Cabaret à bière.

fourures ; ce qui fixa son attention. Il observa en même temps que ces peuples étoient extrêmement superstitieux , & croyoient beaucoup aux sortilèges ; & comme il étoit lui-même très-bon Catholique , leurs dispositions qui s'accordoient parfaitement avec son humeur , lui servirent à s'insinuer sur le champ dans toute leur estime & dans toute leur confiance, en leur présentant beaucoup de Rosaïres & d'*Agnus Dei* , qu'il leur assûra foi de Chrétien être autant de charmes sacrés qui guériroient infailliblement toutes leurs maladies. Après s'être ainsi familiarisé avec eux , il entra en négociation pour leurs fourures , dont il chargea promptement ses vaisseaux , pour repasser en France.

A la vûe de cette cargaison , les concitoyens de Saint - Malo

sentirent aisément l'avantage du commerce des fourures. Ils y voyoient trop d'intérêt pour ne le pas cultiver avec la dernière vivacité; & comme la route qui mène au fleuve Saint-Laurent est près de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, il arrivoit quelquefois que les vaisseaux étoient poussés sur cette côte.

Ainsi les Français parvinrent par degrés, dans l'espace de près de trente ans, à avoir quelque connaissance de ce pays; & en l'année 1604 (12) Pierre Gueff, Sieur de Monts, de Saint-Malo, Gentilhomme de la Chambre d'Henri IV, ayant formé le projet d'y aller avec quelques Négocians de Saint-Malo, de la Rochelle, du Havre-de-Grace & d'autres

(12) Les Lettres-patentes de M. de Monts sont de 1603.

E
antage du
res. Ils y
pour ne le
nière viva-
e qui mène
nt est près
le-Ecosse,
s que les
és sur cette

parvinrent
ace de près
ir quelque
ays ; & en
erre Gueft,
aint-Malo,
Chambre
né le projet
Négocians
Rochelle,
& d'autres

de Monts font
Ports ,

DE LA NOUV. ECOSSE. 217

Ports , qu'il s'étoit associés pour l'exécuter , le Roi lui accorda un Brevet fort étendu , qui le faisoit Amiral & Lieutenant Général de toute cette partie de l'Amérique septentrionale , avec des Lettres-patentes exclusives pour la pêche & pour le commerce des fourures.

Muni de tout le pouvoir & de toute l'autorité que son Maître pouvoit lui donner dans ce pays , il s'embarqua pour l'Acadie , suivi de quatre vaisseaux. A son arrivée il erra long-temps sur la côte, sans trouver à s'y établir à son gré. Le premier endroit où il relâcha, fut le port Rossignol. C'étoit le nom du Capitaine d'un vaisseau qu'il y trouva commerçant ; & après avoir confisqué son vaisseau & sa cargaison , en vertu de ses Lettres-patentes , il ne lui laissa

que la triste satisfaction de donner son nom à ce port. Il alla ensuite au port Mouton, qu'il appella ainsi à cause d'un mouton qui s'y étoit noyé. Sans faire aucun séjour dans l'un ni dans l'autre de ces endroits, il passa à l'île de Sainte-Croix, où il débarqua son monde, dans l'intention de s'y établir ; mais trouvant ce lieu trop petit pour fournir à son équipage toutes les choses dont il auroit besoin, il s'embarqua encore une fois, & le hazard le conduisit enfin au Port-Royal. Là, enchanté de la beauté & de la commodité de son bassin, & remarquant que la campagne étoit de niveau avec le bord de la rivière, & que le terroir y étoit fertile, il se détermina à s'y fixer. En conséquence arborant l'Etendard Français, il prit possession du pays au nom du

R
ho
de
un
vra
il
pay
don
tes
II
ce p

(13)
me je
qué, n
aucun
couve
n'avo
son ve
cher u
des
Nord
nouve
fait q
côtes
les ra
ra qu
suffit
prop
glais
systèm
sont

Roi son Maître , & ce fut en son honneur qu'il lui donna le nom de Port-Royal. Cela fait , il bâtit un Fort, & fit quelques autres ouvrages nécessaires ; & tout de suite il entama avec les Naturels du pays un commerce de fourures , dont le succès répondit à ses hautes espérances.

Il faut remarquer que dans tout ce procédé (13) les Français n'eus-

(13) Les Anglais, comme je l'ai déjà remarqué, ne sauroient fonder aucun droit sur la découverte de Cabor. Il n'avoit pour but dans son voyage que de chercher un passage aux Indes orientales par le Nord Ouest , & non de nouvelles Terres. Il n'a fait que reconnaître les côtes de l'Amérique en les rangeant. Qui croira que voir une terre suffit pour en devenir propriétaire ? Les Anglais qui adoptent ce système à notre égard , sont bien éloignés de

s'y conformer quand il est question des Espagnols. Ils leur ont contesté jusques dans ce siècle le droit exclusif de s'établir dans des pays dont la première découverte a été faite par des Navigateurs Espagnols, & que l'Espagne possède depuis plus de deux siècles. Leur propre conduite est donc un témoignage qui dépose contre les prétentions qu'ils veulent faire valoir en vertu du Voyage de Cabor. Mais , quand dans tous les temps ils auroient été

rent aucun égard aux droits que les Anglais reclamoient dans ce pays; droit originaire en vertu de la première découverte de l'Amérique septentrionale sous le règne d'Henri VII, confirmé depuis en 1583 par le droit de premier occupant de cette partie en particulier; car le Chevalier Gilbert Humphry, en vertu d'une concession de Terre-neuve qu'il ob-

fidèles à leur système, qu'en résulteroit-il? Selon toutes les loix, ce n'est pas la priorité de découverte, c'est la priorité d'occupation qui donne le droit de propriété. Or la prise de possession des pays en question par Cartier en 1534, possession qui a toujours continué depuis, est antérieure à ce qu'on allègue du Chevalier Gilbert Humphry en 1583; & l'établissement solide des Français sous M. de Monts dans cette partie

de l'Amérique, a précédé l'établissement solide des Anglais dans la même partie. D'ailleurs la prise de possession de Humphry n'a pu donner aux Anglais aucun droit sur Terre-neuve, soit parce qu'elle n'a été précédée ni suivie d'aucun établissement, soit parce que, suivant le récit des Anglais mêmes, il y trouva des Français qu'il n'avoit nul droit de déposséder, la paix régnant alors entre la France & l'Angleterre.

(14)
donne
préter
ans de
sur d
quand

tint de la Reine Elisabeth, à la sollicitation de Walsingham, ayant d'abord pris possession de cette île, & y ayant établi la pêche de la morue, passa sur la côte qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, où il mourut après deux ans de séjour (14).

D'ailleurs les Anglais occupés des établissemens qu'ils faisoient dans la Virginie, se contentant d'être en possession de la pêche sur la côte méridionale, firent peu d'attention à ce qui se passoit sur le continent au Port-Royal, où M. de Monts trafiqua très-heureusement pendant l'été, & repassa en France à l'automne, avec ses vaisseaux richement chargés.

(14) On n'a jamais donné aucune preuve du prétendu séjour de deux ans de Gilbert Humphry sur cette côte ; mais quand on en rapporte-

roit, il n'en seroit pas moins vrai que M. de Monts trouva le pays vacant, & qu'il s'y établit sans aucune sorte de dispute ni d'opposition.

Mais , en arrivant , il trouva bien du changement à la Cour dans l'état de ses affaires ; car les Commerçans particuliers avoient déjà fait & faisoient encore de si fortes représentations sur le tort que ses Lettres-patentes exclusives leur faisoient , qu'ils parvinrent enfin à les faire révoquer. Pendant qu'on agissoit à la Cour contre lui , il vendit ses droits sur le Port-Royal à un des Volontaires qui l'avoient accompagné dans son expédition , dont le nom étoit Poutrincourt. Celui-ci ayant fait confirmer son titre par de nouvelles Lettres-patentes du Roi , s'embarqua , & prit possession de son nouveau Domaine.

Ce Gentilhomme qui n'avoit à cœur que sa fortune , s'appliqua plus à pousser le Commerce avec vigueur , qu'à faire un établisse-

ment ferme & durable dans le pays. Il eut soin de labourer & d'ensemencer assez de terrain pour fournir des provisions à la Colonie ; mais il négligea totalement de pourvoir à sa sûreté & à sa défense par la construction d'un Fort. Il est vrai qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre des Sauvages , qui trouvant au contraire dans le Commerce toutes les provisions de bouche qui leur étoient nécessaires, seul objet de leurs desirs , étoient bien-tôt traitables & passionnés pour le Commerce : ce que M. de Poutrincourt souhaitoit uniquement à son tour. Mais la conversion des Gentils , que les Jésuites appellent le grand ouvrage de Dieu , commençoit avec lenteur sous ce gouvernement.

M. de Monts étoit Calviniste ;

T iv

& quoiqu'il fût en général zélé pour sa Religion, soit qu'il ignorât les sentimens des Sauvages, ou qu'il ne voulût peut-être point employer ces pieuses fraudes qui avoient si bien réussi à Cartier, il est certain que le Christianisme ne fit point de progrès, ou n'en fit que très-peu, pendant sa résidence dans ce pays.

Quoique M. de Poutrincourt fût bon Catholique, il ne regardoit pas d'un bon œil les Missions des Jésuites. Il savoit fort bien que la domination & les richesses étoient les grands objets de tous les Religieux de cet Ordre ; & cette disposition s'accordoit mal avec ses desseins. C'est pour cela qu'ayant été forcé malgré lui de se charger de deux de ces Missionnaires, en partant de France, il eut grand soin dès leur arrivée de

les retenir rigoureusement dans les bornes de leurs fonctions. Cette conduite rallentit si fort le zèle de ces Pères Apostoliques, qu'ils firent très-peu d'impression sur les Sauvages.

Il est certain, quoi qu'il en soit, que leurs successeurs ont été beaucoup plus heureux. Ils se sont insinués par degré si solidement dans les bonnes grâces de ces Sauvages, qu'ils ont le plus contribué, à l'instigation des Missionnaires, à nous chasser de ce pays pendant plusieurs années. Comme j'aurai souvent occasion de parler de ces Sauvages dans le cours de cette Histoire, il est juste d'en donner ici quelque idée.

Les Indiens naturels de la presqu'île, que j'appelle la division méridionale de la Nouvelle-Ecosse, prennent le nom de Suriquois ;

mais on comprend encore communément sous ce nom les Gaspétiens dans la division orientale, & les Achémins qui habitoient autrefois la province des Massachusets, tous alliés avec les Abénakis, qui habitent la division occidentale de la Nouvelle-Ecosse, & qui sont les plus sensés & les plus spirituels de ces peuples. Une autre bonne raison qui leur fait donner le même nom, c'est le peu de différence de langage, d'usages ou de mœurs qu'on trouve entr'eux. Ils sont petits, mais bien faits, lestes, légers, marchant d'une grande vitesse. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils ont rarement de la barbe. Ils sont néanmoins braves & guerriers.

A l'égard du mariage, la polygamie est universellement tolérée

parmi eux ; cependant ils usent rarement de cette liberté , à l'exception du Sagamo (15), titre qu'ils donnent à leurs chefs. Cette dignité est élective , étroitement parlant ; mais le choix tombe en général sur celui qui est à la tête de la plus nombreuse famille.

Chaque Ville a son Sagamo particulier , indépendamment des autres. C'est lui qui est le gardien de la jeunesse , qu'il a sous son autorité. Les jeunes-gens sont obligés de lui obéir en tout , jusqu'à ce qu'ils soient mariés. Tout le fruit de leurs travaux lui appartient ; & après leur mariage , quoiqu'ils aient plusieurs enfans , ils lui payent une espèce de tribut qu'il exige avec la dernière rigueur.

(15) Cette réserve ne vient pas tant de leur chasteté , que de leur paresse , qui les met

hors d'état de faire des présens ni de fournir à l'entretien de plus d'une femme.

Chaque Sagamo décide de tous les différends & de toutes les querelles qui naissent dans tous les temps entre les familles ou les particuliers dans toute l'étendue de sa ville ; & si les parties ne peuvent point autrement s'accommoder , il les juge sur le champ selon la Loi du Talion , qu'on y observe à la lettre. Ce sont-là des exemples de l'autorité personnelle du Sagamo. Mais dans toutes les affaires où il s'agit de l'intérêt de toute la Colonie , on ne décide rien sans un Décret du Conseil général de tous les Chefs , ou des Etats de cette Colonie.

Les petites contestations y sont terminées sur le champ , comme dans plusieurs Etats bien policés. Les parties en viennent aux mains pendant quelque temps ; après quoi elles se séparent sans se faire

beaucoup de mal de part ni d'autre. Les maris sont tout-à-fait cruels pour leurs femmes, & dans leur fureur ils les déchirent avec la dernière inhumanité. Ils ne souffrent point les moindres remontrances; & si quelque témoin de leurs mauvaises scènes s'avise de leur en faire : Je suis le maître dans ma maison, lui disent-ils, & je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît.

Une femme surprise en adultère, est souvent punie de mort. En général, les filles sont très-réservées, & ne permettent aucun badinage ni aucune liberté; mais s'il arrive jamais qu'aucune fasse en secret une faute, ce secret est enseveli soigneusement dans la famille jusqu'à ce que la faute soit publique, ou que la fille devienne une prostituée : en ce cas on la chasse de la maison.

Ils aiment tendrement leurs enfans , & à la naissance d'un garçon ils donnent un festin ; ce qui est pour eux un temps de grande réjouissance. Ils en donnent un second lorsque la première dent vient à lui percer ; & un troisième des plus magnifiques, à la première bête sauvage qu'il porte de la chasse, époque de son âge viril.

Ils sont grands guerriers , & leurs voisins les redoutent beaucoup , parce que ce sont les seuls qui osent combattre contre les Iroquois (16). Avant d'aller au combat , ils essayent leur courage contre leurs femmes dans une bataille rangée. S'il arrive qu'ils y soient vaincus, leur défaite échauffe leur courage, en sorte qu'ils ne doutent point du tout

(16) Ce sont des Sauvages qui habitent le pays situé derrière la Nouvelle-Angleterre.

de l'heureux succès de leur expédition ; mais la victoire qu'ils remportent sur leurs femmes , est pour eux au contraire d'un mauvais augure. Une telle conduite , je l'avoue , semble d'abord étrange & ridicule : mais , à l'examiner sérieusement , elle paraît fondée sur le bon sens & la raison. Dans le premier cas , le mari qu'anime le désespoir , n'ose retourner chez lui que vainqueur , de peur d'y recevoir une seconde fois des coups de bâton de sa femme ; au lieu que , dans le second cas , quelque désavantage qu'il ait eu dans le combat , il est sûr d'être bien reçu à son retour dans sa maison , dès qu'il y est le plus fort.

Leur façon de déclarer la guerre est très-expressive , malgré sa simplicité naturelle. Comme c'est

eurs en-
n garçon
e qui est
ande ré-
t un se-
ere dent
roisième
a premiè-
orte de la
âge viril.
riers , &
ent beau-
t les seuls
ontre les
d'aller au
r courage
dans une
rive qu'ils
r défaite
en sorte
t du tout

abitent le pays
erre.

une affaire publique, on la traite, comme nous l'avons déjà observé, dans un Conseil général des Principaux de la Colonie, qu'on assemble à ce sujet : là, l'offensé explique d'abord le motif de leur assemblée, & se plaint amèrement de l'injure & du tort que lui a fait son ennemi. Levant ensuite au-dessus de sa tête une hache qu'il tient dans ses mains, il jure de venger l'affront qu'il a reçu. Alors tous les autres qui ne refusent jamais d'épouser la querelle, lèvent la hache comme lui, & dans cette posture ils chantent tous en chœur : aux armes, d'un ton sombre & hargneux, accompagné d'un bruit sourd que font des cailloux agités dans des calbasses, & qui les anime au combat, comme le son des tambours.

Lorsqu'un Père de famille meurt,

meurt, on enlève sur le champ son corps de la cabane, qu'on brûle entièrement avec tout ce qu'elle renferme. Après quoi on coupe, on balafre le corps en plusieurs endroits, & on en ôte les entrailles pour les faire sécher. Dès qu'ils imaginent qu'il est assez préparé pour être à l'abri de la corruption, ils l'enterrent, & ornent le tombeau de ce qu'ils ont de plus précieux en dedans & au dehors.

Toute leur science dans la Médecine consiste dans la connaissance de deux ou trois simples; en sorte que quand ils sont malades, la Médecine leur offre peu de secours: ils n'en attendent pas non plus beaucoup de secours. C'est pourquoi ils s'appliquent singulièrement à prévenir les maladies, & tâchent de con-

server leur santé en faisant beaucoup d'exercice , & par l'usage fréquent des bains & des sueurs.

Lorsque quelqu'un parmi eux a manqué de se noyer , qu'il a avalé beaucoup d'eau , ils lui donnent un lavement de fumée de tabac , & le pendent à un arbre par les pieds. L'estomac se décharge ainsi de tout le poids de l'eau qui l'étouffe.

Au reste ces Peuples sont fort paresseux , sans aucune sorte de prévoyance. Ils seroient fâchés de faire la moindre provision pour une mauvaise saison ou d'autres accidens. Ils pensent qu'il leur suffit d'ensemencer la quantité de terre qu'il faut pour leur fournir du bled jusqu'à la récolte suivante ; de sorte que si le bled vient à leur manquer , ils vivent misérablement , & souf-

frent une affreuse disette, au sein même de l'abondance, plutôt que de se donner la peine de chasser pour avoir de quoi se nourrir.

Cela n'exigeroit pas cependant beaucoup de fatigue ; car le pays produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie ; & chaque saison peut leur fournir de quoi subsister, quand ils seroient en aussi grand nombre que dans quelque partie de l'Europe que ce soit. Rien n'est plus aisé que de conserver des provisions pour aller jusqu'à la nouvelle saison, & de se précautionner contre les maladies ou d'autres malheurs qui peuvent arriver.

La chasse du Castor & de l'E-lan commence en Octobre & Novembre, & dure une bonne partie de l'hiver. En Décembre,

ou plutôt dans les deux dernières lunes de l'année, un poisson appelé *Ponamo*, que je crois une espèce de chien marin, vient frayer sur la glace, où l'on en peut prendre la quantité qu'on veut.

C'est aussi là le temps où les Tortues jettent leurs œufs. Les Ours, les Loutres, les Lièvres, & toute sorte d'oiseaux sauvages, Perdrix, Canards, Sarcelles, Outardes & autres espèces enrichissent encore cette saison ; & les rivières, ainsi que les lacs, sont couverts de Foulques, de Niais & de toute sorte d'autres oiseaux de rivière.

En Janvier le Loup Marin remonte les rivières ; la chair de cet animal est bonne à manger : elle n'est ni mauvaise au goût, ni mal saine. La saison la plus favorable de la chasse du Cari-

bou
nes
de
Mar
V
poiss
rasse
dans
incro
la pr
est l'
plus
bord
verts
faire
de ce
fisans
pend
tout
Le
l'Estu
lors
& de

bou & des Daims rouges & jaunes est depuis le commencement de Février jusqu'au milieu de Mars.

Vers la fin de ce mois , le poisson commence à frayer , & se rassemble en si grande quantité dans les rivières , que cela est incroyable , à moins de l'avoir vû ; la première espèce qui y arrive , est l'Eperlan , qui est trois fois plus gros qu'en Europe. Les bords des rivières sont aussi couverts d'Outardes , qui y vont faire leurs nids. Les œufs seuls de ces oiseaux sont presque suffisans pour nourrir les habitans pendant la saison , sans nuire du tout à la propagation de l'espèce.

Les chaleurs amènent bientôt l'Esturgeon & le Saumon ; & dès-lors tous les creux des rochers & des autres retraites sont rem-

plis de nids d'oiseaux de toute espèce.

Outre cette abondance de choses comestibles, qui en se succédant l'une à l'autre, font ensemble une agréable variété, la Morue est regardée comme le mets ordinaire du pays; & si ces Peuples vouloient se donner la peine de cultiver la terre, & de nourrir des bestiaux & de la volaille, la pêche & la chasse ne feroient plus pour eux qu'un exercice & qu'un amusement.

On y parvient en général à une extrême vieillesse; & l'on a remarqué qu'un Sagamo, appelé *Mambertou*, n'y étoit mort qu'à l'âge de plus de cent ans. J'avoue qu'il n'y a rien de singulier en cela; mais il arriva sur la fin de la vie de ce Sagamo, un événement plus digne de ré-

flexion , où se développèrent les sentimens des deux Jésuites , dont j'ai déjà parlé. C'est par l'un d'eux que l'Histoire a été racontée.

Ce Chef étoit nouveau profélite de la Religion Chrétienne , & l'utilité particulière dont l'exemple d'une personne aussi estimée & aussi accréditée parmi les Sauvages , pouvoit être à ces Missionnaires dans le grand Ouvrage de leur ministère , lui attira de leur part des caresses extraordinaires. Peu de temps après sa conversion , ayant eu le malheur d'être attaqué d'un flux de sang fort dangereux ; nos Pères manifestèrent dans cette occasion leurs pieux soins & leur tendresse pour lui , en le faisant transporter au Port-Royal , où il y avoit une Apoticairerie & des remèdes pour le guérir ; mais le mal déconcer-

tant tous leurs efforts, & ce Sauvage se sentant près de mourir, témoigna desirer beaucoup que son corps fût remporté dans sa Ville après sa mort, pour y être enseveli parmi ses ancêtres. Le Gouverneur ne balança point d'accorder à un homme mourant une demande si raisonnable & si naturelle ; mais nos Zélateurs volèrent à cette nouvelle chez le Gouverneur ; & s'élevant hautement contre l'impiété qu'il y auroit à déposer le corps sacré d'un Chrétien dans une terre profanée par les Payens, ils lui représentèrent tout le scandale que cette conduite causeroit en général à la Religion, & lui déclarèrent en particulier que les règles de la Sainte Eglise leur mère ne leur permettoient pas d'enterrer dans des lieux comme celui-là.

Le

Le Gouverneur réfuta sur le champ leur objection, en leur observant qu'ils n'avoient qu'à consacrer auparavant le lieu de la sépulture, selon le pouvoit qu'il savoit qu'ils en avoient. Cela n'est pas si aisé que vous l'imaginez, lui dirent-ils : pour préparer la terre à recevoir cette bénédiction, il en faudroit enlever tous les corps des Payens qui la souillent, à quoi nous vous assurons que Mambertou lui-même ne consentiroit jamais.

Après avoir ainsi fermé la bouche au Gouverneur, ils allèrent voir le malade, auteur infortuné de tout cet embarras. Ils le trouvèrent au lit de la mort dans un état de faiblesse & de langueur, qu'ils jugèrent propre à recevoir toutes les impressions qu'ils voudroient. En conséquence ils l'é-

tourdirent du bruit effroyable
 qu'ils firent retentir à ses oreilles,
 sur l'état dangereux de son ame,
 s'il ne renonçoit à une pensée
 aussi peu Chrétienne que celle
 d'être enterré dans le lieu de sa
 naissance. Ils lui assurèrent que
 s'il ne réprimoit pas cet injuste
 caprice, en consentant à être en-
 seveli dans le cimetière des Chré-
 tiens, il faudroit qu'ils le regar-
 dassent comme mourant hors du
 sein de l'Eglise, & qu'ils l'aban-
 donnassent à la damnation éter-
 nelle. Ils finirent par le consoler,
 en disant qu'ils imputoient ce
 dessein au désordre de son cer-
 veau, troublé par le délire, &
 qu'ils le regardoient comme l'es-
 fet de son mal. Le pauvre Saga-
 mo, étourdi par leur violence &
 par leur impétuosité, n'avoit au-
 cune envie de disputer dans ces

de
 un
 po
 l'au
 ran
 ven
 près
 corp
 pos.
 Man
 mer
 gnit
 moi
 quan
 sa v
 diab
 la m
 fatig
 de c
 mou
 les
 pom
 auro
 neu

derniers momens; & souhaitant uniquement qu'on le laissât seul, pour passer tranquillement dans l'autre monde, leur dit en expirant, qu'ils savoient ce qu'il convenoit mieux de faire, & qu'après sa mort ils feroient de son corps ce qu'ils jugeroient à propos. Ainsi mourut le Sagamo Mambertou, qui vraisemblablement étoit parvenu à cette dignité par son caractère d'Aut-moin, c'est-à-dire, en pratiquant presque tout le cours de sa vie tous les enchantemens diaboliques du sortilège & de la magie. N'importe, le zèle infatigable & la charité sans bornes de ces pasteurs spirituels le firent mourir en odeur de sainteté; & les funérailles se firent avec une pompe & une magnificence qui auroient fait honneur au Gouverneur.

Tandis que ces choses se passaient au Port-Royal, la France projetta de faire de nouveaux établissemens sur la rivière de Pentagoet, à 30 lieues au Sud-Ouest de celle de Sainte-Croix. En conséquence, elle y envoya une colonie avec plusieurs Missionnaires en 1613. Les Français n'y trouvant aucun obstacle, y débarquèrent, & construisirent un Fort en débarquant. Cependant cette tentative échoua, parce que la colonie fut entièrement détruite, avant qu'elle eût eu le temps de s'y établir solidement. Le Gouverneur de la Virginie, qui depuis bien des années avoit obtenu la concession de cette côte jusqu'au 45^e degré de latitude septentrionale, ayant été informé par quelqu'un de son Gouvernement, qui étoit en

usag
fle
près
rivie
sur
le c
côte
Che
trois
lui-c
& fi
guer
nair
Roy
abar
s'all
brûl

(17
dû P
avoit
Gouv
ginie
doute
cela f
eu a
posse

usage de pêcher dans une petite île appelée *les Monts Déserts*, près de l'embouchure de cette rivière, de l'invasion de ses droits sur une côte très-importante pour le commerce, dépêcha pour cette côte, avant la fin de l'année, le Chef-d'Escadre Argal (17) avec trois Vaisseaux de guerre ; & celui-ci brûla le Fort en arrivant, & fit la colonie prisonnière de guerre, ainsi que ses Missionnaires. De-là il passa jusqu'au Port-Royal que les Français avoient abandonné à son approche, pour s'aller cacher dans les bois. Il y brûla aussi le Fort, toutes les

(17) L'Auteur auroit dû prouver qu'Argal avoit commission du Gouverneur de la Virginie : ce qui est fort douteux. Mais quand cela seroit, il n'auroit eu aucun droit de déposséder les Français

qui n'étoient point en guerre avec les Anglais, & qui étoient établis au Port-Royal & aux environs, avant que les Anglais eussent aucun établissement dans l'Amérique Septentrionale.

Maisons, & tous les Ouvrages qui y avoient été faits. Ainsi périt dans l'espace de deux heures un établissement, qui dans le cours d'un petit nombre d'années avoit coûté aux Français plus de cent mille écus. Après son expédition, Argal retourna à la Virginie, & les Français au Port-Royal, où M. de Poutrincourt, qui continuoit d'y commercer, les retrouva l'année d'après.

Il se fit peu de changement dans le pays jusqu'en 1621, que le Roi Jacques I. le donna au Comte de Stirling (18) par des Lettres-Patentes, où ce Pays est appelé *la Nouvelle Ecosse*, nom qu'il a toujours conservé depuis. Ce Milord ne tarda pas à y envoyer un Commissaire pour reconnaître le Pays, & pour y

(18) Voyez la Note première.

marquer un emplacement convenable pour bâtir la maison du Gouverneur. Cet Officier visita deux petits Ports sur la côte méridionale, à peu de distance du Cap de Sable. Il n'y fit aucun séjour : il repassa bientôt en Angleterre par la route de Terre-Neuve ; & le Comte de Stirling ne songea plus à faire aucun usage de la concession de ce pays.

Les Français profitant de cette négligence, continuèrent à commercer comme auparavant, & se répandirent insensiblement dans plusieurs cantons du pays, où ils ne trouvèrent aucun obstacle jusqu'à l'année 1627. Alors la bonne intelligence qui subsistoit entre les deux Couronnes (19), se trou-

(19) Tout ce récit est peu exact. Cependant comme il ne paraît pas intéresser les droits de la France, j'ai crû pou-

voir le laisser subsister. Il auroit fallu de trop longues notes pour le ramener à l'exactitude.

vant interrompue par le siège de la Rochelle , un Français nommé *Kirk* , réfugié en Angleterre , pour s'insinuer dans les bonnes grâces de cette Cour , avertit le Ministre de la faiblesse de ses compatriotes de Quebec. On lui donna pour récompense le commandement d'une Escadre de cinq Vaisseaux de guerre , pour aller chasser les Français de tout le Canada ; & comme la Nouvelle-Ecosse se trouvoit comprise dans sa commission , il la prit , chemin faisant , & ruina tous les établissemens des Français , à l'exception d'un seul au Cap de Sable , où étoit établi un Français appelé *De la Tour* , qui y commandoit un bon Fort qu'il avoit bâti.

Le père de M. De la Tour qui avoit quitté sa patrie , sous prétexte de Religion , pendant le

I
siég
à L
hom
trou
des
Rein
emp
qu'e
treff
titre
Econ
de c
tre
Fort
ler.
& su
réuss
deux
force
pour
que
qua
qu'il

siège de la Rochelle , demeuroid
à Londres ; & comme c'étoit un
homme de beaucoup d'esprit , il
trouva le secret de plaire à une
des femmes d'honneur de la
Reine , qu'il épousa. Sa femme
employa aussi-tôt tout le crédit
qu'elle avoit auprès de sa maî-
tresse , pour obtenir à son mari le
titre de Baronet de la Nouvelle-
Ecosse : & son mari pour prix
de cette faveur s'engagea à met-
tre les Anglais en possession du
Fort dont nous venons de par-
ler. La chose paraissoit faisable ;
& sur l'assurance qu'il donna d'y
réussir , on équipa sur le champ
deux vaisseaux de guerre avec des
forces de terre proportionnées
pour cette expédition ; en sorte
que le nouveau Baronet s'embar-
qua avec sa nouvelle épouse ,
qu'il avoit déterminée à l'ac-

compagner dans ce voyage.

En arrivant devant le Cap de Sable, M. De la Tour alla tout de suite à terre, & ayant été conduit au Fort où étoit son fils, il ouvrit la conférence par une ample relation de son crédit extraordinaire à la Cour de Londres, & s'étendit ensuite sur les grands avantages qu'il avoit lieu d'en espérer; il ajoûta qu'il étoit entièrement au pouvoir de son fils de faire dans cette Cour une fortune égale à la sienne; & pour le convaincre de la vérité de ce qu'il lui disoit, il lui fit voir les marques du nouvel ordre des Baronets, dont il lui dit qu'il avoit dessein de le faire décorer. Il finit par avertir son fils qu'il étoit entièrement le maître de le confirmer dans le Gouvernement de son Fort, au cas qu'il

voulût se déclarer pour sa Majesté Britannique.

Le jeune Commandant écouta le discours de son père avec autant d'indignation que d'étonnement ; & il ne balança point un moment sur le parti qu'il devoit prendre dans cette occasion. Il répondit sur le champ à son père, qu'il se trompoit beaucoup , s'il croyoit à son fils assez de lâcheté pour livrer le Fort aux ennemis de sa Patrie ; qu'il étoit au contraire résolu à le défendre pour le Roi son maître jusqu'au dernier soupir de sa vie. Il lui dît qu'il sentoît parfaitement tout le prix de la dignité que le Roi d'Angleterre lui faisoit offrir , mais en même temps qu'il ne consentiroit jamais à l'acheter aux dépens de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain. Je suis très-sûr, ajoû-

ta-t-il en finissant, que le Roi que j'ai l'honneur de servir, est en état de me récompenser d'une manière à ne me laisser aucun lieu de regretter la perte où m'expose mon refus ; mais en tout événement, la satisfaction secrète d'avoir rempli mon devoir, en demeurant fidèle à mon Prince légitime, sera toujours une récompense pour moi.

Mécontent de cette réponse à laquelle il ne s'attendoit point, M. De la Tour revint à bord de ses Vaisseaux, d'où il écrivit à son fils dans les termes les plus tendres & les plus pressans sur la matière dont il venoit de lui parler ; mais la Lettre ne produisit aucun effet.⁹ Alors M. De la Tour fit entendre au Commandant qu'il étoit en son pouvoir d'obtenir par la force ce qu'il n'avoit pas pû

ga
pri
qu
dél
po
reje
qu
hon
niss
pèr
la t
con
de
ses
vit
mit
ter
&
qu
le
pla
pir

gagner par la douceur, & il le pria de faire attention qu'après que les troupes seroient une fois débarquées, il ne seroit plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les offres avantageuses qu'il lui avoit faites. Je vous exhorte, mon fils, lui dit-il en finissant, par toute l'autorité d'un père, à ne point me réduire à la triste nécessité de vous traiter comme ennemi.

Ses menaces n'ayant pas plus de succès que ses sollicitations ni ses promesses, M. De la Tour se vit obligé d'en venir aux extrémités. Il descendit ses troupes à terre, les rangea devant le Fort, & commença l'attaque. Mais quelle fut leur surprise, en voyant le Commandant défendre cette place avec tant de valeur & d'opiniâtreté ? sa résistance fut telle ;

que le Général qui s'étoit imaginé n'en point trouver du tout, & qui avoit crû qu'il n'avoit qu'à montrer son monde sur le rivage, voyant plusieurs de ses soldats tués sans avoir remporté aucun avantage, se rebuta de son entreprise au bout de deux jours, & proposa de lever le siège. Cette proposition ayant été acceptée dans un Conseil de guerre, M. De la Tour se trouva dans une terrible perplexité.

Il ne pouvoit pas reparaître à la Cour d'Angleterre, où il avoit répondu avec tant de confiance de la complaisance de son fils. D'un autre côté, il n'étoit pas plus vraisemblable qu'il repassât en France. Enfin le seul parti qu'il eut à prendre, & auquel il se détermina, fut d'avoir recours à son fils, & de se repo-

ser entièrement sur la bonté naturelle de son cœur.

Il lui restoit encore une autre difficulté, c'étoit de savoir comment il découvreroit à sa femme le dessein où il étoit ; mais la nécessité triompha de la honte. Il saisit en conséquence la première occasion où ils se trouvèrent seuls , pour l'informer de l'état fâcheux de ses affaires. Le motif le plus puissant , lui dit-il , qui m'aît déterminé à entreprendre ce voyage , étoit l'assurance flatteuse , où j'étois , qu'il me fourniroit l'occasion de vous faire en Amérique un établissement heureux ; mais puisque ma mauvaise fortune a fait échouer tous ces beaux projets , je ne vous propose point de rester ici , où ma tendresse ne peut pas vous faire un sort qui soit digne de

vous ; vous êtes libre, Madame ; de retourner dans votre Patrie pour y jouir de vos parens & de vos amis.

Mad^e. De la Tour lui répondit que le vœu qu'elle avoit fait sur l'Autel en l'épousant , avoit été sans aucune réserve de sa part , & que ce vœu seroit toute sa vie la règle de sa conduite. En quelque partie du Monde que vous jugiez à propos de me conduire , ou dans quelque situation que vous y puissiez être , ajouta cette généreuse femme , je me ferai toujours un devoir d'y partager avec vous toutes les révolutions de la fortune que vous pourrez éprouver , trop heureuse si je puis vous adoucir la rigueur de votre sort , en tâchant de soulager vos malheurs. M. De la Tour charmé que sa femme prit cette résolution ,

DE
résolut
preuve
sincère
à son
les circo
il se tro
il le sup
passer l
l'Acadi
Le j
avec son
prière d
tout ine
duite q
égard ,
poser à
où , sel
il ne ma
à son a
lui ; q
consent
donner
à cond
Tome

réolution , & attendri par les preuves qu'elle lui donnoit d'une sincère amitié, écrivit sur le champ à son fils. Après lui avoir exposé les circonstances malheureuses où il se trouvoit, contre son attente, il le supplioit de lui permettre de passer le reste de ses jours dans l'Acadie.

Le jeune De la Tour recevant avec son humanité ordinaire la prière de son père , lui fit dire que tout inexcusable qu'étoit la conduite qu'il avoit tenue à son égard , néanmoins l'idée de l'exposer à retourner en Angleterre , où , selon toutes les apparences , il ne manqueroit pas d'être pendu à son arrivée , étoit affreuse pour lui ; que cette raison le faisoit consentir de tout son cœur à lui donner un asyle auprès de lui , à condition cependant , ce que

le père promit d'observer inviolablement, que ni lui ni sa femme n'entreroient jamais dans l'intérieur des remparts de son Fort, sous quelque prétexte que ce pût être. Il s'engagea au reste à ne les laisser manquer de rien, & à leur procurer toutes les douceurs qu'il étoit en état de leur faire goûter.

La condition imposée par le fils étoit un peu dure ; mais le père qui n'étoit pas en droit de s'en plaindre, l'accepta de tout son cœur. Les deux époux débarquèrent avec deux femmes & deux laquais ; & après avoir retiré tous leurs effets de leurs deux vaisseaux, ils les firent repartir pour l'Angleterre. Le jeune De la Tour eut soin de leur faire bâtir aussi promptement qu'il lui fût possible, une maison convenable,

mais à quelque distance de son Fort. La situation en étoit agréable ; elle étoit environnée de bonnes terres, & ils y vécurent fort long-temps.

Peu de temps après cet événement, c'est-à-dire en 1629, après la prise de la Rochelle par les Français, le Roi Charles I. consentit à rendre aux Français tout le Canada, par un Traité (20) dans lequel ils eurent soin de faire entrer la Nouvelle-Ecosse, sous le nom d'*Acadie*. On prétend que c'est Milord Montaignu qui donna cet avis. La France fut si étonnée de la complaisance extraordinaire (21) de la Cour d'Angle-

(20) C'est le Traité de Saint-Germain-en-Laye conclu en 1632, par lequel l'Angleterre rendit à la France tout ce qui lui avoit été en-

la Nouvelle-France, en Canada & en Acadie. Il n'y est parlé en aucun endroit de la Nouvelle Ecosse.

(21) Bien loin que cette restitution fût l'e-

terre dans cette occasion , qu'elle ne savoit à quoi en attribuer la cause.

Il est vrai que les soins particuliers qu'exigeoit alors la Colonie de la Nouvelle-Angleterre, qui n'étoit encore que dans son enfance , pour parvenir à son degré de perfection , empêchoient les Anglais de fixer leur attention sur la Nouvelle-Ecosse ; mais , du propre aveu des Français , cette raison n'étoit pas assez forte pour nous faire renoncer formellement par un Traité aux droits que nous

fet de la complaisance de Charles I , comme l'Auteur le dit dans cet endroit , la France éprouva de la difficulté à se faire restituer ce qu'elle venoit de perdre. Les négociations entamées à ce sujet traînant en longueur , elle arma six vaisseaux pour reconquérir ce qui lui appartenoit. Ce fut la vue de ces préparatifs qui porta la Cour de Londres à rendre de bonne grace ce qu'il ne lui auroit pas été facile de conserver. Cet armement n'annonce pas qu'on ait été fort étonné en France de la complaisance de l'Angleterre.

D
avio
Je n
fond
ce n
mais
une
conj
Nouv
pas u
à la
Louis
Franc
de CH
puye
Qu
que l
posse
cédé
(12) I
pas à l'A
berrier de
parce qu
mer trop
(13) I
ment qu
son ni
de Saint-

avons sur cette partie du Monde. Je ne veux point entreprendre de sonder les secrets de la Cour sous ce règne ni sous aucun autre ; mais si l'on vouloit me permettre une seule fois de hazarder une conjecture (22), la cession de la Nouvelle-Ecosse ne seroit-elle pas une faveur qu'on voulut faire à la Reine ? Elle étoit sœur de Louis XIII qui régnoit alors en France ; & la faiblesse si connue de Charles I. pour sa femme, appuie fortement ma conjecture.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Français s'étant mis en possession du pays qu'on leur avoit cédé (23), ne tardèrent point à

Ce fut la
préparatifs.
Cour de
rendre de
ce qu'il ne
s'étoit facile
Cet arme-
ment pas
fort éton-
nant de la
de l'An

(22) L'on ne permet
pas à l'Auteur de ha-
zarder des conjectures,
parce qu'en effet, il y
a trop de hazard.

(23) Il n'est nulle-
ment question de ces-
sion ni dans le Traité
de Saint-Germain, ni

dans aucun autre passé
entre la France & l'An-
gleterre avant le Traité
d'Utrecht ; & c'est pour
donner le change que
les Auteurs Anglais as-
sument de se servir de ce
terme.

prendre les mesures les plus justes pour retirer tout l'avantage possible de leur nouvelle acquisition. Dans cette vûe, ils en donnèrent le gouvernement à un Officier nommé *Rasilli*, qui s'associa ensuite deux Collègues, pour partager avec eux le commandement. Il divisa tout le pays en trois parties, ayant chacune son Gouverneur particulier, qui en étoit propriétaire. Le premier de ces départemens comprenoit toute la côte méridionale du fleuve Saint Laurent, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'au Port-Royal. Le second, dont le Gouverneur résidoit à la Hève, étoit composé de cette partie de la presqu'île qui est entre le Port-Royal & le Cap Canceau : & le troisième s'étendoit depuis le Cap Canceau jusqu'au Cap Gaspé, à l'embou-

chure du fleuve Saint-Laurent.

Chacun de ces Gouverneurs pourvût à la sûreté de son domaine, en bâtissant des Forts dans des lieux avantageux. Dans le premier partage on en construisit un à Pentagoet, un autre à la rivière de Saint-Jean, & un troisième au Port-Royal. Dans le second où se trouvoit déjà le Fort la Tour, on n'en bâtit qu'un seul à la Hève; & dans le troisième on se contenta de faire un bon retranchement à Chedabouctou. On crût inutile de faire la moindre dépense sur le reste de la côte Orientale qui confine le Golfe de Saint-Laurent, parce qu'on l'imaginoit assez défendu par l'île du Cap-Breton, & par les établissemens des Français à l'embouchure de la rivière du Canada. Il n'y avoit d'ailleurs aucune ap-

parence que les Anglais fissent jamais de tentative sur cette côte.

Il est à remarquer que la fixation de ces limites de toute la Province s'étant faite dans un temps où les Français avoient pour la première fois un droit incontestable sur la Nouvelle-Ecosse, c'étoit-là aussi la première fois qu'ils en pouvoient marquer de justes. Voilà leurs anciennes limites ; voilà celles que les Anglais reconnaissent aujourd'hui (24).

La Nouvelle-Ecosse ou l'Acadie ayant été mise en si bon état ,

(24) Ces limites sont celles des possessions Françaises de ce côté dans l'Amérique Septentrionale ; mais elles ne sont pas celles de la Nouvelle-Ecosse ou Acadie. En cédant l'Acadie aux Anglais par le Traité d'Utrecht, on

n'a pas entendu leur céder les possessions contiguës qui nous appartiennent dans la Nouvelle-France ; mais seulement l'Acadie , suivant les anciennes limites , ainsi que le porte le Traité.

tout

fissent
côte.
la fixa-
oute la
ans un
avoient
n droit
ouvelle-
première
marquer
nciennes
que les
aujourd-
ou l'Aca-
bon état,

entendu leur
s possessions
qui nous ap-
ent dans la
France ; mais
t l'Acadie ,
les anciennes
ainsi que le
Traité.

tout

DE LA NOUV. ECOSSE. 265

tout fut long-temps tranquille ,
parce que chaque Gouverneur ne
s'appliquoit qu'à faire valoir de
son mieux son domaine particu-
lier , & qu'à s'enrichir par la pê-
che & par le commerce des four-
rures ; mais en 1647 les trois
Gouverneurs commencèrent à
se brouiller , & leurs discordes
civiles , non-seulement frayèrent
le chemin à leur propre ruine ;
mais manquèrent encore d'en-
traîner la perte de tout le pays
pour la France.

Charnisé , l'un de ces Gou-
verneurs , qui avoit succédé à
Rasilli , devenu plus riche & plus
puissant que les autres , ayant
d'ailleurs une espèce de surinten-
dance sur tout le pays par sa con-
stitution originaire , forma le pro-
jet de chasser les deux autres de

Tome II.

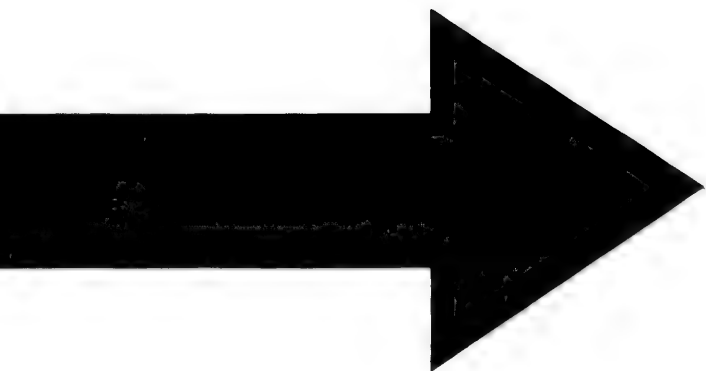
Z

leurs domaines , & d'usurper seul tout le commerce.

Pour y parvenir , sa première opération fut de transporter sa colonie de la Hève au Port-Royal , la capitale de la division Occidentale qui avoit été donnée au jeune De la Tour en récompense de ses services. Cela fait , il songea à s'emparer du Fort & des établissemens qui étoient sur la rivière de Saint-Jean , où M. De la Tour résidoit ; & ayant appris que le Commandant qui , suivant l'usage des Indiens , négligeoit de cultiver les terres , avoit amené avec lui au fourage presque toute sa garnison , il profita de cette occasion en faisant avancer ses troupes , pour surprendre le Fort , & se mettre en possession de la place.

Cette attaque imprévue jetta Made. De la Tour, à qui il n'étoit resté qu'un très-petit nombre de soldats, dans le plus grand embarras qu'il soit possible d'imaginer. Cependant revenue bientôt de sa première frayeur, elle résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En effet elle se comporta si bien, que les assiégeans furent battus pendant trois jours; le quatrième jour, un Suisse de la Colonie, qui avoit abandonné son poste, lui ayant rapporté que l'ennemi avoit planté les échelles pour escalader la muraille, elle courut à la place, monta sur les remparts, & se montra sur le parapet à la tête de toute sa petite garnison. Les assiégeans voyant un plus grand nombre de soldats qu'ils ne s'attendoient à y trouver; mais en-





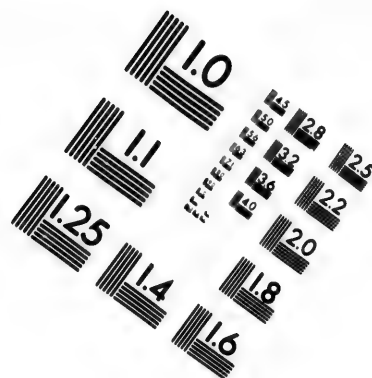
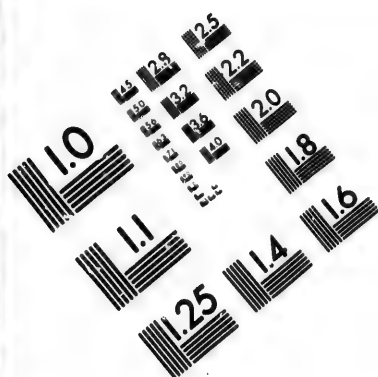
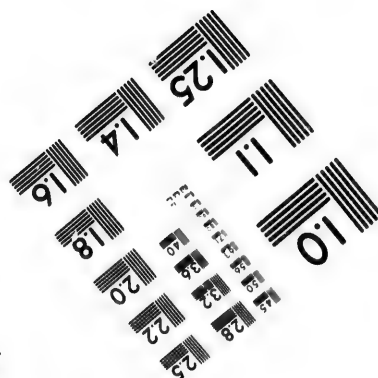
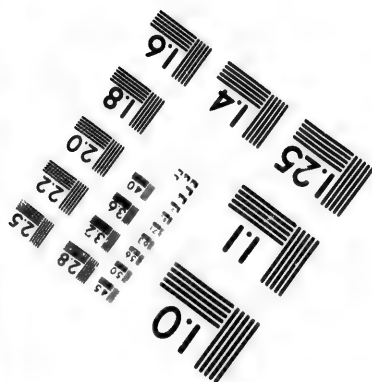
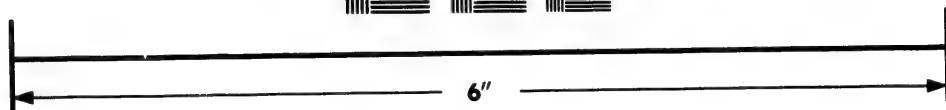
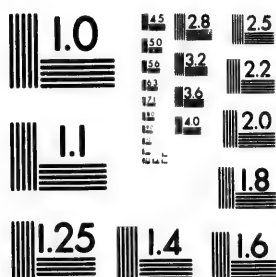


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



core plus étonnés de la résolution de cette femme , se persuadèrent que la place étoit plus forte qu'on ne leur avoit rapporté. Dans cette idée , ils se déterminèrent à lui accorder une honorable capitulation. En conséquence le Fort fut rendu.

Mais le Général considérant en entrant dans la place , à quelle poignée de monde il avoit accordé une capitulation si honorable , confondu du déshonneur dont elle souilleroit sa réputation , déclara qu'il avoit été surpris dans les conditions , & qu'il ne pouvoit point absolument les observer. En conséquence ayant fait toute la garnison prisonnière de guerre à discrétion , il fit pendre tous les soldats à l'exception d'un seul , qu'il conserva pour être le bourreau de tous ses

aut
de
Ma
exé
dur
I
que
éto
l'ép
leur
Bos
des
dant
la pé
occa
ser d
1654
Nou
les
beau
divis
dion
du P

autres camarades. Ce qu'il y avoit de plus cruel , c'est qu'il obligea Mad^e. De la Tour à assister à cette exécution tout le temps qu'elle dura , avec une corde au cou.

Dans ces désordres , pendant que les trois Etats de la Province étoient occupés à se disputer , l'épée à la main , la possession de leurs domaines particuliers , les Bostonnais , à qui on avoit fait des injustices & des insultes pendant plusieurs années au sujet de la pêche , se servirent de cette occasion favorable pour les chasser de tout le pays ; & l'année 1654 il partit une flotte de la Nouvelle-Angleterre , qui , dans les troubles présens , n'eut pas beaucoup de peine à réduire les divisions Occidentale & Méridionale : elle s'assûra de la Hève , du Port-Royal , de la rivière de

Saint-Jean , & de Pentagoet ; après quoi elle retourna dans la Nouvelle-Angleterre , sans étendre ses conquêtes jusqu'à Chedabouctou , persuadée que cette côte étoit trop éloignée pour pouvoir leur donner aucune inquiétude.

Les Bostonnais n'avoient pour objet dans cette expédition que leur propre intérêt : après avoir chassé de la partie du pays la plus voisine de la Nouvelle - Angleterre , ces perturbateurs du Commerce , & s'être assuré la tranquille jouissance de la pêche , ils laissèrent les Français en possession de l'autre partie , qui étoit d'une égale importance pour l'Angleterre.

Ce défaut de politique nous fit perdre peu de temps après tout le pays , par le Traité de Bréda

to
Fra
po
pay
pré
ent
acc
ref
Bo
val
Go
I
cet
lier
po
n'é
tio

(
Bred
en 1
le 3
son
qu'e
ficul
lier
Gou

conclu en 1664 (25) : car les Français se trouvant alors en possession de la moitié de ce pays , cette raison leur donna des prétentions sur l'autre moitié ; en sorte que tout le pays leur fut accordé sous le nom spécieux de restitution. L'Acte en fut signé à Boston en 1670. par M. le Chevalier Temple entre les mains du Gouverneur Français du Canada.

Nous observerons qu'en faisant cette restitution , M. le Chevalier Temple hésita quelque tems pour céder Pentagoet , dont il n'étoit pas , disoit-il , fait mention dans le Traité ; mais le Gou-

(25) Le Traité de Breda ne fut pas conclu en 1664 mais en 1667 , le 31 Juillet : il n'eut son exécution complète qu'en 1670. par les difficultés que le Chevalier Thomas Temple , Gouverneur de ce pays

pour le Roi d'Angleterre , y apporta. C'est de la reddition des places qui y sont situées , qu'on veut parler ici , quand on dit que l'acte du Traité fut signé à Boston en 1670.

verneur lui répondit qu'il auroit été ennuyeux & inutile de nommer chaque place en particulier dans le Traité, puisqu'on n'ignoroit pas que les limites de cette Province s'étendoient depuis Kinibeki jusqu'au fleuve Saint-Laurent. Suivant cette interprétation le Roi de France nomma cette année un Gouverneur pour cette partie de la Nouvelle-France, dont il fut réglé que le Gouvernement s'étendroît depuis Kinibeki jusqu'au fleuve Saint-Laurent, sur tout le pays compris entre ces limites, conformément, disent les Lettres-Patentes, à la possession qui avoit été prise de ce pays en 1630 (26) au nom de Louis XIII. Telle a toujours été

(26) Ce fut en 1633 | sion dont il s'agit ici.
& non en 1630 qu'a- | C'est une erreur de
voir été prise la posses- | l'Auteur.

DE
l'attent
server
Nouvel
occasio
intérêts
Ainsi
négoci
core un
de l'Ac
moyens
garantin
tion. L
le grand
tendant
Il avoi

(27) Il y
d'inexactit
mauvaise f
exposé. Ce
près beauc
bats & de
que le Che
ple rendit l
son Gouver
fallut de n
dres de Cha
le faire ob
que le Che

l'attention des Français pour conserver les anciennes limites de la Nouvelle-Ecosse, dans toutes les occasions où il s'agissoit de leurs intérêts.

Ainsi les Français par cette négociation étant rentrés encore une fois (27) en possession de l'Acadie, prirent enfin des moyens faciles & sûrs pour la garantir d'une nouvelle révolution. Le plan en fut formé par le grand Colbert, qui étoit Intendant de la Marine de France. Il avoit projeté d'ouvrir une

(27) Il y a beaucoup d'inexactitude & de mauvaise foi dans cet exposé. Ce ne fut qu'après beaucoup de débats & de discussions que le Chevalier Temple rendit les places de son Gouvernement. Il fallut de nouveaux ordres de Charles II pour le faire obéir. Tout ce que le Chevalier Tem-

ple refusoit de restituer, fut rendu, non pas comme partie d'Acadie, mais comme partie des possessions Françaises, comme lors du Traité de S. Germain, après lequel Louis XIII envoya en 1633 le Commandeur de Rasilli en Amérique, recevoir la restitution que ce Traité ordonnoit.

route de Quebec à Pentagoet & à la rivière de Saint-Jean, pour pouvoir entretenir par-là une continuelle correspondance entre les deux Provinces, parce qu'en cas de quelque trouble ou d'invasion de la part des Anglais, on pourroit recevoir du secours du Canada assez à temps pour prévenir quelque malheur qui eût pû être irréparable.

M. de Colbert avoit cette affaire fort à cœur. Pour la faire réussir, il envoya sur les lieux un Commissaire de la Marine, pour dresser un plan exact de chaque partie du pays; ce qui fut exécuté avec toute la diligence possible. Mais les peuples du Canada étant forcés dans ce temps-là à faire la guerre aux Iroquois, cette circonstance, jointe à la peste, qui en fit périr un grand nombre,

DE
empêc
l'Angl
ce pro
Cor
quois
avanta
vorabl
le Can
de parl
ce qui
Un
M. Dup
Coloni
lage ha
eut qu
pèce d
Nation
çais res
puis, p
fit arrê
cet en
triores
soit, af

empêcha , heureusement pour l'Angleterre , qu'on n'exécutât ce projet.

Comme cette guerre des Iroquois nous a été extrêmement avantageuse par la diversion si favorable pour nous qu'elle fit dans le Canada , je n'omettrai point de parler de son origine , ni de ce qui y donna occasion.

Un Officier Français , nommé M. Dupuis , ayant transporté une Colonie de Français dans un Village habité par ces Indiens , il y eut quelque temps après une espèce de combat entre ces deux Nations , dans lequel trois Français restèrent sur la place. M. Dupuis , pour venger cet outrage , fit arrêter tous les Iroquois de cet endroit ; mais leurs compatriotes , instruits de ce qui se passoit , assiégèrent le Village en si

grand nombre, qu'il n'étoit par possible que les Français pussent hasarder une bataille. Leur salut n'étoit plus que dans la fuite, & cette ressource sembloit encore leur être interdite : ils y parvinrent cependant par le stratagème singulier dont nous allons voir qu'ils se servirent.

Les Français dans leurs premiers établissemens dans ce pays, pour s'insinuer dans la confiance des Indiens, imaginèrent de faire adopter leurs enfans par quelques-uns des Chefs les plus considérables de ces Peuples. Ces adoptions, qui étoient très-fréquentes, avoient cet avantage particulier sur les adoptions des Romains, que les pères, en prenant le parti contraire dans toutes les guerres que les Indiens pouvoient avoir à soutenir, ne pou-

toient a
lèges d
enfans c
occasion
pour le
ne s'en
plus fav
nous pa

Un d
compatr
perte, al
tif. Mon
grande e
d'assister
il est o
ce qui a
réserver
plie d'en
Village
je suis p
infaillib
de tout
ne soup

toient aucune atteinte aux privilèges des enfans adoptifs. Ces enfans étoient souvent dans ces occasions d'une grande ressource pour leurs pères ; & peut-être ne s'en présenta-t-il jamais de plus favorable que celle dont nous parlons.

Un de ces enfans voyant ses compatriotes à la veille de leur perte, alla trouver son père adoptif. Mon père, lui dît-il, j'ai une grande envie qui me tourmente, d'assister à une de ces fêtes où il est ordonné de manger tout ce qui a été préparé, sans en rien réserver absolument. Je vous supplie d'en donner une à tout le Village, & je vous annonce que je suis persuadé que je mourrois infailliblement, s'il restoit rien de tout le repas. Le Sauvage qui ne soupçonnoit aucun artifice

dans la prière de son fils : Je suis pénétré, lui répondit-il, du trouble de ton ame, & je ne puis soutenir la pensée de te voir mourir, tant qu'il sera dans mon pouvoir de te conserver la vie. Je t'assûre, mon fils, que je donnerai ordre qu'on prépare ce festin pour le jour que tu voudras. Je me charge du choix des convives, & je te répons de leur appétit. Le jeune homme, sur la promesse de son père, fixa pour cette fête le 19 de Mars, jour que les Français avoient choisi pour prendre la fuite.

La fête commença sur le soir; & afin de donner aux Français le moyen de gagner les chaloupes qu'ils avoient fait construire secrètement pour ce dessein près de la rivière, & d'y transporter leurs effets, les tambours & les

DE
tromp
faire
la tabl
França
jeune l
dont i
lui, vi
pouvoi
des co
avoient
qu'il so
sât de
donnez
qu'ils s
aillent
les plor
meil,
Les
le char
obligea
joua un
d'art,
Sauvage

trompettes ne cessèrent point de faire un bruit terrible autour de la table du festin. Dès que les Français furent prêts à partir, le jeune homme ayant reçu le signal dont ils étoient convenus avec lui, vint dire à son père qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pitié des convives, dont la plupart avoient déjà demandé grace, & qu'il souhaitoit qu'on les dispensât de manger davantage. Or donnez, je vous prie, mon père; qu'ils sortent de table, & qu'ils aillent se reposer; je m'engage à les plonger dans un agréable sommeil.

Les convives acceptèrent sur le champ avec plaisir ces offres obligeantes. Il prit sa guittare, & joua un air soporifique avec tant d'art, qu'il n'y eut pas un seul Sauvage qui n'en fût profondé-

ment endormi. Dès que le rusé Musicien les vit dans l'état qu'il souhaitoit, *somno, vinoque sepulti*, il se sauva & joignit la petite flotte de chaloupes de ses compatriotes, qui ne tardèrent pas à fuir vers leurs amis de Montréal (28).

Les Français n'étant point en état, pour les raisons que nous avons déjà dites, de gouverner l'Acadie, elle tomba en 1674 entre les mains d'un simple Aventurier, qui ayant été conduit à Pentagoet par un Pilote de la Nouvelle-Angleterre, attaqua la place avec une poignée de monde; mais elle était si faible, que le Gouverneur ayant eu le malheur de recevoir un coup de feu par le milieu du corps, toute la

(28) Montréal est tout près de Quebec, la Capitale du Canada.

DE
garnison
après
L'Ave
un dé
Saint-J
mandar
il ne
pour fa
ainsi la
ces deu
défense
à la me
Mais
n'ayant
prise, le
de temp
ports. Ils
Gouvern
l'étendue
par le Tr
sa réside
devint
toute la
Tome I

garnison se rendit à discrétion après une heure de résistance. L'Aventurier envoya sans tarder un détachement à la rivière de Saint-Jean, pour chasser le Commandant du Fort de Jemset, où il ne trouva aucune difficulté pour faire exécuter ses ordres; ainsi la Nouvelle-Ecosse, dont ces deux Forts étoient toute la défense, se trouva abandonnée à la merci des Anglais.

Mais la Cour d'Angleterre n'ayant pas favorisé cette entreprise, les Français rentrèrent peu de temps après dans ces deux ports. Ils nommèrent un nouveau Gouverneur pour l'Acadie, dans l'étendue qu'ils avoient réclamée par le Traité de Bréda, & fixèrent sa résidence au Port-Royal, qui devint alors la Métropole de toute la Province.

Après la reddition de Pentagoet, afin de mettre leurs nouveaux établissemens sur cette côte à l'abri des irruptions des Sauvages, les Bostonnais crurent devoir construire un bon Fort à Pemequit, petit Promontoire entre Kinibeki & Pentagoet. Cela fut exécuté sans aucun trouble de la part des Sauvages du voisinage; car ceux-ci ayant alors la guerre avec les Iroquois, se virent contraints d'entrer en accommodement avec les Anglais, qui saisirent cette occasion pour prévenir les mauvais desseins des Français, en s'emparant de Pentagoet, de la rivière de Saint-Jean & du Port-Royal en 1680. C'étoit la cinquième fois que les Anglais se trouvoient maîtres de la Nouvelle-Ecosse.

En 1686, le Roi Jacques II

sign
XIV
tent
Fran
posse
les
com
Trai
Nou
ce F
dire,
la No
té-là
Saint
arriva
terre
sionn
rent
enco
çais,
de fo
Ma
faut e

signa une neutralité avec Louis XIV. pour toute l'Amérique Septentrionale. En conséquence les Français rentrèrent encore en possession des deux Forts ; mais les Anglais n'ayant pas entendu comprendre Pentagoet dans ce Traité , le Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre leur enleva ce Fort l'année d'après, c'est-à-dire, en 1687 ; & les limites de la Nouvelle-Angleterre de ce côté-là furent fixées à la rivière de Sainte-Croix. La révolution qui arriva l'année d'après en Angleterre , & la guerre qu'elle occasionna avec la France , empêchèrent que cette place ne passât encore dans les mains des Français , trop faibles pour l'emporter de force.

Mais au défaut de la force , il faut employer la ruse. Il y avoit

A a ij

alors dans un Village près de Pentagoet une Chapelle, où résidoit un Ecclésiastique fort zélé pour son ministère, grand faiseur de conversions; c'étoit en un mot un homme rusé, d'une habileté singulière à manier l'esprit des Sauvages. Ce digne Père de la Société de Jesus, prévoyant le danger éminent dont sa profession étoit menacée par l'approche des Anglais, principalement par leur Fort de Pemequit, imagina, quoiqu'il fût très-bien que ces Sauvages étoient alors en paix avec l'Angleterre, d'assembler tous ceux de sa mission dans cette Chapelle, & là, d'un air affligé, & dans les termes les plus touchans, il leur représenta l'ambition inquiète de leurs voisins usurpateurs, qui ne cessent point d'empiéter sur leurs fron-

DE

tières,
sions. Il
s'oppos
rétiques
les liens
liberté,
pendant
dans la p
vous app
contesta
cien héri
de maître
sant que
occupés
nécessair
droits, &
femmes
ses Con
Rosaire
pelle, &
sans relâ
cès d'une
Ce f

tières , & d'envahir leurs possessions. Il est temps , leur dît-il , de s'opposer aux progrès de ces Hérétiques. Je vous exhorte par tous les liens de la Religion & de la liberté , à maintenir votre indépendance , & à vous conserver dans la possession de ce pays , qui vous appartient par un droit incontestable , comme votre ancien héritage. Il finit par un coup de maître en son art , en leur disant que pendant qu'ils seroient occupés à l'ouvrage glorieux & nécessaire de venger leurs justes droits , & de sauver la vie à leurs femmes & à leurs enfans , lui & ses Confrères établiroient un Rosaire perpétuel dans la Chapelle , & prieroient nuit & jour sans relâche pour l'heureux succès d'une cause si juste.

Ce stratagème ne manqua

point de produire sur les Sauvages l'effet que l'Orateur en attendoit. On en choisit cent parmi eux, qui s'assemblèrent dans la Chapelle, où ils firent vœu sur l'Autel de marcher à Pemequit, & de ne point revenir qu'ils n'eussent chassé les Anglais de ce Fort : cette résolution s'exécuta. Transportés, comme nous venons de le dire, d'une espèce de brutalité, mêlée de désespoir, ils forcèrent le Gouverneur à capituler, quoique le Fort fût monté de dix-huit pièces de canon, & eût une forte garnison.

Cette expédition fut bientôt suivie d'une autre ; car les Sauvages de la rivière de Saint-Jean & de Pentagoet s'assemblant en grand nombre, marchèrent à Kinibeki, où les Anglais n'avoient pas moins de quatorze petits

D
Forts
viron
parèr
surpri
& ren
Ainsi
Père
se ren
te, d
toient
quante
pre de
voir
raison
temps
cadie
un ser
voient
fance
Pentag

(19) V
envoyée
du secou
France :

Forts en assez bon état , aux environs de cette rivière. Ils s'emparèrent de tous ces Forts par surprise , tuèrent 200 hommes , & remportèrent un riche butin. Ainsi , par le seul artifice d'un Père de la Mission , les Français se rendirent maîtres de cette côte , dans un temps où ils n'étoient pas en état de lever cinquante hommes pour leur propre défense (29). Il est aisé de voir que ce fut-là la véritable raison qui commença vers ce temps à leur faire prendre l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse dans un sens moins vague qu'ils n'avoient fait jusques-là. L'impuissance de conserver la côte depuis Pentagoet jusqu'à Kinibeki , les

(29) Vers ce temps ils envoyèrent demander du secours au Roi de France ; mais on leur

répondit que Sa Majesté étoit hors d'état de leur en envoyer.

obligea à l'appeller le pays des Abenaquis. C'est ainsi qu'une politique nécessaire leur fit sacrifier cette partie, en offrant la paix aux Sauvages, afin de s'en faire une barrière pour conserver le reste.

La conduite perfide des Français irrita si fort la colonie de Boston, qu'à la faveur de la guerre du Roi Guillaume qui s'allumoit dans ce temps-là, le Gouverneur Phipps résolut de conquérir absolument tout le pays, afin de mettre les Français dans l'impuissance d'y exciter à l'avenir aucun trouble.

En conséquence on équipa avec toute la diligence possible trois petits vaisseaux de guerre, deux vaisseaux à bombe & d'autres de transport, avec huit cents hommes d'équipage. Le Gouverneur

Gouverneur
fenta av
Port-Ro
aucune
qui suiv
neur &
liberté
armes &
donner
provisio
à Quebe
de la V
dans la p
biens &
ne feroit
femmes
leur per
de leur
serveroit
glise.

Mais M
entrant d
çais avoi

Gouverneur de Boston se présenta avec cette flotte devant le Port-Royal , qui se rendit sans aucune résistance aux conditions qui suivent. 1°. Que le Gouverneur & la garnison auroient la liberté de sortir de la Place avec armes & bagages, & qu'on leur donneroit un Vaisseau muni de provisions, pour les transporter à Quebec. 2°. Que les habitans de la Ville seroient maintenus dans la paisible possession de leurs biens & de leurs effets, & qu'on ne feroit aucune violence à leurs femmes ni à leurs filles. 3°. Qu'on leur permettroit le libre exercice de leur Religion, & qu'on conserveroit inviolablement leur Eglise.

Mais M. Phipps s'aperçut en entrant dans le Fort que les Français avoient violé manifestement

les articles de la capitulation, en détournant plusieurs effets, & en faisant beaucoup de dégât. Furieux de ce procédé contraire aux loix de la guerre, il fit arrêter sur le champ le Gouverneur Français avec quatre-vingt-huit soldats de la garnison & deux Missionnaires, qu'il fit tous prisonniers de guerre. Mais avant de sortir de la place, il assembla les habitans, & les obligea de prêter serment qu'ils reconnoissent le Roi Guillaume & la Reine Marie pour légitimes possesseurs de la Couronne d'Angleterre. Ensuite il fit son premier Sergent Gouverneur de la Place, en lui composant un Conseil de six des principaux habitans de la Ville.

De-là il passa à la Hève, dont il s'empara; & après y avoir sé-

DE
 journée
 de Ch
 ayant f
 cette P
 mêmes
 Port-R
 mandan
 une aut
 ment d
 Après y
 gré, il f
 Gaspé,
 petite Il
 près de
 côte, &
 que les
 ginant
 pacifié
 partis p
 fus qu'i
 retourne
 exécuté
 La t

journé peu de jours, il s'approcha
 de Chedabouctou. La garnison
 ayant fait une forte défense dans
 cette Place , il lui accorda les
 mêmes conditions qu'à celle du
 Port-Royal, & transféra le Com-
 mandant à Plaisance, qui étoit
 une autre partie de son départe-
 ment dans l'île de Terre-Neuve.
 Après y avoir tout réglé à son
 gré, il fit voile pour la côte de
 Gaspé, où abordant dans une
 petite île appelée l'*Œil de l'éguille*,
 près de ce Cap, il ravagea cette
 côte, & ruina le seul établissement
 que les Français y eussent. S'ima-
 ginant dès-lors avoir soumis &
 pacifié toute la Province, il
 partit pour Quebec; mais le re-
 fus qu'il y essuya, l'obligea de
 retourner à Boston, sans avoir
 exécuté tout son projet.

La tentative infructueuse du

Gouverneur sur la rivière du Canada , réveillant le courage des nouveaux Ecoffais , ils recouvrèrent bientôt tout ce qu'on leur avoit enlevé.

Tandis que la flotte de la Nouvelle-Angleterre étoit à la Hève, il arriva de France au Port-Royal un Français nommé Villebon , qui avoit une Compagnie dans la Nouvelle-Ecoffe ; mais trouvant cette Place au pouvoir de l'ennemi qui étoit si près de lui , il redescendit vers la baye de Jemset , sur la rivière de Saint-Jean, amenant avec lui ce qui avoit resté de la garnison du Port-Royal. Le Capitaine arriva à Jemset sans accident ; mais ayant laissé son Vaisseau à l'embouchure de la rivière , il fut pris par les Anglais qui l'emmenèrent avec sa cargaison,

Dr
Bi
retou
à la C
lité d
Angl
nir av
aucun
pouv
de le
pays.
reque
quenc
remit
Gouv
dans
Sa Ma
tache
servic
que d
les A
tenir
die p
Indie

Bientôt après M. de Villebon retourna en France ; il représenta à la Cour l'importance & la facilité de reprendre l'Acadie sur les Anglais , & entreprit d'y parvenir avec les Sauvages seuls , sans aucun autre secours du Royaume , pourvû qu'il plût à Sa Majesté de le nommer Commandant du pays. Sa demande ayant été bien reçue , on lui expédia en conséquence sa commission. On lui remit encore une lettre pour le Gouverneur Général de Quebec, dans laquelle il étoit porté que Sa Majesté étant informée de l'attachement des Abenakis à son service , de leur courage ainsi que de leurs entreprises contre les Anglais ; & desirant se maintenir dans la possession de l'Acadie par le secours de ces braves Indiens , Elle lui ordonnoit par

cette lettre de leur fournir les armes , munitions & autres provisions de guerre que demanderoit le sieur de Villebon , & de les leur envoyer dans les lieux de leur habitation ; l'intention de Sa Majesté n'étant point qu'ils eussent l'embarras de les faire venir eux-mêmes de Quebec.

Avec ces pouvoirs , M. de Villebon repassa dans le Canada ; & muni de toute sorte de provisions , selon les ordres de Sa Majesté , il mit à la voile pour aller au Port-Royal. Il rencontra dans son passage un vaisseau de la Nouvelle-Angleterre : il le prit ; & le hazard voulut que ce fût le vaisseau qui transportoit un Gouverneur Anglais pour la Nouvelle-Ecosse , dont le nom étoit Tyne. Monsieur de Villebon l'envoya à Quebec.

Arriv

dans la
d'un e
dard A
fans un
der. Il
le lende
les hab
l'étend
fession
Royal ,
nom c
Mais n
çais p
retira
la rivi
tendan
metto
pour
Port-R
Sur
la gén
Roi d

Arrivé au Port-Royal, il entra dans la Place sans voir le front d'un ennemi, & trouva l'étendard Anglais planté sur le Fort sans un seul Anglais pour le garder. Il l'arracha tout de suite; & le lendemain ayant assemblé tous les habitans de la Place, il planta l'étendard Français, & prit possession régulièrement du Port-Royal, & de toute l'Acadie, au nom de Sa Majesté, en 1691. Mais n'ayant point assez de Français pour garder ce Port, il se retira de nouveau à Nexoat, sur la rivière de Saint-Jean, en attendant le secours qu'on lui promettoit de lui envoyer de France, pour mettre encore une fois le Port-Royal en état de défense.

Sur ces entrefaites, animés par la généreuse condescendance du Roi de France leur allié, les Abe-

naquis commirent des brigandages affreux dans la Nouvelle-Angleterre , & ravagèrent tout le pays dans l'étendue de plus de cinquante lieues. M. Phipps qui savoit très-bien l'auteur de tous ces malheurs , mais qui se sentoit alors trop faible pour une défense vigoureuse , dépêcha secrètement un seul vaisseau pour surprendre M. de Villebon , & l'enlever du Fort ; mais le vaisseau ayant été apperçu à quelque distance , M. de Villebon envoya dans le petit Fort , à l'embouchure de la rivière , un détachement de Français & de Sauvages. Le Capitaine voyant ce détachement qui l'attendoit-là de pied-ferme , prit le parti de s'en retourner , sans hazarder la honte d'une défaite ; en sorte que l'entreprise échoua.

D
M
de la
la co
pris d
sa Na
sur ce
glete
Ville
ce Fo
partis
l'anne
un au
ment
afin d
sans a
d'atta
mais
Place
seau d
à l'an
A son
voile
Ce

M. Phipps se consola un peu de la perte du Port-Royal par la conquête de Pemequit, qui fut pris cette année par un parti de sa Nation, établi nouvellement sur cette côte de la Nouvelle Angleterre. Bientôt après M. de Villebon fut aussi repoussé devant ce Fort; car deux vaisseaux étant partis de France pour Quebec l'année d'après, en 1692, avec un autre projet que leur retardement les empêcha d'exécuter, afin de ne pas repasser en France sans avoir rien fait, convinrent d'attaquer Pemequit par mer; mais à une petite distance de la Place, ils découvrirent un vaisseau de guerre Anglais qui étoit à l'ancre sous le canon du Fort. A son aspect, ils jugèrent de faire voile d'un autre côté.

Ce pays resta quelque temps

dans cette situation. Les Anglais qui sembloient avoir peu de chose à craindre , ne desiroient que de se maintenir dans la paisible possession de leurs habitations , pour continuer leur commerce. Dans cette intention de paix , M. Phipps avoit engagé les Sauvages, soit par des présens ou par des promesses , à entrer dans des préliminaires d'accommodement avec les Anglais. L'affaire fut menée si près d'un heureux succès , qu'en 1694 deux des principaux parmi les Indiens résolurent d'envoyer le Gouverneur ou son Député , afin de régler le Traité définitif. Sur cette convention, M. Phipps ayant d'abord pris des ôtages, vint en personne pour accélérer la conclusion d'une affaire d'une si grande importance.

D
II
renve
étoit
son es
& la
Thury
goet,
pays.
secrét
deux
parlé,
qu'il a
Anglais
mier su
blemen
quoiqu
la paix
cens ci
vions
vière d
joint
liaires d
sinage,

Il ne falloit rien moins pour renverser un dessein dont le but étoit si juste, si près d'ailleurs de son exécution, que le zèle ardent & la fougueuse industrie de M. Thury, Missionnaire de Pentagoet, déjà si distingué dans le pays. Cet homme de Dieu eut le secret de faire rompre à l'un des deux Chefs dont nous avons parlé, les engagements solennels qu'il avoit contractés avec les Anglais. Non-content de ce premier succès, il disposa si favorablement l'esprit du Sagamo, que quoiqu'il se fût déjà déclaré pour la paix, il forma un parti de deux cens cinquante Sauvages aux environs de Pentagoet & de la rivière de Saint-Jean, qui s'étant joints à quelques troupes auxiliaires d'une autre Mission du voisinage, marcha fièrement jusqu'à

la rivière de Pescadoue , à environ douze lieues de Boston , ayant à leur tête un Officier Français nommé Villieu. Ces Indiens égorgèrent deux cens cinquante habitans de la Nouvelle-Angleterre , & brûlèrent cinquante ou soixante habitations.

Après cette expédition , un de leurs détachemens pénétra plus avant dans le pays , & arriva en trois jours devant un Fort situé dans les terres démembrées de Boston , où il commit , après avoir emporté la Place , toute sorte de cruautés & de ravages , en remontant jusqu'aux portes de cette Capitale.

Ces outrages commis dans un temps où tout sembloit être tranquille , remplirent les Bostonnais de fureur. Ne soupçonnant pas le serpent caché sous l'herbe,

DI
ils en
sur le
s'éleva
violence
Phipps
tourne
mequin
pulace
tions d
il fit c
étoient
Traité
deux I
plus de
Fort ; l
refus, i
me con
tilités d
des gen
avoient
faire au
Il ajout
mequit

ils en rejettèrent toute la faute sur le Gouverneur, contre qui il s'éleva à ce sujet des murmures violens. Dans cette situation, M. Phipps prit la résolution de retourner une seconde fois à Pemequit, tant pour appaiser la populace, que pour tirer satisfactions de ces insultes. En arrivant il fit dire aux deux Chefs qui étoient entrés dans le premier Traité, qu'ils eussent à lui livrer deux Indiens qui avoient eu le plus de part à l'attaque du premier Fort; leur déclarant qu'en cas de refus, il les regarderoit tous comme complices des dernières hostilités commises contre le droit des gens, dans un temps où ils avoient donné leur parole de ne faire aucune tentative semblable. Il ajoûtoit qu'il étoit en état à Pemequit de venger cette perfidie,

Ces menaces ne jettèrent point les Indiens dans un petit embarras. Leurs parens qu'ils avoient donnés pour ôtages au Général , étoient prisonniers à Boston : Le secours qu'ils attendoient depuis long-temps de la France , n'étoit pas encore arrivé ; & la flotte Française qui étoit venue en dernier lieu sur les côtes de l'Acadie, les avoit abandonnés : ce qui montrait évidemment la supériorité des Anglais. Toutes ces circonstances firent faire aux Sauvages de sérieuses reflexions ; elles ébranlèrent leur résolution au point qu'ils commencèrent à balancer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais enfin l'opinion du plus grand nombre fut qu'il falloit envoyer faire leurs excuses au Gouverneur de la Nouvelle-Angleterre sur ce qui s'étoit passé,

l'af
auc
cor
pert
quan
qui a
pays
tour
mon
re cr
naçoi
Av
qu'on
sionna
relève
craint
se les
plus p
vant l
ble où
en re
nation

l'assurant qu'à l'avenir il n'auroit aucun lieu de se plaindre d'eux

Ainsi les Français étoient encore une fois sur le point de leur perte , en perdant leur barrière , quand le redoutable Père Thury , qui avoit déjà sauvé deux fois son pays de la gueule du Lion , détournâ une troisième fois , en se montrant dans cette conjoncture critique , la ruine qui les menaçoit.

Averti des mauvais desseins qu'on formoit contr'eux , ce Missionnaire court chez tous les chefs , relève le courage de ceux que la crainte avoit intimidés , & échauffe les esprits des plus sages & des plus prudents , en leur mettant devant les yeux l'abyme épouvantable où ils alloient se précipiter , en recevant dans leurs bras une nation dont ils avoient si souvent

éprouvé la perfidie. Vous avez déjà fait trop de mal aux Anglais, leur dit-il, pour pouvoir espérer qu'ils vous pardonnent jamais. Vous êtes enfin si redoutables pour eux, qu'ils se font un point de politique de vous détruire absolument, dès que vous ne serez plus sous la protection des Français. Je vous conseille, ajouta-t-il, dans le cas pressant où vous vous trouvez, de faire bonne contenance : amusez l'ennemi commun par de belles promesses jusqu'au temps de la moisson, après lequel vous n'aurez qu'à vous retirer dans vos bois, où il est impossible aux Anglais de vous suivre.

Cet avis fut goûté des Sauvages. Ils agirent en conséquence ; & M. Villieu, dont nous avons déjà parlé, partit pour Quebec avec plusieurs de leurs chefs, où ils renouvellèrent

DE
nou
néral
viola
les tē
égorg
Qu
dire, e
vinren
tion d
peau b
leur ren
prisonn
ayant d
teurs de
nons de
tirèrent
armes, d
aux An
pourroi
L'an
Indiens
de plusi
manden
Ton

nouvellèrent au Gouverneur général les protestations d'une inviolable fidélité, en lui présentant les têtes des Anglais qu'ils avoient égorgés à Pescadoue.

Quelque temps après, c'est-à-dire, en 1695, sept de ces chefs vinrent à Pemequit, à l'instigation des Français, avec un drapeau blanc, pour demander qu'on leur rendît leurs ôtages avec leurs prisonniers; mais la garnison leur ayant demandé en échange les auteurs des ravages dont nous venons de parler, les Sauvages se retirèrent, en criant hautement aux armes, & protestant qu'ils feroient aux Anglais tout le mal qu'ils pourroient.

L'année d'après, en 1696, ces Indiens s'étant joints, au nombre de plusieurs cents, sous le commandement des Français, à deux

vaisseaux de guerre qui étoient venus de France , avec ordre d'attaquer Pemequit , ils eurent la principale part à la reddition de ce Fort ; car le Gouverneur Chubb connaissant l'impitoyable férocité de ces Sauvages , d'ailleurs inférieur en nombre , se détermina à capituler , aux conditions que lui & sa garnison seroient transportés à Boston , pour y être échangés contre les Français & les Sauvages qui y étoient prisonniers ; & qu'en attendant , on leur donneroit une garde suffisante pour les garantir de la fureur des Sauvages.

Ces deux vaisseaux de guerre Français qui avoient pris dans leur passage le Newport , vaisseau Anglais de vingt-quatre pièces de canon , furent chassés à leur tour de Pemequit par une flotte Anglaise de sept voiles , qu'ils évitèrent en

DI
ferran
tinuè
Nouv
l'ancr
Chig
en ce
tans à
naiss
Reine
verain
Leur f
re de S
repou
ils rep
La p
conclu
Comm
ce Tra
entre
Nouve
rent al
Georg
Pentag

ferrant la côte. Les Anglais continuèrent leur navigation vers la Nouvelle - Ecosse , & ayant jetté l'ancre devant le Beau-Bassin ou Chignitou , ils réduisirent la ville en cendres , & forcèrent les habitants à prêter serment qu'ils reconnoissoient le Roi Guillaume & la Reine Marie pour légitimes Souverains de la Grande - Bretagne. Leur flotte passa ensuite à la rivière de Saint-Jean ; mais ayant été repoussés devant le fort Nexoat , ils reprirent la route de Boston.

La paix de Riswick ayant été conclue en 1697 , on nomma des Commissaires , conformément à ce Traité , pour régler les limites entre la Nouvelle - Ecosse & la Nouvelle-Angleterre , qu'ils fixèrent alors à la rivière de Saint-George qui est entre Pemequit & Pentagoet. Cet arrangement s'a-

cheva par des Députés qu'on envoya exprès en 1700 dans l'Amérique-Septentrionale (30).

Les Français se trouvant une troisième fois par artifice (31) en possession de la Nouvelle-Ecosse, firent partir un Commissaire pour constater l'état du pays ; & sur le rapport qu'il fit à la Cour que le Fort Nexoat, sur la rivière de Saint-Jean, loin de suffire à la sûreté de toute la province, étoit hors d'état de défendre seulement le peu

(30) On ignore si ces faits sont vrais. Il est bien porté par le huitième article du Traité de Riswick, qu'il sera nommé de part & d'autre des Commissaires qui auront pouvoir de traiter pour le règlement des limites & confins des pays cédés & restitués de part & d'autre ; mais on ne voit nulle part qu'ils aient rien réglé sur cet objet, ni que leur règlement, s'ils en ont fait quel-

qu'un, ait été approuvé par les deux Couronnes de France & d'Angleterre. Au surplus, en adoptant les faits, ce règlement n'auroit donné aux Anglais que le terrain qui est entre Sagadahock & la rivière de Saint-George.

(31) Je demanderois volontiers à l'Auteur en quoi consiste l'artifice qu'il reproche ici aux Français.

DI
d'hab
avoie
vière
son e
Royal
En
d'affûr
lution
forme
ment
plant d
vêque
en Fra
sémina
le Can
tiques
exiger
Anné
gociat
cha l'e
En
sentère
Royal

d'habitations que les Français avoient sur les bords de cette rivière, on y décida que la garnison en seroit transportée au Port Royal.

En 1701 on parla avec tant d'assurance à Versailles de la résolution que le Roi avoit prise de former dans l'Acadie un établissement ferme & durable, en peuplant & fortifiant le pays, que l'Evêque de Quebec, qui étoit alors en France, convint avec quelques séminaires qu'ils enverroient dans le Canada le nombre d'Ecclésiastiques que cette occasion pouvoit exiger; mais la guerre de la Reine Anne qui s'alluma pendant la négociation de cette affaire, empêcha l'exécution de ce projet.

En 1704 les Bostonnais se présentèrent encore devant le Port Royal; mais en ayant été repoussés

sés, ils remontèrent la baye des Mines jusqu'à Pigiguit, d'où ils s'avancèrent jusqu'au Beau Bassin. Ils firent dans ces deux places environ cinq cens prisonniers des deux sexes, avec quelque butin qui suffisoit à peine pour les dédommager des frais de leur expédition.

Ces mauvais succès remplirent les Français d'un nouveau courage. Ils ne tardèrent point à envoyer les Abenakis, dont ils dispoient toujours à leur gré, faire de nouvelles irruptions dans la Nouvelle-Angleterre, où ces Sauvages commirent tant de cruautés inouïes, que M. Rudley Gouverneur de Boston, résolut, s'il étoit possible, d'exterminer les Français de la Nouvelle-Ecosse, parce qu'ils étoient les vrais auteurs de ce nouveau malheur.

DE

Dan

ment d
des fo
breuses
tant de
quelap
la garni
rivée d
fin. Un

certée
de réu
fies éle
terre &
Ces tro
l'attaqu
position
les met
tirant,
doue su
le-Ang
sçavoir
cause d
verneur

Dans ce dessein, il fit un armement de vingt-un vaisseaux, avec des forces de terre assez nombreuses ; & tout s'exécuta avec tant de promptitude & de secret, que la première nouvelle qu'en eut la garnison du Port-Royal, fut l'arrivée de la flotte à l'entrée du Bassin. Une entreprise si bien concertée, ne pouvoit pas manquer de réussir ; mais quelques jalousies élevées entre les troupes de terre & de mer, la firent échouer. Ces troupes s'étant présentées à l'attaque avec cette mauvaise disposition, on n'eut pas de peine à les mettre en désordre. En se retirant, la flotte s'arrêta à Pescadou sur les limites de la Nouvelle-Angleterre, d'où le Général fit sçavoir à M. Dudley la véritable cause de ce désavantage. Le Gouverneur furieux à cette nouvelle,

avec un armement plus fort que le premier , fit dans la même année une seconde tentative contre cette place ; mais elle ne fut pas plus heureuse que la première , par la mésintelligence qui régnoit toujours entre la flotte & l'armée.

M. Dudley repassa ensuite en Angleterre , où il représenta le mauvais état des affaires de la Nouvelle-Ecosse , sur-tout depuis ces deux derniers mauvais succès ; & le Ministère sentant la nécessité qu'il y avoit d'y faire quelque coup décisif, prit la détermination d'y envoyer à quelque prix que ce fût , assez de forces pour faire la conquête de toute la province entière.

En conséquence le général Nicolson se présenta devant le Port-Royal en 1710 avec une flotte de sept vaisseaux de guerre, dont qua-

tre

DE L
tre étoie
canon ,
septième
de 3000
glées. L
couru p
douze j
mement
fin aux
M. Phip
en 1690.

Alors
l'ancien
pour leur
Roya, q
toutes le
leur dessi
l'idée où
toujours
leur supé
n'étoit q
part. Ef
changem

Tome I

tre étoient de soixante pièces de canon , deux de quarante , & le septième de trente-six , fortifiée de 3000 hommes de troupes réglées. Le Fort vigoureusement secouru par les Sauvages , résista douze jours contre ce grand armement ; mais il se rendit à la fin aux mêmes conditions que M. Phipps lui avoit accordées en 1690.

Alors commença de se rallentir l'ancienne amitié des Sauvages pour leurs alliés. La prise du Port-Royal , qu'ils avoient défendu de toutes leurs forces , parvenant à leur dessiller les yeux, ils virent que l'idée où les Français les avoient toujours entretenus avec soin de leur supériorité sur l'Angleterre , n'étoit qu'un amusement de leur part. Effrayés de ce dangereux changement , les Français dépê-

chèrent un courier à Quebec ; pour en informer le Gouverneur Général, & lui représenter la nécessité qu'il y avoit d'envoyer de grandes forces pour recouvrer l'Acadie, dont la perte, disoient-ils, entraîneroit bientôt celle du Canada & de la Nouvelle-France. Ils l'assûroient d'ailleurs qu'ils ne s'étoient rendus aux Anglais que par la crainte d'être troublés dans la récolte de leur moisson ; mais qu'ils conservoient toujours un attachement inviolable pour leur Prince naturel, qui n'avoit point, ajoûtoient-ils, de meilleurs sujets qu'eux dans aucun lieu de son obéissance.

Le Gouverneur Général à qui il n'étoit pas possible de rien faire de mieux, leur envoya deux Missionnaires, munis de cordiaux propres à réveiller le cœur abattu

des Sauvages ; & ces deux Messieurs travaillèrent si heureusement , qu'ils les déterminèrent sur le champ à se révolter. Dans cette confiance les Français refusèrent de remplir les conditions qu'ils avoient acceptées en rendant le Fort ; & la garnison les voyant constans dans leur opiniâtreté , envoya un détachement de 60 hommes avec un Ingénieur & six autres Officiers, sous le commandement du Major de la place, pour les réduire à l'obéissance ; mais quarante Sauvages, informés de ce dessein , vinrent à travers les bois au-devant de ce détachement , & l'ayant rencontré dans un passage étroit de la rivière , ils le détruisirent entièrement, sans qu'il restât un seul homme pour en porter la nouvelle au Port-Royal.

Encouragés par ce succès , les

Français s'assemblèrent au nombre de 500, & investirent le Fort avec un grand nombre de Sauvages qui vinrent se joindre à eux. En même-temps ils dépêchèrent un courrier à M. de Costobelle, Gouverneur de Plaisance dans l'île de Terre-Neuve, pour lui demander un Commandant, & s'engagèrent à réduire le Fort & toute l'Acadie sans d'autres secours ; mais M. de Costobelle n'ayant pas plus d'Officiers qu'il ne lui en falloit dans cette place, ne pût pas les satisfaire, & faute d'un Chef pour les conduire, ils furent contraints de se retirer.

Par le Traité d'Utrecht, conclu en 1712, la France céda à l'Angleterre à perpétuité l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse (32) dans toute

(32) Il y a ici une transposition fraudu- | leuse. Le Traité porte la Nouvelle-Ecosse ou

fo
an
P
A
de
—
Ac
terr
Chr
quo
hab
tur
gin
nia
& a
cura
insu
phon
sany
hinc
sam
ve
miti
comp
Port
nunc
cate
regid
dem
pend
rum
raru
nio
sessio
jure

son étendue, conformément à ses anciennes limites, ainsi que le Port - Royal, appelé aujourd'hui Annapolis-Royal, avec toutes les dépendances de cette province.

Acadie ; en voici les termes : Dominus Rex Christianissimus, eodem quo pacis presentis rationabitiones commutabuntur die, Dominæ Reginæ Magnæ Britanniæ litteras, tabulasve, & authenticas tradendas curabit, quarum vigore insulam sancti Christophori, per subditos Britannicos sigillatim dehinc possidendum, Novam Scotiam quoque sive Acadiam totam limitibus suis antiquis comprehensam, ut & Portus Regii urbem, nunc Anapolim dictam, cæteraque omnia in istis regionibus quæ ab iisdem terris & insulis pendunt, und cum earumdem insularum, terrarum & locorum dominio, proprietate, possessione & quocumque jure, sive per pacta,

sive alio modo questito, quod Rex Christianissimus, Corona Galliæ, aut ejusdem subditi quicumque ad dictas insulas, terras & ora, eorumque incolas hætenus habuerunt, Reginæ Magnæ Britannia ejusdemque Coronæ in perpetuum cedi constabit & transferri, prout eadem omnia nunc cedit & transfert Rex Christianissimus, idque tam amplius modo & forma ut Regis Christianissimi subditis in dictis maribus, sinibus aliisque locis ad littora Novæ Scotiæ, ea nempe quæ earum respiciant, intra triginta leucas, incipiendo ab insulâ vulgò Sable dictâ, eaque inclusâ & Africam versùs pergendo, omnis piscatura in posterum interdicitur.

Nous ne parlerons point ici de ces dépendances, ni de ces limites; elles ont été, je pense, assez expliquées dans le cours de cette Histoire.

Toute cette partie du continent de la Nouvelle-Angleterre jusqu'au fleuve Saint-Laurent ayant été assurée aux Anglais par ce Traité, il n'y avoit plus à craindre que les Français y excitassent aucun trouble. Les habitans de la Nouvelle-Angleterre commencèrent à s'établir aux environs de la rivière de Kinibeki, au milieu des Sauvages, qui les reçurent avec joie parmi eux, par rapport aux avantages qu'ils en retiroient, tant pour le commerce, que pour l'esprit & pour les mœurs; car les Anglais avoient créé des écoles dans le pays pour l'éducation de la jeunesse, & chargé des Pasteurs parti-

DE
culier
des p
la reli

To
tranq
quelq
romp
on n
alors
appel
çais &
hom
neur
beau
rappo
tacho
par la
sur le
car il
jours
tabli
de ce
sible,

culiers d'instruire les plus vieux des principes de la morale & de la religion.

Tout étoit dans cet état de tranquillité , lorsqu'au bout de quelques années, elle fut interrompue par un événement auquel on ne s'attendoit pas. Il y avoit alors parmi les Sauvages un Métif appelé Castin, né d'un père Français & d'une mère Indienne. Cet homme s'étoit fait leur Gouverneur de sa propre autorité, & avoit beaucoup d'empire sur eux , par rapport aux liens du sang qui l'attachoient aux deux nations , & par la supériorité de son extraction sur les autres. Ce Gouverneur , car il l'étoit en effet, avoit toujours regardé d'un mauvais œil l'établissement naissant des Anglais de ce côté; il résolut, s'il étoit possible, de l'étouffer dans sa naissan-

ce. Pour cet effet il jeta dans le cœur des Sauvages des semences de jalousie contre leurs nouveaux hôtes, dont le nombre s'augmentant continuellement parmi eux, leur dit-il, n'attendoit qu'une occasion favorable pour les détruire entièrement. Les Indiens, naturellement jaloux de tous les Européens à cet égard, n'eurent pas besoin d'aucun autre motif. Ils commencèrent par demander aux Anglais de quel droit ils bâtissoient des Forts sur leurs terres; on leur répondit que la Couronne de France avoit pour toujours cédé ce pays à celle d'Angleterre.

Aigris par cette réponse, ils en portèrent sur le champ leurs plaintes au Gouverneur Général du Canada; mais celui-ci qui connoissoit parfaitement leur faibles-

DE
se, n'e
cir. Il l
disant,
faisoit
pays. Il
fussent
s'appen
prirent
naturel
comme
par en
glais.
moyen
à ces b
quelqu
rent po
duite d

Cast
ment d
volte;
nage d
le Roi
parmi

se, n'eut pas de peine à les radoucir. Il les renvoya satisfaits, en leur disant, que le Traité d'Utrecht ne faisoit aucune mention de leur pays. Il n'est pas étonnant qu'ils ne fussent pas assez clair-voyans pour s'appercevoir de cette défaite, ils prirent ses paroles dans leur sens naturel. Devenant bien-tôt incommodes, ils commencèrent par enlever les bestiaux des Anglais. Ceux-ci qui savoient le moyen le plus court de mettre fin à ces brigandages, s'assurèrent de quelques Indiens, qu'ils gardèrent pour garans de la bonne conduite de tous les autres.

Castin piqué de ce commencement de justice, les anima à la révolte; & sous le double personnage de Gouverneur du pays pour le Roi de France, & de Sagamo parmi les Indiens, il vint rede-

mander, avec un corps de troupes nombreux, les ôtages de la nation. Les Anglais qui fixoient leur attention sur le Commandant, commencèrent par se saisir de lui, & après l'avoir retenu prisonnier pendant plusieurs mois, ils le laissèrent, heureusement pour lui, passer en France, pour y recueillir une succession considérable que son père lui avoit laissée en Béarn.

Il ne restoit plus dans l'Acadie, après Castin, d'autre boute-feu que M. Rasle, Missionnaire qu'on y avoit souffert jusqu'alors par rapport à la sainteté de son caractère & de son emploi ; mais les Anglais le trouvant occupé dans cette conjoncture à répandre en secret des semences de sédition, en s'opposant à leur Clergé qui s'appliquoit principalement à remplir

les Sauvages
pes de l
& traito
trine des
re, de l'
toutes c
lieu de la
gion dan
rent pen
tion, fé
me l'enn
genre-hu
des gens
gile de J

Penda
soient d
trionale
de para
pour ces
y avoit u

(33) Ce l
celui de Pav
de l'erre
naturel. Ce

les Sauvages des premiers principes de l'honneur & de la vertu, & traitoit avec indignation la doctrine des Sacremens, du Purgatoire, de l'Invocation des Saints, & toutes ces pratiques qui tiennent lieu de la vraie piété & de la religion dans l'Eglise Romaine, firent pendre cet apôtre de la sédition, séducteur du peuple, comme l'ennemi le plus dangereux du genre-humain, violateur du droit des gens, & corrupteur de l'Evangile de Jésus-Christ (33).

Pendant que ces choses se passaient dans l'Amérique Septentrionale, le Roi de France, afin de paraître faire quelque chose pour ces Sauvages, prétendit qu'il y avoit une erreur dans les expres-

(33) Ce langage est celui de l'aveuglement, de l'erreur & de l'opiniâtreté. Ce n'est point

à des lecteurs Français qu'il faut justifier ces injurieuses imputations contre la Religion.

sions du Traité d'Utrecht, par rapport aux limites de la Nouvelle-Ecosse. Les deux Couronnes nommèrent des Commissaires en 1719 pour terminer ces différends ; mais les Français, qui s'étoient toujours servis, au besoin, de ces instrumens de leur politique, firent voir clairement dans cette occasion, qu'ils n'avoient jamais été l'objet réel de leurs soins ; car les Commissaires ne s'assemblèrent point, & l'affaire fut assoupie, sans qu'on en parlât davantage.

En 1720. le Colonel Richard fut nommé Gouverneur de Terre-Neuve & de la Nouvelle-Ecosse ; justement irrité, à son arrivée, de la conduite hardie & insolente des habitans Français, il résolut de la réprimer, & commença par leur défendre tout commerce avec l'île du Cap-Breton. Ensuite

il leur ord
dans un te
de la Co
Bretagne
tant assem
voir au G
gardoient
de l'Angl
es ne leu
concessio
légitime
continuo
traité, il e
toute la cr

Avant
bientôt ap
ils avoien
dans la c
pour peup
en 1746 a
unquiere
mandeme
te, après

il leur ordonna de se reconnaître, dans un temps limité, dépendans de la Couronne de la Grande-Bretagne ; mais ces Français s'étant assemblés aussitôt, firent savoir au Gouverneur qu'ils se regardoient comme indépendans de l'Angleterre, puisque leurs terres ne leur appartenoient que par concession du Roi de France, leur légitime Souverain ; & que s'il continuoit à les réduire à l'extrémité, il éprouveroit de leur part toute la cruauté des Sauvages.

Avant ce temps, c'est-à-dire, bientôt après la paix d'Utrecht, ils avoient envoyé des femmes dans la colonie du Cap-Breton, pour peupler cette île ; & depuis en 1746 avec le secours de M. de Miquieres, qui succéda au commandement de la flotte de France, après la mort de M. le Duc. En suite

d'Anville, ils attaquèrent dange-
 reusement aux Mines les troupes
 auxiliaires de la Nouvelle-Angle-
 terre ; de sorte qu'ils vérifièrent
 dans toutes les occasions les ex-
 pressions de la lettre qu'ils avoient
 écrite en 1711. au Gouverneur
 de Quebec, par laquelle ils l'assû-
 roient que, « quoique la nécessi-
 » té les eût forcés de se soumettre
 » aux Anglais, pour leur sûreté
 » présente, néanmoins le Roi de
 » France n'avoit point de meil-
 » leurs Sujets qu'eux dans aucun
 » lieu de son obéissance ».

Quoi qu'il en soit de leur con-
 duite passée, ils se tiennent au-
 jourd'hui dans la neutralité entre
 les deux Couronnes ; mais l'éta-
 blissement d'un Gouvernement
 Civil dans ce pays, conforme à
 l'intention favorable de Sa Ma-
 jesté, est le seul moyen de les ré-

DE
 duire
 leur fa
 y a en
 une i
 No
 qu'ici
 minor
 nos re
 lons,
 eux ce
 faire a
 Ces
 point
 sont le
 y pou
 quels
 comm
 établi
 l'aver
 A l
 Pays
 ment
 cile d

duire à un sage règlement , & de leur faire sentir la différence qu'il y a entre une liberté légitime & une indépendance établie.

Nous avons assez démontré jusqu'ici l'importance du pays ; examinons maintenant , en fixant nos regards sur les nouveaux Colons , quel attrait peut avoir pour eux ce nouveau monde , pour leur faire abandonner leur patrie.

Cette question se réduit à deux points ; c'est de savoir 1°. quelles sont les productions du pays , pour y pouvoir subsister en arrivant ; 2°. quels en sont les avantages pour le commerce , sur lesquels ils puissent établir des projets de fortune pour l'avenir.

A l'égard du premier point , le Pays a de quoi les inviter fortement à s'y établir. Il leur sera facile de convertir en Mairrain pour

les vaisseaux, en planches, mats, ais de sapin, lattes, douves, cerceaux & cendres pour le savon, les bois qu'ils abattront pour découvrir les terres. Ils auront ensuite, en échange, au marché, des chevaux, des bêtes à cornes, des cochons & tout ce qui leur sera nécessaire pour peupler la Terre, après l'avoir subjuguée. Dès-lors il ne leur restera plus qu'à y faire venir du bled & des foins pour entretenir le fonds; & la fertilité du terroir les dédommagera abondamment de la peine qu'ils auront prise à le cultiver. Les Sauvages leur fourniront d'ailleurs pour quelques coliers, bracelets ou autres pareilles bagatelles, toutes les richesses des bois & des rivières.

Nous avons déjà vu en quoi elles consistoient. J'ajouterai seulement

lem
péc
se p
le B
qui
a cir
en
l'En
de
quel
mais
com
le G
& la
font
nées
Il
don
signe
en s
Il e
vièr
tit l
Ta

lement ici un petit nombre d'espèces de poisson, particulières à ce pays. La première espèce est le Bleteau. C'est un poisson plat qui ressemble à la Plie mais qui a cinq pieds de longueur ; la tête en est exquise. La seconde est l'Encornet, qui est une espèce de Seche. Il est excellent de quelque façon qu'on l'apprête ; mais il rend les fausses noires comme de l'encre. Il y a encore le Goberge, la Plie, le Requiem & le Chien-marin ; & les lacs sont remplis de Truites saumonées & de Tortues.

Il y a plusieurs lacs dans le pays dont le principal est le lac Rossignol. Il a trois lieues de largeur, en s'arrondissant irrégulièrement. Il est situé à la source de la rivière de ce nom, près d'un petit lac, d'où coule une petite

rivière du côté du Port-Royal. On trouve trois autres lacs dans les marais, près des établissemens des Français, qui sont à l'extrémité de la baye des Mines ; & un autre à la source de la rivière d'Artigoniche, à trente milles ou environ de Chedabouctou. Il y en a, outre ceux-là, quelques-uns sur les rivières de Saint-Jean & de Ristigouchi.

Les forêts ne sont pas si peuplées d'oiseaux que les lacs & les rivières de poissons ; elles ne sont pas pour cela sans mérite. On y trouve du gibier rouge & noir, des Perdrix, des Corneilles, des Bécassines & quelques Bécasses ; mais ces dernières y sont fort rares. Il y a, outre cela, de petits Cignes, des Coqs d'Inde, des Foulques, des Oies & des Grues blanches & grises,

DI
trop
mang
plein
lente
Moin
pliss
que t
lan,
goût
premi
temps
comm
voir
décou
vent
quanti
qu'on
espèce
dos ;
seau b
de ces
lodieu
de tou

trop dures, à la vérité, pour les manger rôties, parce qu'elles sont pleines de nerfs, mais excellentes bouillies. Les Pigeons, les Moineaux & les Allouettes y remplissent l'air. Un Oiseau meilleur que tous les autres, c'est l'Ortolan, à qui la délicatesse de son goût a mérité ce nom; c'est le premier avant-coureur du Printemps; car aussitôt que les neiges commençant à fondre, laissent voir quelques espaces de terre découverts, ces Oiseaux y arrivent par troupes en si grande quantité, qu'on en prend tant qu'on veut. Le Coq est une espèce d'Oiseau cendré sur le dos; on l'appelle cependant l'Oiseau blanc, parce qu'il a le ventre de cette couleur. Son chant mélodieux surpasse infiniment celui de tous les autres Oiseaux qui en-

chantent ces bois ; car le Reni-
gnol n'a dans ce pays que la
moitié de son beau ramage : le
petit Roitelet s'y glorifie de
chanter comme lui.

L'oiseau le plus curieux , c'est
le Colibri. On en distingue de
deux sortes , l'un est si petit , qu'il
n'est pas avec tout son plumage
plus gros que la Demoiselle : l'autre
fait aux oreilles un tintement
terrible , semblable au bourdon-
nement des grosses mouches
qu'on appelle Bluets. Ses griffes
qui ont environ un pouce de lon-
gueur , semblent autant de petites
éguilles. Son bec est également
mince , quoiqu'il ne soit cepen-
dant que l'étui d'un autre beau-
coup plus fin , qu'il insinue dans
les fleurs , pour en sucir le miel
dont il se nourrit. On peut en un
mot appeller avec raison ce petit

D
anim
Une
fa têt
rose,
lait ;
font
d'une
duve
tout
douce
se au
Je
relle
reptil
lerai
qu'on
toute
rique
conn
deser
ment
reux.
sans,

animal le colifichet de la nature. Une superbe touffe noire ombrage sa tête ; sa gorge est de couleur de rose, son ventre blanc comme du lait ; son dos , ses ailes & sa queue sont d'un verd de rosier, enrichi d'une nuance d'or éclatante ; un duvet imperceptible ondoyant tout son plumage , lui donne une douceur , un éclat , une délicatesse au-dessus de toute expression.

Je n'écris point l'histoire naturelle du pays. Ainsi de tous les reptiles qu'on y trouve , je ne parlerai que du serpent à sonnettes , qu'on y voit ramper , comme dans toutes les autres parties de l'Amérique Septentrionale. Il est trop connu pour avoir besoin d'une description ; j'observerai seulement qu'il est naturellement peureux. Jamais il n'attaque les passans , à moins qu'on ne l'irrite. La

morsure en est très-venimeuse, & on l'avoit toujours regardée comme incurable jusqu'à la découverte qu'on fit, il y a quelques années, dans ce pays-là, d'une plante que sa propriété fit appeller la Plante du Serpent. La poudre en étant appliquée sur la piquûre, en forme de cataplasme, est un véritable antidote. Cette plante est facile à distinguer, & je n'aurai pas de peine à la décrire. La tige en est ronde, un peu plus grosse qu'une plume d'oie, de trois ou quatre pieds de hauteur: elle se couronne d'une fleur jaune d'une agréable odeur, qui ressemble à une marguerite commune, tant par sa forme que par sa grandeur. Ses feuilles qui sont d'une figure ovale & étroite, sont soutenues par un pédicule d'environ un pouce de long, qui sort des nœuds de la ti-

ge; cha-
les, con-
Turquie

Il ser-
de bois
dans un
qu'on a
ge. Ils
tandis q
qu'ils in
qualité c

En ap-
les pren
frappés l
les sapin
me une
étranger
guère d'
considér
fait con
Ce terre
qu'il ne
te de gr

ge ; chaque pédicule a cinq feuilles , comme un pied de bled de Turquie.

Il seroit difficile de manquer de bois ou de mairrain pour bâtir dans un pays désert ; les arbres qu'on abat , y servent à cet usage. Ils sont encore très-utiles , tandis qu'ils sont sur pied , en ce qu'ils indiquent la nature & la qualité du terrain où ils croissent.

En approchant de cette côte , les premiers objets dont soient frappés les regards , sont les pins , les sapins , les cédres. Le Pin forme une branche du Commerce étranger de ce pays ; on n'en fait guère d'autre usage. Nous ne le considérons ici que parce qu'il fait connaître le terrain où il croît. Ce terrain est en effet si mauvais , qu'il ne peut produire aucune sorte de grains ; ce n'est qu'un mè-

lange de gravier, de sable & d'argile.

On y distingue quatre espèces de Sapins. La première espèce ressemble à la nôtre ; les trois autres sont blanches, rouges & bleues. Les Sapins blancs ainsi que les bleus, sont propres à faire des mats de vaisseau, principalement les blancs, dont les Charpentiers tirent aussi un très-bon parti. Ceux-ci viennent communément dans des terres pures, noires dans le fond, mais fertiles en excellent bled, pourvû qu'on les dessèche. Le bois du Sapin rouge est tout-à-fait différent de celui du blanc. On en fait de très-bonnes poutres pour bâtir, parce qu'il est plus compacte & plus solide ; il vient dans du gravier mêlé d'une espèce d'argile dont on fait les pipes à fumer. Le bleu est ce-

lui

D
lui q
c'est
paliss
plait
une l
très-
les c
qu'ex
O
de C
Le b
qu'il
on l
lattes
à cau
n'est
blanc
sensib
l'ode
odeur
le ro
feuill
désag
To

lui qui résiste le mieux à l'eau ; c'est pour cela qu'on en fait des palissades & des clôtures. Il se plaît dans l'argile blanche. On fait une liqueur du suc de cet arbre , très-connue par sa bonté pour les contusions , tant intérieures qu'extérieures.

On y trouve aussi deux sortes de Cédres ; le blanc & le rouge. Le blanc a plus d'épaisseur. Quoiqu'il fasse de bonnes pallissades , on l'employe plus souvent en lattes pour couvrir les maisons , à cause de sa légèreté. Le rouge n'est ni si haut ni si épais que le blanc ; mais la différence la plus sensible entr'eux consiste dans l'odeur. Le Cédre blanc a son odeur dans le bois , au lieu que le rouge ne l'a que dans les feuilles , qui exhalent une senteur désagréable d'une force terrible.

Les Cédres, le blanc en particulier, indiquent une terre grasse fort riche.

Le Chêne y est également rouge ou blanc. Ce dernier croît souvent dans des lieux bas & humides, qui produisent toute sorte de bled & de légumes. L'autre, dont le bois est moins estimé, aime mieux un terrain sec, maigre, plein de gravier. Ils produisent tous les deux le même gland.

L'Erable est très-commun dans ce pays : c'est de ce bois qu'on fait les chaises, les tables ou autres meubles semblables. Sa sève est d'un grand usage dans les festins ; elle est blanche, très-claire, extrêmement rafraîchissante, laissant dans la bouche un agréable parfum, d'ailleurs salutaire & pectorale. Les Sauvages la font bouillir à deux ou

D
trois
en f
opér
bouil
avec
confi
beau
être e
lamb
rum :
fayer.
naire
preuv
la sè
fait au
tout l
verte
gelé d
avec p
de per
vri
des te
arbres

trois reprises pour la convertir en sirop. Après cette première opération , ils la font encore bouillir un peu , en l'écumant avec soin ; elle prend alors la consistance du sucre , & leur sert beaucoup pour la cuisine. Peut-être en pourroit-on tirer avec l'alambic une très-bonne espèce de rum : on devroit du moins l'essayer. L'Erable est le bois ordinaire qu'on brûle dans le pays , preuve qu'il y est très-abondant ; la sève coule par un trou qu'on fait au bas du tronc. C'est surtout lorsque la terre est couverte de neige , ou qu'il a bien gelé dans la nuit , qu'elle en sort avec plus d'abondance. La saison de percer ces arbres est en Février & Mars : ils se plaisent dans des terres hautes , propres aux arbres fruitiers. L'Erable femelle

a toutes les qualités du mâle ; il est seulement plus pâle ; il exige d'ailleurs un terrain humide & riche.

On y trouve par-tout avec l'E-
rable ou autres bois blancs, des
Cerisiers sauvages, que quelques-
uns appellent l'arbre de joie : on
en fait les ustenciles du ménage.
Cet arbre jette, comme l'E-
rable, une sève douce, mais qui laisse
sur la langue une amertume dé-
sagréable.

Le Frêne, dont on fait prin-
cipalement les tonneaux, se trou-
ve aussi parmi les Erables. Il y
a encore une espèce de Frêne
métif, qui a la même qualité que
le véritable, avec cette différence
qu'il ne vient que dans un plat
pays riche, ainsi qu'une troisième
espèce, qu'on appelle le Frêne
batard, qui n'est pas à beaucoup

pr
au

Le
do
dél
une
ger
le b
du
cst
que
quo
n'en
de
gâte
l'eau
leur
espè
La n
du
mai
dre

DE LA NOUV. ECOSSE. 341
près , aussi bon que les deux
autres.

Il y a trois sortes de Noyers.
Le Noyer dur , le tendre & celui
dont l'écorce est extrêmement
délicate. Le Noyer dur produit
une petite noix , bonne à man-
ger , mais de difficile digestion ;
le bois n'en est propre qu'à faire
du feu. La noix du Noyer tendre
est d'une forme ovale , plus grosse
que la première , excellente ,
quoique difficile à casser. Le bois
n'en est pas aussi beau que celui
de notre Noyer ; mais il ne se
gâte guère ni à l'air , ni dans
l'eau ; le feu le consume d'ail-
leurs mal-aisément. La troisième
espèce est plus chargée de fruit.
La noix , de la grosseur de celle
du premier , a un goût amer ;
mais la coquille qui en est ten-
dre , rend abondamment une

huile excellente à brûler ou pour mille autres usages. La façon de l'extraire, c'est de faire simplement bouillir dans l'eau les noix cassées ; l'huile y surnage aussitôt en écume. Celui-ci jette aussi en petite quantité une sève plus sucrée que celle de l'Erable. On ne le trouve jamais, non plus que le Noyer tendre, que dans les meilleurs fonds.

On n'y voit que Hêtres de toutes parts, sur les hauteurs, dans le plat pays, dans le sable, comme dans la terre la plus fertile. Ils produisent une grande abondance de fennes dont l'huile est fort connue en Angleterre.

On y voit parmi les Erables & les Cerisiers sauvages, une autre espèce d'arbre fort abondante, qu'on appelle Bois blanc ; il est fort haut & très-mince. On en

fait
que
bois
cor
Sauv
L
roug
vail
dava
pres
Tren
L
au r
buis
plus
nier
L'ar
buis
aigre
une
Le B
qui
seau

fait des planches , des tables , quelquefois des tonneaux : le bois en est aisé à travailler ; l'écorce couvre les cabanes des Sauvages.

L'Orme y est très-commun. Le rouge y est plus difficile à travailler que le blanc ; mais il dure davantage. Les rivières y sont presque par-tout bordées de Trembles.

Le Sureau, le Cormier y sont au rang des arbres fruitiers. Les buissons , ainsi que les bois les plus épais , sont remplis de pruniers dont le fruit est fort aigre. L'arbrisseau à vinaigre est un buisson moëlleux , dont le fruit aigre , infusé dans de l'eau , donne une espèce de vinaigre rouge. Le Pénime est un autre arbrisseau qui croît au bord des petits ruisseaux qui désaltèrent les prairies.

Il porte des grapes de bayes rouges , astringentes comme notre Prunellier.

Là , se trouve le mûrier ou la vigne du Mont Ida ; les mûres en sont rondes , ayant de petits pepins comme le raisin ; le jus en est noir , doux , d'un goût très-agréable. Les Sauvages qui les font sécher comme nous faisons les cerises , s'en servent dans les flux de sang. L'Astoca est encore un fruit de la grosseur d'une cerise , qui a des graines comme les pommes ou les oranges. La plante qui rampe le long des marais humides , produit son fruit dans l'eau. On en fait de bonne marmelade , tout dur & tout âpre qu'il est.

On ne manque dans ce pays ni de Raisins de Corinthe , ni de Groseilles , ni de Fraises , ni de Fram-

bois
blon
un r
dici
Vale
trum
te o
l'Hé
souc
autr
dans
ve a
Afan
méd
don
en y
des f
Le
espè
fait a
On t
arbr
l'Hu
après

boises. On y recueille du Houblon, ainsi que du Capillaire, avec un nombre infini de plantes médicinales, telles que l'Origan, la Valériane, l'Aconit, le Thalictrum, l'Aigremoine, la Pacquerette ou Pasquette, le Sang-Dragon, l'Héridaron, l'Angélique, la Consoïde, la Fumeterre, & quelques autres dont on lit les propriétés dans les Pharmacopées. On y trouve aussi une espèce de Lichnis ou Asaron, qui, outre ses propriétés médicinales, a encore celle de donner au vin un goût excellent, en y mettant pendant trois mois des fibres de la racine bien pelée.

Le Cyprès y croît aussi avec une espèce de Myrte que son usage fait appeller Myrte de Chandelle. On tire l'huile des bayes de cet arbrisseau, comme je l'ai dit de l'Huile de Noix. Cette Huile après avoir bouilli deux fois, de-

vient d'un verd clair & luisant. Quoiqu'elle durcisse au frais, elle n'est point seule assez solide; mais en y mêlant un peu de suif, on en compose de très-belle bougie, qui donne une brillante lumière.

Il y a peu de Cresson d'eau; mais tous les Sauvages cultivent du Maïs, du Bled d'Inde, des Haricots, des Courges, des Melons, tant d'eau que musqués. Enfin rien n'est plus aisé que de faire venir dans des jardins tout ce qu'il est possible d'y recueillir, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Les Hivers y sont plus longs & plus rudes qu'en Angleterre; mais comme il y a beaucoup de carrières de belle pierre & de pierre à chaux, on y bâtit avec du bois & d'autres matériaux, des maisons à l'épreuve du mauvais temps à l'extérieur; & le pays fournit as-

fez
l'inc
le so
A
tout
mun
Ang
exig
pêch
golfe
palen
le-Ec
du Lo
Les
grand
le, à l'
royeu
cuisin
Elle s
re; ell
ni ne
des ba
fouin
nuisan

fez de charbon pour y être dans l'intérieur aussi chaudement qu'on le souhaite.

Al'égard du Commerce, outre toutes les branches qui sont communes à ce pays avec la Nouvelle-Angleterre, trop connues pour exiger un détail particulier, on y pêche trois sortes de poissons au golfe de Saint-Laurent, principalement sur la côte de la Nouvelle-Ecosse : Je parle du Marsouin, du Loup marin & du Veau marin. Les deux premiers rendent une grande quantité de très-belle huile, à l'usage des lampes ou des Corroyeurs. On peut l'employer à la cuisine, tandis qu'elle est fraîche : Elle se conserve long-temps claire; elle n'a point de mauvais goût, ni ne dépose aucune lie au fond des barrils. Avec la Peau du Marsouin blanc préparée, en l'aménuisant jusqu'à la rendre transpa-

rente , on fait des habits & des culottes qu'on dit être à l'épreuve du mousquet. Quelques-unes de ces Peaux ont jusqu'à dix-huit pieds de long sur neuf de large ; ensorte qu'elles fussent pour couvrir l'impériale d'un carrosse. La Peau du Loup marin étant couverte de poil , sert à couvrir des coffres , des malles ou des bancs , où elle dure souvent plus que le bois. Elle ressemble au marroquin , lorsqu'elle est tannée ; mais le grain en est plus gros. Elle se conserve plus long - temps fraîche , sans se peler si facilement. On en peut faire des souliers ou des bottes , que l'eau aura de la peine à percer.

Le Veau marin est sur-tout remarquable par ses dents : il en a deux principales aux deux côtés de la mâchoire inférieure , longues & grosses comme le bras d'un

hon
ivoi
L
bois
à ce
re. L
meil
peut
font
nit d
endr
qui
Tata
quoi
moir
dust
marc
enva
Dét
A
ges
enfi
s'aug
desM

homme, qui font une très - belle ivoire.

Les Pins , les Sapins , tous les bois en général y sont supérieurs à ceux de la Nouvelle-Angleterre. La Morue y est aussi beaucoup meilleure en Hiver , quand on peut la pêcher dans les ports , qui sont rarement gelés. Le Pays fournit de bonne Saumure en plusieurs endroits , sur-tout dans les marais qui sont entre Chedaboutou & Tatamegouche ; au moyen de quoi on préparera le poisson à moins de frais ; & la Colonie industrielle , vendant à meilleur marché que les Français , pourra envahir tout le Commerce des Détroits.

Ajoûtons à cela que les avantages de ce Commerce aboutissant enfin à la Grande - Bretagne , où s'augmentera la consommation des Manufactures de laine, les nou-

350 HISTOIRE, &c.

veaux Colons doivent être sûrs de recevoir de cette Puissance des récompenses dignes de leurs travaux.

Enfin , si l'on considère , outre ce que nous avons dit jusqu'ici , la bonté de Sa Majesté , en donnant aux nouveaux Colons des terres suffisantes pour y subsister , ainsi que la résolution où Elle est de leur en assurer la paisible possession , soit par l'établissement d'un Gouvernement Civil , ou en bâtitissant des Forts , avec des garnisons dans les lieux qui en seront susceptibles , afin de les protéger dans leur Commerce maritime , il y a tout lieu de croire que la Nouvelle - Ecosse deviendra en peu de temps une Colonie riche & florissante.

F I N.

D

Conte

PR

Des

A

Amitié

Amour

l'An

Amour

Aréop

Aristoc

Artém

Avari

BEAU



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

PREMIERE PARTIE

*Des Matières du Discours sur la
Lecture.*

A

A MIS, page	67
Amitié; son éloge & ses caractères.	66
Amour; différence entre l'Amour & l'Amitié.	71
Amour-propre; son caractère.	53
Aréopage.	63
Aristodème; sa vertu.	64
Ariémise; sa tendresse conjugale.	39
Avarice de Crassus.	79

B

BEAUTE; privilège du Sexe.	58
----------------------------	----

TABLE

<i>Bibliothèque.</i>	143
<i>Bienfaisance de Titus.</i>	79
<i>Bui des Sciences.</i>	60

C

<i>CLÉOBULE.</i>	63
<i>Codrus ; son dévouement.</i>	36
<i>Contenance de Cyrus.</i>	77

D

<i>DÉCIUS ; dévouement des trois Dé-</i> <i>cius.</i>	37
<i>Désintéressement. Scipion , Turenne.</i>	78

E

<i>Éloquence ; sa beauté , son empire ,</i> <i>ses charmes ,</i>	16
<i>— Ses trois genres.</i>	20

F

<i>FABLE ; son origine , son rapport à</i> <i>l'Histoire.</i>	22
<i>Fatuité des jeunes gens.</i>	139
<i>Fermeté de Popilius.</i>	76
<i>Flatterie.</i>	42

G

<i>GÉNÉROSITÉ. Prédarète. Démosthène.</i> <i>Aristide.</i>	75
<i>Grandeur de l'homme.</i>	15
	H

HEN
Hist
Hor
Hos
Hun

JEAN
Igno

Lecl

pr
Liv
Loui

MAT

Mens
Mém
Mod
Mont
ges

OBÉI
Oisiv
To

DES MATIERES. 353

H

<i>HENRI IV.</i> Beaux traits.	81
<i>Histoire</i> ; sa définition & ses avantages.	35
<i>Horace.</i> Sentiment sur ses Ouvrages.	126
<i>Hospitalité.</i>	48
<i>Humanité</i> de l'Empereur Théodose.	77

I

<i>JEAN I.</i> Roi de France. Beau mot.	81
<i>Ignorance</i> , le plus dangereux écueil.	112

L

<i>Lecture.</i> Elle est libre.	101
—— Elle est la nourriture de l'Esprit & du Cœur.	111
—— Ses caractères.	119
<i>Livres.</i> Danger des mauvais Livres.	100
<i>Louis XIV.</i> Beaux traits.	81

M

<i>MATHÉMATIQUES</i> ; leur utilité.	133
—— La raison leur doit ses progrès.	135
<i>Mensonge</i> ; sa difformité.	40
<i>Mémoire.</i>	116
<i>Modération</i> de Thémistocle.	74
<i>Montagne.</i> Jugement sur ses Ouvrages.	125

O

<i>OBÉISSANCE</i> aux Rois.	48
<i>Oisiveté.</i>	118

Tome II.

G g

Orgueil.
Ostracisme.

55

76

P

PEINES ; elles sont les ombres des plaisirs.	114
<i>Philosophie</i> ; ses avantages.	13
<i>Phocion</i> ; sa vertu.	45
<i>Pittacus.</i>	62
<i>Plaisirs.</i> Ceux de l'Esprit sont préférables à ceux des sens.	113
<i>Plutarque.</i>	124
<i>Poësie</i> ; son caractère. Elle est le cri de la Nature , & l'expression du cœur.	24
—— Son emploi. Elle étoit consacrée dans les anciens temps à la Religion , à la Morale , aux Sacrifices & aux Festins.	26
—— Elle est le langage des Dieux.	
Etymologie de ce nom.	30
<i>Poëte.</i> Ce titre répondoit originaiement à celui de Sage.	27

R

RAILLERIE ; son inhumanité.	49
<i>Respect</i> pour la Vieillesse à Sparte.	44
—— pour les Dieux.	47
<i>Richesses.</i> Leur prix.	57
<i>Rousseau</i> de Genève. Sentiment sur lui relativement aux sciences.	61

S

SAGES. Définition de ce mot, qui signifioit autrefois Savant , Roi &	
---	--

Poë
Société
de C
Solon.
Suppl

TALEN
Thalès
Trajan
Tyran.

VALEU
Vérité

DES MATIERES. 355

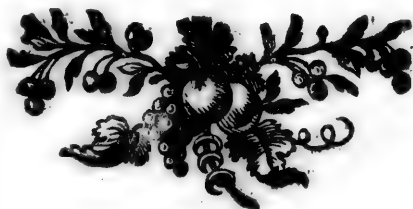
Poëte.	61
<i>Société.</i> Sentiment sur M. Rousseau de Genève à cet égard.	145
<i>Solon.</i>	62
<i>Supplice</i> d'un mauvais Juge Persan.	95

T

<i>TALENS.</i> Avantages des Talens.	58
<i>Thalès.</i>	64
<i>Trajan</i> ; son éloge.	74
<i>Tyran.</i> Etymologie de ce mot.	61

V

<i>VALEUR</i> d'Agésilas.	74
<i>Vérité</i> ; son éloge.	40



SECONDE PARTIE

Des Matières de l'Histoire de l'Acadie.

A

A BÉNAQUIS.	295
<i>Achemins.</i>	291
<i>Adoption des Enfants des Français par les Indiens.</i>	276
<i>Anapolis-Royal.</i>	192
<i>Arbre flottant.</i>	180

B

B ASSIN de Chignitou ou le Beau- Bassin.	183
<i>Baye de Fundi ou Baye Française.</i>	173
— de Port-épis.	206
— verte.	207

C

C ABEGUIT.	185
<i>Cap Canceau.</i>	201
— de Sable.	197
— Gaspé ou Gapêche.	209
— Sainte Marie.	197
<i>Chédaboultou ou Havre de Milfort.</i>	203
<i>Chidapouchi.</i>	183

D

D ÉCOUVERTE de l'Acadie par Cabot, Vénitien.	212
--	-----

DES MATIERES. 377

Défense courageuse de Madame De la Tour. 267

E

ÉTENDUE & situation de la Nouvelle - Ecoffe , entre Boston & Terre-Neuve. 168
Expédition de M. Kirk en 1627. 248

F

FÊTES des Indiens pour leurs Enfants. 230

G

GASPÉSIENS. 226
Générosité de Madame De la Tour. 256

H

HAVRE d'Artigoniche. 206
—— de Chibouctou. 200

I

ISLE de Sainte-Croix. 118
—— Menane. 175
—— de Poictou. 206
—— de Miscou. 208
Indiens. 230
Iroquois. 177

L

LES Mines 186
Les Monts-déserts. 245

M

<i>MANIÈRE de déclarer la guerre des</i>	
<i>Indiens.</i>	231
<i>Métis.</i>	219
<i>Montréal.</i>	280

O

<i>ORIGINE du nom de Canada.</i>	209
<i>— du nom de Nouvelle-Ecosse.</i>	246

P

<i>PORT de la Hève.</i>	198
<i>— Mouton.</i>	118
<i>— Rossignol.</i>	217
<i>— Royal.</i>	220
<i>Portage.</i>	277

R

<i>RIVIÈRE de Sainte-Croix.</i>	174
<i>— de Saint-Jean.</i>	177
<i>— de Paboncou.</i>	197
<i>— de Ristigouchi.</i>	207

S

<i>SAGAMO.</i>	227
<i>Sauquois.</i>	225

VOYA

ph

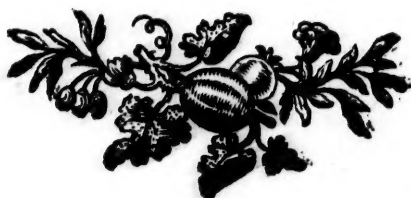
De l'

DES MATIERES. 359

V

VOYAGE de Cartier en 1534.	213
— du Chevalier Gilbert Humphry en 1583.	220
— de M. de Villebon en 1691.	295

Fin de la Table des Matières.



De l'Imprimerie de H. L. GUERIN, &
L. F. DELATOUR, 1765.



